


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
285 16
NAPOLI
N



HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Piéces, & des Notes Historiques & Critiques.

TOME SIXIÉME.



A PARIS,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége. }

M D C C X L V I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

LE sixiéme volume de cette Histoire, présente la Tragédie dans son plus haut degré de gloire. Horace, Cinna, Polyeucte, la mort de Pompée, & enfin Rodogune, mirent la Scene Françoise au-dessus de celles d'Athenes & de Rome, même dans les plus célébres temps de ces fameuses Républiques.

Les Ouvrages des Poëtes Dramatiques Grecs & Latins, la Poëtique d'Aristote, celle d'Horace, si négligés en France par les Auteurs qui composoient pour le Théatre, devinrent l'objet de toute l'attention de M. Corneille: il sentit

la force & la vérité des principes & des raisonnemens d'Ariſtote, les ſolides préceptes de l'Art Poëtique d'Horace, les vraies beautés des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, l'éloquence mâle & ſententieuſe de Sénéque. Le génie de Corneille, ſupérieur alors aux leçons & aux éxemples de ces grands Maîtres, ouvrit de nouvelles routes pour élever l'eſprit, & pour toucher le cœur, par le choix de ſes ſujets, la force de ſes caracteres, & les ſublimes images de ſa Poëſie.

La Tragédie d'Horace préſente un événement auſſi grand qu'interreſſant : les épiſodes augmentent encore cet intérêt, & la verſification acheve de rendre ce Poëme un des chef-d'œuvres du Théatre François.

Cinna, plus parfait qu'Horace, pour la conduite & la ſimplicité du ſujet, eſt un mo-

déle des régles du Théatre : le cinquiéme Acte offre un tableau admirable de la clémence d'Auguste.

Polyeucte, respectable par son sujet, du plus grand intérêt par la conduite, & d'une Poësie simple, mais élégante, l'emporteroit sans doute sur tous les Poëmes Dramatiques de M. Corneille, si ce grand Poëte n'avoit pas donné celui de Rodogune : mais ce dernier renferme tant de sublimes beautés dans le plan, la conduite, le dénouement, & la versification, que beaucoup de personnes lui donnent la préférence, malgré le défaut de l'exposition qui lui cause quelque désavantage vis-à-vis de Polyeucte.

La mort de Pompée, qui parut après Polyeucte, & avant Rodogune, compose à la vérité un tout digne de M. Corneille : mais cependant si mêlé de Poë-

ſie épique, de perſonnages manqués, & de détails inutiles, qu'il faut s'armer de quelque patience, pour attendre les vraies beautés de cette Tragédie : il eſt vrai qu'elles paroiſſent avec éclat, dans les rôles de Céſar & de Cornélie : alors ce ne ſont plus des Acteurs qui parlent ou qui agiſſent à nos yeux, c'eſt Céſar lui-même, c'eſt Cornélie, veuve de Pompée.

Des Ouvrages ſi remplis de perfections, devoient ſervir de modéles aux Auteurs qui courroient la même carriere que M. Corneille ; cependant ceux-mêmes qui en faiſoient leur unique occupation, n'ont rien produit qu'on puiſſe comparer à Horace, à Cinna, &c.

Ce jugement paroîtra peut-être un peu trop ſévére à l'égard de quelques-uns de ces mêmes Poëtes, dont beaucoup de perſonnes parlent avec élo-

ge, ſans avoir aſſez éxaminés leurs productions. C'eſt pourquoi il nous paroît néceſſaire d'entrer à ce ſujet dans un plus grand détail.

Commençons par un Auteur qui en impoſa au ſiécle dernier, & qui conſerve encore dans celui-ci une grande réputation. C'eſt de M. Rotrou que je veux parler : ſes Poëmes Dramatiques ſont au nombre de trente-cinq, mais à peine en peut-on compter ſix ou ſept dignes d'être mis au rang des paſſables ; encore faut-il ajouter que le médiocre l'emporte de beaucoup ſur le bon.

La premiere des Pieces qu'on peut citer, eſt la Tragi-Comédie de LAURE PERSÉCUTÉE, traduite de l'Eſpagnol. Le ſujet eſt interreſſant par le fonds, mais défiguré par la façon dont il eſt conduit.

ANTIGONE, Tragédie qui

ſuivit Laure, a quelques détails aſſez bien rendus : mais le tout enſemble de ce Poëme eſt foible, & il pêche par une duplicité d'action.

La Sœur, Comédie, eſt peu connue des partiſans de Rotrou ; cependant cette Piece peut paſſer pour une des meilleures de cet Auteur : l'intrigue, quoiqu'un peu trop chargée d'événemens, eſt conduite avec aſſez d'art : les Perſonnages paſſablement rendus, & le comique du dialogue, tiré du fonds du ſujet.

Le Véritable S. Genest, Tragédie, appartient en entier à Rotrou. Dans cette Piece, il n'eſt ni Traducteur, ni Imitateur, & c'eſt par elle qu'on peut juger du talent de ce Poëte. Le plan de la Tragédie de Saint Geneſt, n'eſt pas d'une grande invention ; cependant il eſt aſſez raiſonnable. Le Per-

ſonnage qui donne le titre à la Piéce eſt bien rendu : & ceux des autres Acteurs ne ſont pas ſans mérite ; les vers de ce Poëme Dramatique ont en général de la force, de la penſée, & beaucoup de correction.

DOM BERNARD DE CABRÉRE ; Tragi-Comédie, eſt une traduction d'un Poëme Dramatique Eſpagnol. Quelques Scenes interreſſantes, & une Poëſie aſſez égale, ſont tout le mérite de cet Ouvrage.

VENCESLAS, Tragédie, eſt reſtée au Théatre, & cette ſuite de ſuccès depuis plus de cent ans, forme un préjugé avantageux pour cette Piece : cependant elle eſt ſi remplie de défauts eſſentiels, qu'elle a grand beſoin des agrémens de la repréſentation, pour ſoutenir l'approbation qu'elle s'eſt faite dans le Public.

A l'égard de la Tragédie de

Cosroés, telle qu'elle parut au Théatre du vivant de Rotrou, ou telle qu'elle y fut remiſe en 1704. retouchée par M. d'Uſſé de Valentine, on peut aſſurer que cette Piece eſt la plus foible de celles dont on vient de parler.

Paſſons à un autre Poëte, dont la réputation eſt auſſi répandue que celle de Rotrou.

Ce Poëte eſt M. Triſtan, Auteur de la Mariamne ; cette Tragédie qui fut repréſentée en 1636. parut avec un ſi grand ſuccès au Théatre François, qu'elle y prit une place marquée, & s'y conſerva à côté des excellentes Tragédies de Meſſieurs Corneille & Racine. Ce n'eſt que depuis l'année 1704. qu'elle eſt reléguée du Théatre : cette réuſſite a de quoi étonner ; car enfin la Tragédie de Mariamne eſt mal conſtruite, foiblement verſi-

fiée, & remplie de détails bas & ridicules. A la vérité, il y a une grande véhémence de passions dans le personnage d'Hérode, sans cesse agité d'ambition, de cruauté, de crainte, de soupçons, d'amour, de fureur, de repentir & de foiblesse : mais presque toujours avili par l'expression que Tristan lui prête.

Guérin de Bouscal, quoique moins connu que Messieurs Rotrou & Tristan, ne laisse pas d'avoir quelques suffrages pour lui. Il faut convenir que dans les Poëmes Dramatiques de cet Auteur, on trouve des morceaux de Poësie, qui ont de la force & de l'énergie, mais aucuns de ces morceaux ne sont rendus avec cette noblesse requise dans le genre Tragique. On en va juger par le passage suivant, qui est assez bien pour le fonds. C'est le ré-

cit de la mort de Cléoméne.

Cléoméne, Tragédie, Acte V. Scene avant-derniere.

Cependant Cléoméne exhortoit ses Gendarmes,
A se faire mourir, avec leurs propres armes;
Mourons, leur disoit-il, plûtôt que de souffrir,
Qu'un vainqueur ait pouvoir de nous faire mourir:
Sauvons l'honneur de Sparte, & montrons à la terre,
Qu'il n'est permis qu'à nous de nous faire la guerre.

. . . .

Il dit, & tous les siens, approuvant sa harangue,
Firent faire à leurs mains l'office de la langue,
S'élançant l'un sur l'autre; & leurs nobles fureurs,
Confondent les vaincus avecque les vainqueurs.
Hipotas, le premier transporté de colere,
Enfonce son poignard dans le sein de son frere,
Sur le point que Mégiste imitant sa fureur,
Lui donne un coup d'épée, & lui perce le cœur.
Chacun court à la mort, personne n'y résiste,
Euphorbe, impatient se jette sur Mégiste,
Tous deux tombent à terre, & le plus fort des deux,
Saute sur le plus foible, & le prend aux cheveux;
Puis haussant son épée à frapper toute prête,
Il sent le coup mortel d'un autre qui l'arrête:
En moins d'un tour de main, Cléarque tout percé
Tombe sur Polémas, que Piste a terrassé;
Mégistonne sur Piste, Eras sur Mégistonne,
Et la mort à l'envi se reçoit & se donne.
Cléoméne, en riant présente alors son sein;
Mais chacun en détourne & le fer & la main.
Quoi, dit il, mes amis, suis-je assez misérable,
Pour ne pas mériter une mort honorable?

A moi, mes Compagnons, mes Compagnons à moi !
Frappez, frappez sans peur, & sauvez votre Roy.
A ces mots, tous les siens renforçant leur courage,
Sembloient se préparer à ce sanglant hommage,
Quand le plus avancé lui donnant dans le flanc,
Arrête leur envie, & répand ce beau sang.
Ce coup hâte la fin de ce combat funeste,
Cléoméne en tombant, fait tomber tout le reste,
Et dans moins d'un instant, on voit tous ces guerriers
Accablés sous le faix de leurs propres lauriers, &c.

Ces vers ont quelque force, de la pensée & des images; il ne leur manque qu'un plus heureux choix de termes, qui toujours entraine celui des idées; mais cette finesse de l'art n'étoit connue d'aucun Auteur de ce temps, excepté de M. Corneille.

C'est encore à ce grand Poëte que le Théatre François est redevable de l'excellente Comédie du *Menteur*, Piéce de caractere, dont il emprunta à la vérité le sujet & une partie de l'intrigue d'un Auteur Espagnol, mais qu'il rendit par son

goût & ſa Poëſie, un modéle dans ſon genre; le noble Comique qui regne dans cet Ouvrage, ne pût être alors imité par les autres Auteurs du Théatre.

M. Scarron en ſentit la difficulté en homme d'eſprit, & lorſque ce ſingulier génie s'adonna au genre Théatral, il adopta le Comique Burleſque. Ce Comique avoit ſes défauts, mais il en fit diſparoître beaucoup d'autres qui étoient dans les Comédies de ſon temps.

Avant les Pieces de Scarron, on donnoit le titre de Comédie à des événemens preſque toujours triſtes, & ſouvent encore plus triſtement conduits. Nuls caracteres, point de mœurs, beaucoup de reconnoiſſances, & autant de mariages.

Voila ce qui conſtitue la plus grande partie des Comédies de Rotrou, Scudery, Deſmareſts,

Chevreau, Rayssiguier, Beys, du Rocher, les cinq Auteurs, &c.

Scarron ne fut pas plus régulier que ces Poëtes dans la conduite de ses Poëmes Comiques, & les caracteres de ses Personnages, mais il y semoit des plaisanteries, & ces plaisanteries déciderent le goût du Public. On verra dans le Tome suivant les progrès rapides du Comique par le nombre des Auteurs qui s'attacherent à ce genre.

A l'égard du Tragique, il devint plus raisonnable par la conduite, & les bienséances dans les caracteres des personnages; mais en général, il ne commença à marcher sur les traces du fameux Corneille, que vers le temps où M. Racine ouvrit sa brillante carriere.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce que renferme ce sixiéme volume, nous osons croire que le Lecteur sera bien

aiſe de n'être point prévenu ſur les faits curieux & les extraits qui s'y trouvent.

Nous comptions faire quelques réfléxions ſur l'Extrait du troiſiéme Tome de cette Hiſtoire qui ſe trouve dans une brochure intitulée, *Jugement ſur quelques ouvrages nouveaux, Tome X. feuille I. pag.* 212. mais la mort de M. l'Abbé Des Fontaines, Auteur de cet Ouvrage périodique, qui arriva quelque temps après la publication de cette Brochure, & plus encore la façon dont cet Extrait eſt compoſé, ſemblent nous diſpenſer d'y faire quelque attention.

M. l'Abbé Des Fontaines s'eſt étonné de ce que nous avons omis de parler dans notre Hiſtoire des Piéces compoſées contre les plus reſpectables Myſtéres de notre Religion, contre nos Rois, & les Perſon-

nes les plus qualifiées de ce Royaume ?

Il y auroit ici de quoi égayer la réponſe, ſur-tout en l'adreſſant à un Prêtre qui nous fait un pareil ſcrupule; mais nous répondons tout ſimplement, que le titre de notre Ouvrage n'annonçant que les Pieces repréſentées par les différentes troupes d'Acteurs François ſur les Théatres de Paris, ces Pieces tant regrettées par M. l'Abbé Des Fontaines, ne pouvoient avoir place dans notre Hiſtoire, ainſi que beaucoup d'autres, qui, ſans être erronnées ou ſcandaleuſes, n'ont pas été miſes, par la ſeule raiſon qu'elles n'ont jamais été repréſentées.

Nous ne relevons point le titre d'Editeur que le même Abbé nous prête. Ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire du Théatre François, nous accorderons ſans peine celui d'Au-

teurs. Au reſte, ce titre eſt ſi rare pour le mériter juſtement, & ſi commun par la facilité de ſe faire imprimer en quelque genre que ce ſoit, que nous attendons avec tranquilité le rang que le public voudra bien nous accorder pour le prix de notre travail.



HISTOIRE



HISTOIRE DU THEATRE FRANCOIS DEPUIS SON ORIGINE *jusqu'à présent.*

HORACE, TRAGEDIE DE M. CORNEILLE. (a)

1639.

L'ESPECE de persécution que le Cid essuya de la part du Cardinal de Richelieu, & d'une autre personne de la premiere

(a) Les Comédiens affichent ordinairement *les Horaces*, quoique M. Corneille ait toujours imprimé cette Tragédie sous le nom d'*Horace*. *Remarques de M. Joly, sur la nouvelle édition des Oeuvres de M. Corneille.*

distinction, fit craindre à M. Corneille que celle-ci n'eut un pareil sort : & il voulut attendre, avant de la faire paroître, que l'orage précédent fut entierement calmé. Témoin, dit M. Pélisson, ces paroles qu'il écrivit à un de ses amis, & des miens ; lorsqu'ayant publié sa Tragédie, il courut un bruit qu'on feroit encore des observations, & un nouveau jugement sur cette Piece. *Horace*, dit-il, *fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le peuple.* Le succès a fait voir que M. Corneille eût tort de s'abandonner à une semblable crainte. On ne pouvoit pas avoir oublié ce qui étoit arrivé à l'occasion de son dernier Ouvrage : aussi, Horace fut-il universellement applaudi, personne n'osa écrire contre une Piece plus parfaite que le Cid.

1639.

Histoire de l'Académie Françoise.

« C'est une croyance assez générale, » dit M. Corneille dans son examen, » que cette Piece pourroit passer pour » la plus belle des miennes, si les der- » niers Actes répondoient aux premiers. » Tous veulent que la mort de Camille » en gâte la fin, & j'en demeure d'ac- » cord, mais je ne sçais si tous en sça- » vent la raison. On l'attribue commu- » nément à ce qu'on voit cette mort

» sur la Scene, ce qui seroit plûtôt la » faute de l'Actrice que la mienne ; » parce que, quand elle voit son frere » mettre l'épée à la main, la frayeur si » naturelle au sexe, lui doit faire pren- » dre la fuite, & recevoir le coup der- » riere le Théatre, comme je le mar- » que dans cette impression...... Il » passe pour constant que le second » Acte est un des plus patétiques qui » soient sur la Scene, & le troisiéme, » un des plus artificieux : il est soutenu » de la seule narration de la moitié » du combat des trois freres, qui est » coupé très-heureusement pour laisser » Horace dans la colére & le déplaisir, » & lui donner ensuite un beau retour » à la joie (a) dans le quatriéme » Acte. »

1639.

(a) « Il a été à propos » pour le jetter dans » cette erreur ; de se ser- » vir de l'impatience » d'une femme qui suit » brusquement sa pre- » miere idée, & présu- » me le combat ache- » vé, parce qu'elle a vû » deux Horaces par ter- » re, & le troisiéme en » fuite. Un homme qui » doit être plus posé, & » plus judicieux, n'eût » pas été propre à don- » ner cette fausse allar- » me ; il eût dû prendre » plus de patience, afin » d'avoir plus de certitu- » de de l'événement, » & n'eût pas été excu- » sable de se laisser em- » porter si légérement » par les apparences, à » presumer le mauvais » succès d'un combat, » dont il n'eût pas vû » la fin. » *M. Corneille, examen d'Horace.*

1639. Cette Tragédie peut être proposée pour modele aux Maîtres de l'Art.

M. de Fontenelle, Réflexions sur la Poëtique, art. 31.

« Pour découvrir tout le secret de di- » versifier agréablement une action, il » ne faudroit que découvrir l'art dont » Horace est conduit. Les trois Horaces » combattent pour Rome, & les trois » Curiaces pour Albe; deux Horaces » sont tués, & le troisiéme, quoique » resté seul, trouve moyen de vain- » cre les trois Curiaces : voilà ce que » l'Histoire fournit, & rien n'est plus » simple. Que l'on examine quels orne- » mens, & combien d'ornemens diffé- » rens le Poëte y a ajoutés, plus on » l'examinera, plus on en sera surpris. » Il fait les Horaces, & les Curiaces » alliés, & prêt à s'allier encore. L'un » des Horaces a épousé Sabine, sœur » des Curiaces, & l'un des Curiaces » aime Camille, sœur des Horaces. » Lorsque le Théatre s'ouvre, Albe & » Rome sont en guerre, & ce jour-là » même, il se doit donner une bataille » décisive. Sabine se plaint d'avoir des » freres dans une armée, & son mari » dans l'autre, & de n'être en état de » se réjouir des succès de l'un, ni de » l'autre parti. Camille espéroit la paix » de ce jour-là même, & croyoit de-

1639.

» voir épouser Curiace, sur la foi d'un
» oracle qui lui avoit été rendu ; mais
» un songe a renouvellé ses craintes.
» Cependant Curiace lui vient annon-
» cer que les Chefs d'Albe & de Rome,
» sur le point de donner la bataille,
» ont eu horreur de tout le sang qui
» s'alloit répandre ; & ont résolu de
» finir cette guerre par un combat de
» trois contre trois ; qu'en attendant,
» ils ont fait une tréve. Camille reçoit
» avec transport une si heureuse nou-
» velle, & Sabine ne doit pas être
» moins contente. Ensuite les trois Ho-
» races sont choisis pour être les com-
» battans de Rome, & Curiace les fé-
» licite de cet honneur, & se plaint en
» même-tems de ce qu'il faut que ses
» beaux-freres périssent, ou qu'Albe
» sa patrie soit sujette de Rome : mais
» quel redoublement de douleur pour
» lui, quand il apprend que ses deux
» freres & lui sont choisis pour être
» les combattans d'Albe ! Quel trouble
» recommence entre tous les person-
» nages ! La guerre n'étoit pas si terri-
» ble pour eux : Sabine & Camille
» sont plus allarmées que jamais, il
» faut que l'une perde son mari, ou
» ses deux freres : l'autre ses freres, ou

1639. » ſon amant, & cela par les mains les
» uns des autres. Les combattans eux-
» mêmes ſont émus & attendris; ce-
» pendant il faut partir, & ils vont ſur
» le champ de bataille. Quand les deux
» armées les voyent, elles ne peuvent
» ſouffrir que des perſonnes ſi proches
» combattent enſemble, & l'on fait un
» ſacrifice pour ſçavoir la volonté des
» Dieux. L'eſpérance renaît dans le
» cœur de Sabine, mais Camille n'au-
» gure rien de bon. On leur vient dire
» qu'il n'y a plus rien à eſpérer, que
» les Dieux approuvent le combat, &
» que les combattans ſont aux mains.
» Nouveau déſeſpoir, trouble plus
» grand que jamais. Enſuite vient la
» nouvelle, que deux Horaces ſont
» tués, le troiſiéme en fuite, & les
» trois Curiaces maîtres du champ de
» bataille. Camille regrette ſes deux
» freres, & a une joie ſecréte de ce
» que ſon Amant eſt vivant & vain-
» queur. Sabine qui ne perd ni ſes
» freres, ni ſon mari, eſt contente,
» mais le pere des Horaces uniquement
» touché de l'intérêt de Rome, qui va
» être ſujette d'Albe, & de la honte
» qui rejaillit ſur lui, par la fuite de
» ſon fils, jure qu'il le punira de ſa

» lâcheté, & lui ôtera la vie de ses » propres mains, ce qui redonne une » nouvelle inquiétude à Sabine. Mais » on apporte enfin au vieil Horace une » nouvelle toute contraire; la fuite de » son fils n'étoit qu'un stratagême dont » il s'est servi pour vaincre les trois » Curiaces qui sont demeurés morts » sur le champ de bataille. Rien n'est » plus admirable que la maniere dont » cette action est menée, on n'en trou- » vera ni l'original chez les anciens, ni » la copie chez les modernes. » 1639.

M. de Fontenelle qui n'a voulu simplement que proposer un exemple aux Poëtes Dramatiques, finit ici son analyse, très-judicieusement. Quoique le surplus soit également noble, plein de sentimens, & toujours digne du grand Corneille, cependant on convient que les deux derniers Actes ne terminent pas assez heureusement cette Tragédie, qui, sans ce défaut, seroit parfaite. La mort de Camille diminue beaucoup l'intérêt qu'on prend pour le Héros de la Piece; son action, quoique consacrée par l'histoire, & de quelque façon qu'elle soit rendue au Théatre, a quelque chose de trop opposé à nos mœurs. D'ailleurs, l'Auteur convient

1639. que tout le cinquiéme Acte est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette Tragédie. Il est tout en plaidoyés, & ce n'est pas-là, ajoute-t-il, la place des harangues, ni des longs discours. Ils peuvent être supportés en un commencement de Piece, où l'action n'est pas encore échauffée : mais le cinquiéme Acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur déja lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent, & tirent la fin en longueur.

Suivons présentement M. Corneille dans son examen. « Comme je n'ai » point accoutumé, dit-il, de dissimu- » ler mes défauts, j'en trouve ici deux » ou trois assez considérables. Le pre- » mier, que cette action (d'*Horace*) » qui devient la principale de la Piece,... » surprend tout d'un coup, & toute la » préparation que j'y ai donnée..... » n'est point suffisante pour faire atten- » dre un emportement si extraordi- » naire.

» Le second défaut est, que cette » mort fait une action double, par le » péril où tombe Horace.... ajoutez » pour troisiéme imperfection, que Ca- » mille, qui ne tient que le second rang » dans les trois premiers Actes, prend

» le premier en ces deux derniers. . . . .
» Je n'ai point vû encore sur nos Théa-
» tres cette inégalité de rang en un
» même Acteur, qui n'ait produit un
» très-méchant effet. Il seroit bon d'en
» établir une régle inviolable. »

1639.

Avec la même sincérité, l'Auteur fait remarquer les finesses de l'art, dont il s'est servi pour embellir son Poëme, & donne ainsi des préceptes, en se rendant justice.

» Le personnage de Sabine est assez
» heureusement inventé, & trouve
» sa vraisemblance aisée dans le rap-
» port à l'histoire, qui marque assez
» d'amitié & d'égalité entre les deux
» familles, pour avoir pu faire cette
» double alliance. (*a*)

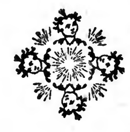
(*a*) Le personnage de Sabine ne sert pas d'avantage à l'action que l'Infante à celle du Cid, & ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle a la diversité des mouvemens : Néanmoins on a applaudi généralement à celle-ci, & condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, dit M. Corneille, & j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des Scenes, qui semblent, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette Piece, au lieu que dans le Cid, toutes celles de l'Infante sont détachées, & paroissent hors d'œuvre. L'autre qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidens de ce Poëme lui donnent les sentimens qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation

1639. « L'oracle qui est proposé au pre-
» mier Acte, trouve son vrai sens à la
» conclusion du cinquiéme. Il semble
» clair d'abord, & porte l'imagination
» à un sens contraire; & je les aime-
» rois mieux de cette sorte sur nos
» Théatres, que ceux qu'on fait en-
» tierement obscurs, parce que la sur-
» prise de leur véritable effet, en est
» plus belle. J'en ai usé ainsi encore
» dans l'*Andromede*, & dans l'*Œdipe.*
» Je ne dis pas la même chose des son-
» ges, qui peuvent faire un plus grand
» ornement dans la Protase, pourvû
» qu'on ne s'en serve pas souvent. Je
» voudrois qu'ils eussent l'idée de la fin
» véritable de la Piece, mais avec quel-
» que confusion, qui n'en permit pas
» l'intelligence entiere. C'est ainsi que je
» m'en suis servi deux fois, ici, & dans
» Polyeucte : mais avec plus d'éclat,
» & d'artifice dans ce dernier Poëme,
» où il marque toutes les particulari-
» tés de l'événement, qu'en celui-ci,
» où il ne fait qu'exprimer une ébauche

qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari & ses freres : mais l'Infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid, & si elle a quelque inclination secréte pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paroître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

» tout-à-fait informe de ce qui doit 1639.
» arriver de funeste. »

Comme les personnages des deux Horaces, de Curiace & de Camille, n'ont pas besoin d'apologie, M. Corneille passe à celle de Tatius, & de Valère, & dit que le premier est mieux placé que Dom Fernand dans le Cid, & qu'il agit véritablement en Roy : on convient seulement que ses discours répondent à son caractere. C'est aux connoisseurs à décider s'il a justifié l'utilité & la conduite du second. « S'il » ne prend pas, dit-il, le procédé de » France, il faut considérer qu'il est » Romain, & dans Rome, où il n'auroit pû entreprendre un duel contre » un autre Romain, sans faire un crime d'état : & que j'aurois fait un » crime de Théatre, si j'avois habillé » un Romain à la Françoise. »



1639.

LE RAVISSEMENT DE PROSERPINE,

TRAGÉDIE

DU SIEUR CLAVERET.

Cette Piece dont le sujet est extrêmement connu, & déja traité par Hardy, comme on l'a pu voir, ne mérite aucun extrait. Il faut seulement donner un échantillon de la Poësie de Claveret. (*a*)

Jupiter ordonne à Mercure de parcourir l'Univers, & de recommander aux Divinités & aux Mortels de ne point révéler à Cérès l'enlévement de sa fille Proserpine : & Mercure vient rendre compte à Jupiter de sa commission.

(*a*) Pour éviter les difficultés qu'on auroit pu faire sur l'unité de lieu, l'Auteur place celui de sa Scene au Ciel, en Sicile, & aux Enfers, en même tems, au moyen d'un Théatre à trois étages. Ne pourroit on pas dire qu'il avoit dessein de relever les anciens échafauts de l'Hôtel de Bourgogne, employés autrefois par les Confreres de la Passion ?

1639.

JUPITER *à Mercure.*

Hé bien ! ton éloquence a-t-elle heureu-
ſement
Commandé le ſecret de notre enlévement ?

MERCURE.

J'ay vû les Déïtés des Campagnes Sa-
lées ,
J'ay viſité les monts , les côteaux , les val-
lées ,
J'ay vû Pan & ſa ſuite au milieu des Fo-
rêts ,
J'ay couru les étangs , les fleuves , les ma-
rais ,
J'ay rompu le ſommeil des Nymphes des
Fontaines ,
J'ay ſommé les buiſſons , les cavernes , les
plaines ;
Tout l'Univers enfin , par ferment ſolem-
nel ,
Vous promet , Grand Monarque , un ſilence
éternel.



1639.

LA QUIXAIRE, (a).

TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie. (b)

C'Est une nouvelle de Michel de Cervantes, que l'Auteur a accommodé au Théatre. Cette Piece est

(a) Elle fut réimprimée en 1647. sous le titre de ROXELANE & QUIXAIRE.

(b) Faute de renseignement sur la vie de GILLET DE LA TESSONNERIE, nous nous contentons de joindre la liste des Ouvrages qu'il a composé pour le Théatre.

LA QUIXAIRE, Tragi-Comédie, 1639.

POLICRITE, ou LA MORT DU GRAND PROME'DON, & L'EXIL DE NE'RE'E, Tragi-Comédie, 1639.

Dans la Préface de sa Quixaire, il dit qu'il n'avoit que vingt ans, lorsqu'il composa ces deux premieres Pieces.

LE TRIOMPHE DES CINQ PASSIONS, Tragi-Comédie, 1642.

FRANCION, Comédie, 1642.

L'ART DE REGNER, ou LE SAGE GOUVERNEUR, Tragi-Comédie, 1645.

LE GRAND SIGISMOND, PRINCE POLONOIS, ou SIGISMOND, DUC DE VARSAU, Tragi-Comédie, 1646.

LE DE'NIAISE', Comédie, 1647.

LA MORT DE VALENTINIAN & D'ISIDORE, Tragédie, 1648.

LE CAMPAGNARD, Comédie, 1657.

Ce Poëte avoit quelque talent, il versifioit passablement, mais il choisissoit mal ses sujets, & son goût avoit même quelque chose de singulier.

plus foible que passable, malgré les louanges des Poëtes la Caze, Provais, le Comte, Sallebray, Rotrou, de l'Isle, Scudery, Tristan, Regnault, & celle qu'il lui donne lui-même. 1639.

LA MORT DES ENFANS
D'HÉRODE,
OU
LA SUITE
DE MARIAMNE,
TRAGE'DIE
DE M. DE LA CALPRENEDE.

CEtte Piece est dédiée au Cardinal de Richelieu. L'Auteur s'excuse de n'avoir pas plûtôt offert ses Ouvrages à son Eminence, & ajoute: « Si votre bonté me permet de dire » quelque chose pour ma justification, » je supplirai votre Eminence, de con» sidérer qu'Hector tua bien Patrocle, » & brula les navires des Grecs, mais » qu'il fuyoit devant Achille..... J'ai » épousé les passions de mes Héros, & » les ai traité assez heureusement, puis-

1639. » que votre Eminence s'y est divertie. » Certes, c'est le plus glorieux fruit » que j'en pouvois jamais attendre ; » mais l'approbation que vous m'en » daignâtes faire paroître, ne m'ôta » point la connoissance de mes fautes, » & j'ai toujours bien jugé qu'il m'é- » toit plus facile d'exposer la générosité » de Mithridate, qu'un rayon de la » vôtre, & de traiter les maximes d'é- » tat d'Elisabeth, & d'Hérode, que » d'écrire les éminentes vertus de celui » qui posséde toutes les bonnes quali- » tés que ces deux ames politiques ont » possédées, & exemt de toutes les » mauvaises. »

Je ne ferai aucune réflexion sur le style figuré de cette Epître : je passe au sujet de la Piece.

Alexandre & Aristobule, fils de Mariamne & d'Hérode, perdent la tête sur un échaffaut : ils sont condamnés à ce supplice, sur de fausses lettres qu'Antipater, fils naturel d'Hérode, fait fabriquer au nom des Princes, par Diophante, Sécretaire d'Hérode. Les Princes accusés ne se défendent point sur la fausseté des témoignages, sur lesquels on les accuse. Alexandre croit que sa femme Glaphyra est aimée de son

son pere, ce sentiment n'est fondé sur aucune apparence. Piece foible, versification pleine de pointes, & sans nulle pensée. 1639.

ERIGONE,

TRAGI-COMEDIE

En prose,

DE M. DESMARESTS.

EUridice, Reine de Taprobane, a promis sa fille au Roi de Carmanie; elle attend le jour même Cléomene, frere de ce Prince, qui est chargé de procuration pour conclure cet hymen. Erigone, c'est le nom de la Princesse, employe de fort méchantes raisons, pour colorer un refus, dont l'amour qu'elle sent pour Ptolomée, Prince d'Arabie, est la véritable cause. Elle a cependant la force de signifier à ce dernier, qu'elle ne doit plus écouter ses soupirs. Ptolomée sort désespéré, & s'embarque sans sçavoir ce qu'il doit faire. Il rencontre son rival, le combat, & le fait prisonnier; & vient ensuite

se présenter à la Reine, sous le nom
1639. de Cléomene. Eurydice fait d'autant moins d'effort pour vaincre la passion qu'elle ressent subitement pour Ptolomée, qu'elle prend pour le frere du Roi de Carmanie, que son inclination s'accorde avec un certain oracle, qui lui a promis un bonheur extraordinaire, si elle peut épouser un Prince qui viendra lui demander sa fille au nom d'un autre Prince. Elle ne balance donc pas à lui accorder Erigone, dans l'espérance d'épouser ensuite cet aimable Ambassadeur. A peine l'hymen d'Erigone & de Ptolomée est-elle célébré, que le Roi de Carmanie qui a forcé ses gardes, paroît, & veut se faire connoître pour ce qu'il est. Ptolomée soutient que c'est un imposteur, & un misérable Pirate, à qui il a fait grace de la vie. La Reine prévenue pour Ptolomée, ne veut point écouter la justification de son Rival, & ordonne qu'on le mette aux fers. La fourberie de Ptolomée se découvre. Euridice reconnoît qu'elle est trompée, & qu'elle vient d'unir sa fille avec le Prince qu'elle aime, elle veut les faire mourir. Le Roi de Carmanie, Prince doux & benin, les sauve de ce danger. Il

offre sa main à la Reine ; pour la dédommager du Prince d'Arabie ; Eurydice y consent avec plaisir, & reçoit en même-tems Ptolomée pour son gendre. 1639.

Soit en vers, soit en prose, M. Desmarests manquoit d'art dans les plans de ses Pieces, & ne sçavoit donner aucun caractere à ses Personnages. Tous ceux qu'il présente ici, sont détestables ; le style de l'Ouvrage est bas, plein d'inutilités & de pointes, & peu convenables aux Acteurs qui y paroissent.

SAINT EUSTACHE,

TRAGEDIE

DE M. BARO.

Avertissement de l'Auteur.

« CHer Lecteur, je ne te donne » pas ce Poëme, comme une Pie» ce de Théatre, où toutes les régles » seroient observées, le sujet ne s'y » pouvant accommoder : c'est sans » doute que je n'y aurois point tra» vaillé, si je n'y avois été forcé par

1639. » une autorité souveraine ; la même » obéissance qui me la fit composer, me » le fait mettre en lumiere, après m'en » être défendu depuis dix ans (a) : & » j'ai cru enfin que je devois cette jus- » tice au Sieur Des Fontaines, qui a » fait imprimer le sien, sans se nom- » mer, de ne souffrir que son nom & » le mien fussent confondus dans un » même Ouvrage. »

La Légende de S. Eustache & de ses enfans, est toute employée dans ce Poëme. Tant d'événemens rassemblés pouvoient amuser la plus grande partie des Spectateurs, qui dans ce tems ne cherchoient ni finesse ni art dans les Pieces de Théatre ; des événemens merveilleux, & des vers remplis de galimathias, tenoient la place d'un plan régulier, & d'une poësie noble & simple.

(a) Ceci assure la date sous laquelle nous avons placé cette Tragédie, quoique l'Auteur ne l'ait fait imprimer qu'en 1649. L'Abbé d'Aubignac dans sa pratique du Théatre, confirme notre sentiment, car parlant de plusieurs Pieces Saintes qui furent jouées en ce tems-là, il nomme *S. Eustache* de Baro, avant la Tragédie de *Polyeucte*, de M. Corneille, qui fut représentée en 1640.

1639.

DOM QUICHOT DE LA MANCHE,

SECONDE PARTIE,

COMÉDIE

DE M. GUÉRIN DE BOUSCAL.

DOm Quichot se dispose à partir pour aller chercher de nouvelles avantures, malgré les représentations de sa Niéce, de D. Lope, & du Barbier. Sanche arrive ensuite, & prie son Maître de vouloir bien arrêter ses gages, & se contente modestement de deux cent mille écus. D. Quichot rejette cette proposition comme impertinente, & absolument contraire aux loix de la Chevalerie, mais il ajoute que les Statuts enjoignent de récompenser noblement les écuyers: & lui promet la souveraineté d'une Isle. Sanche ajoute foi à cette promesse, Thérese sa femme plus sensée que lui, n'en tient aucun compte.

THE'RESE.

Mais quand reviendrez-vous?

1639.

SANCHE.

Sur la fin de l'année.

THE'RESE.

Songez au moins à moi, songez à vos enfans,

Votre fille Sanchique, aura bientôt vingt ans.

Il faut la marier.

SANCHE.

Puisque rien ne nous presse,

Je veux attendre encor, pour la faire Comtesse.

THE'RESE.

Comtesse! Ah! Dieu!

SANCHE.

Comtesse.

THE'RESE.

Ah! gardez-vous en bien.

SANCHE.

Et pour quelle raison?

THE'RESE.

Pour notre commun bien.

Les maux que je prévois de ce grand mariage,
Sont un tas de discours qu'en fera le Village.
Voyez, dira quelqu'un, cette Comtesse-cy;
Ce n'est que de trois jours qu'elle s'habille ainsi:
Je l'ai vû se parer d'une toille grossiere,
Son pere est Bucheron, sa mere Lavandiere,

1639.

Un méchant toît de chaume, & deux ânes fort vieux,
Composent tous les biens qu'ils ont de leurs ayeux.
Ah! mon Sanche, évitons un si sanglant reproche,
Donnons plûtôt Sanchique au jeune Lope Toche;
C'est un bon gros garçon, qui lui fait les yeux doux:
Son pere est bucheron, & paysan comme vous.

SANCHE.

N'en parlons plus, suffit, elle sera Comtesse;
Et si vous me fâchez, elle sera Princesse.

D. Lope, sous le nom du Chevalier des Miroirs, accompagné du Barbier, qui lui sert d'Ecuyer, profite de l'obscurité, pour berner D. Quichot. Le faux Ecuyer ne manque pas d'apostropher très-malignement Sanche. Enfin, D. Lope s'avise de parler contre Dulcinée. D. Quichot prend feu aussitôt, & met l'épée à la main. Le Barbier qui reste avec Sanche, lui dit que les loix de la Chevalerie exigent d'eux, de suivre l'exemple de leurs Maîtres. Cette condition paroît fort étrange à Sanche,

1639 qui ne veut point se battre. Le combat de D. Quichot est interrompu par l'arrivée du Duc & de la Duchesse, qui l'emmenent, & le traitent avec beaucoup d'honnêteté. Ils s'informent du sujet de sa tristesse : D. Quichot leur avoue que le malheur de Dulcinée en est l'unique cause.

LE DUC.

Est-elle donc enchantée.

SANCHE.

Oüy, Seigneur, & moi-même
Oculaire témoin de ce malheur extrême :
Helas ! quand je la vis sous cette étrange peau,
Je ne puis m'empêcher de pleurer comme un veau.
O pauvre Dulcinée ! ô mazure d'Infante !
Maudit soit à jamais le Démon qui t'enchante.
Lampe qui n'a plus d'huile, horloge demonté,
Courrier dévalisé, pâturage gâté,
Epiciere sans sucre, ânesse débâtée,
Village abondonné, campagne dégâtée,
Belle vigne grêlée, étang plein de limon,
Chat brûlé, Paon sans plume, Ange fait en démon.

Rose qui n'est plus rien qu'un gratecul champêtre. 1639.

Hélas ! que je te plains, Maîtresse de mon Maître !

LA DUCHESSE.

Ce n'est pas sans sujet que vous versez des pleurs,

On se pend tous les jours pour de moindres malheurs.

D. Lope demande à parler au Duc, & l'instruit du dessein qu'il a de guérir l'esprit de D. Quichot. Le Duc promet de le seconder, mais il ajoute, qu'il veut voir jusqu'où peut aller la folie de cet homme singulier, dont il a entendu parler. Nous passons les Scenes des deux Infantes (qui veulent tenter la fidélité de D. Quichot) de la Magicienne, de l'Enchanteur, & du Diable. Merlin paroît à leur suite, & déclare le moyen de désenchanter Dulcinée.

MERLIN.

Si tu veux délivrer cette charmante Reine,
Et toi-même de peine,
Sanche se doit donner, dans deux ou trois matins
Trois mille coups de fouet, ou s'il veut d'étriviere,
Sur son puissant derriere.
C'est l'arrêt des Destins.

1639. Les prieres, ni les menaces ne peuvent faire consentir Sanche à subir une si rude épreuve. Dom Quichot se bat avec D. Lope, & le reconnoît enfin. On fait ensuite passer devant lui les prétendues Princesses, Enchanteurs, &c. qui se trouvent être des Domestiques du Duc travestis : & sa Dulcinée représentée par un vieux paysan. Mais rien ne peut désabuser D. Quichot, il sort de la Scene plus fou que jamais, avec Sanche, qui s'expose encore à partager sa bonne ou mauvaise fortune.

Les deux Comédies de D. Quichotte, & celle du même Auteur, intitulée : *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, sont très-irrégulieres, mais elles peuvent avoir eu quelques succès, dans un tems où l'on n'avoit que des idées un peu confuses sur le genre comique. D'ailleurs, Bouscal a trouvé dans son original des plaisanteries, & des situations heureuses, & n'a eu d'autre peine que de les mettre en vers, & les ajuster assez grossierement au Théatre.

1639.

ALCIONÉE,

TRAGÉDIE

DE M. DU RYER.

ALcionée, favori du Roi de Lydie, devient amoureux de la Princesse Lydie, fille de ce Roy. Sur le refus que ce dernier fait de la lui accorder en mariage, Alcionée se révolte, & contraint le Roi à lui promettre la main de la Princesse. Voilà l'exposition de la Piece. Alcionée, flatté de l'espoir de posséder Lydie, vient demander au Roi l'effet de sa promesse.

LE ROY. ACTE II. SCENE III.

Soyez en vos desseins plus juste, & plus modeste.
Quand l'espoir est trop haut, il est souvent funeste.
. . . .
De demander ma fille! Ah! c'est trop entreprendre,
Et trop peu l'estimer, que d'oser y prétendre.

ALCIONÉE.

Je sçais bien que mon sort n'eût jamais de clarté
Qui ne fut un rayon de votre majesté:

1639. Mais depuis cet instant qu'une sainte promesse
Permet à mon amour d'espérer la Princesse,
Je crois, sans m'éblouir regarder ce soleil,
Et par votre promesse être fait son pareil.

LE ROY,

Songez-vous, sans horreur, à des jours si funebres
Que vos seuls attentats couvrirent de ténébres ?
Et pouvez-vous penser que je vous ai promis
Sans penser aux forfaits que vous avez commis ?
Osez-vous demander le loyer d'un outrage ?
Et pensez-vous qu'on doive où la contrainte engage ?
Enfin, n'espérez plus, les trônes sont des Cieux,
Où ne doivent monter que des Rois, ou des Dieux.

ALCIONE'E.

S'il faut par des Etats mériter la Princesse,
Le Soleil n'en voit point où mon bras ne s'adresse,
Animez donc ce cœur, commandez que ce bras,
Ou pour vous, ou pour moi, conquête des Etats

Et lors je donnerai de glorieuſes marques,
Que qui peut en gagner eſt du ſang des Monarques.
Se mettre au rang des Rois, ne le devoir qu'à ſoy,
N'eſt pas moins glorieux que de ſortir d'un Roy.

LE ROY.

J'eſtime comme vous une ame non commune
Qui tient de ſa vertu les dons de la fortune.

. . . .

Apprenez toutefois, qu'à mon cœur, qu'à mes yeux,
Un Etat uſurpé n'eſt qu'un bien odieux.
Votre bras, dites-vous, gagnera la couronne:
Mais peut-elle être à nous, quand le crime la donne?
Un téméraire amour vous donne-t'il des droits
sur les ſucceſſions des légitimes Rois?
Quoi! d'Amant trop aveugle, & peut-être coupable,
Vous vous rendrez encore conquérant déteſtable!
Non, non, ne penſez pas qu'en ce déréglement,
J'aime un uſurpateur plus qu'un aveugle amant.

ALCIONÉE.

1639. Hé bien ! j'irai chercher ces Rois illégitimes,
Dont la fiere grandeur est l'effet de leurs crimes,
Et que mille attentats cruellement commis
Rendent des autres Rois les communs ennemis.
Ainsi ne m'attaquant qu'à des coupables têtes,
Je ne puis obtenir que de justes conquêtes.
Et si chacun a droit de chasser les tyrans,
Aurai-je un rang injuste entre les conquérans.

LE ROY.

Quand par l'heureux effort de vos seules vertus
On verroit sous vos pieds cent tyrans abatus,
Si l'esprit de Lydie à vos yeux est contraire,
Devez-vous souhaiter un si triste salaire ?
Et quand à votre amour on la destineroit,
Pouvez-vous rechercher un cœur qui vous fuiroit ?

ALCIONÉE.

Que ne m'est-il permis après votre promesse
De choisir pour mon juge une grand Princesse.
Que n'y consentez-vous, que n'êtes-vous d'accord
Qu'elle soit aujourd'hui l'arbitre de mon sort.

.1639.

LE ROY.

. . . .

Voyez l'Infante, allez, ſçachez ſon ſenti-
ment,
Ici je me ſoûmets à ſon conſentement.
Etes-vous ſatisfait, croyez-vous qu'on vous
aime ?

ALCIONÉE.

J'ai tout ce que je veux, mon bonheur eſt
extrême.

LYDIE *ſeul.*

ACTE III. SCENE I.

Qu'ai-je fait, qu'ai-je réſolu ?
Et dedans mon ame incertaine
Qui ſera le plus abſolu
Ou de l'amour, ou de la haine ?
Mais dois-je encore conſulter,
Après que l'on m'a vû tenter
Tout ce que peut un adverſaire ?
Orgueil, honneur, cruelle loi
Dois-je tout faire pour vous plaire,
Ne dois-je rien faire pour moi ?

J'aime, & par un deſtin nouveau,
J'ai parlé contre ce que j'aime.
Je le voudrois voir au tombeau,
Je voudrois qu'on m'y vit moi-même :
Etrange effet de ce devoir,
De ce tyrannique pouvoir,

1639. Qui nous gourmande,& qui nous brave:
Ah! pour te montrer généreux,
Triste cœur, orgueilleux esclave,
Dois-tu te rendre malheureux.

Injustes & lâches desseins!
N'est-ce pas un sujet rébelle
Qui jusques aux lieux les plus Saints
A porté sa main criminelle?
Aimerons-nous un furieux,
Un sujet si pernicieux
Qui de son Roi fit sa victime:
Haïssons, c'est trop combattu;
Ici mon amour est un crime,
Et ma haine est une vertu.

ACTE III. SCENE III. ALCIONÉE à *Lydie.*

Enfin, belle Princesse,
A tant de tristes jours, de peine, & de tourment,
Je verrai succéder un bienheureux moment.
Si j'ai dit jusqu'ici, j'aime, je persévere:
Aujourd'hui plus heureux, je puis dire, j'espere.

LYDIE.

Comment?

ALCIONÉE.

Le Roy consent à mes félicités,
Et je puis être heureux, si vous y consentez.
. . . .

Il vous donne un pouvoir qui vous rend souveraine, 1639.
Donnez donc un arrêt qui finiſſe ma peine.

LYDIE.

Sçavez-vous que ce cœur eſt juſte & généreux,

ALCIONÉE.

C'eſt ce qui me doit mettre au rang des plus heureux.

LYDIE.

C'eſt ce qui doit apprendre aux ames téméraires,
Que de trop grands deſſeins leur ſont toujours contraires.

ALCIONE'E.

A ce nouveau diſcours, je ne puis rien comprendre.

LYDIE.

Conſultez vos forfaits, ils me feront entendre.
Celui qui de mon trône a voulu me chaſſer,
Demande inſolemment que j'aille l'y placer.

ALCIONE'E.

N'êtes-vous pas encor cette Princeſſe même
Qui permit l'eſpérance à mon amour extrême?
N'êtes-vous pas encor cette divinité
Qui ſembloit me conduire à ma félicité?

1639.

LYDIE.

N'êtes-vous pas encor ce même Alcionée,
Qui fit trembler un trône, où je suis destinée ?
N'êtes-vous pas encor ce ravisseur d'états,
Qui ne s'est signalé que par des attentats ?

ALCIONE'E.

Oui, Madame, il est vrai que ma main déréglée,
Suivit les mouvemens de mon ame aveuglée.
J'ai chassé de chez-vous le repos, & la paix,
J'allumai ce grand feu qui brula vos palais.
On a vû, par mon crime, & couler & s'étendre
Des rivieres de sang, sur des plaines de cendre.
. . . .
Mais, hélas ! s'il est vrai que tout amour extrême
Des crimes qu'il commet est l'excuse lui-même,
Combien doit ma Princesse excuser mes forfaits,
S'ils partent d'un amour qu'on n'égala jamais !
Il est vrai qu'ils sont grands, mais ils ont l'avantage
D'être d'un grand amour l'insigne témoignage.

1639.

Quoiqu'à mes passions reprochent mes rivaux,
Si j'avois moins aimé, j'aurois moins fait de maux.
Je sçais que le passé me perd, me deshonnore,
Mais pour vous posséder, j'aurois plus fait encore :
Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
J'ai fait la guerre aux Rois, je l'eusse fait aux Dieux.

. . . .

Ainsi reconnoissez que ce cœur qui soupire
A recherché Lydie, & non pas son empire.

La Princesse toujours constante dans la résolution de refuser sa main à Alcionée, lui dit :

Ce mérite apparent qui vous rendit aimable,
Vous rendit à mon ame un objet desirable :
Mais si je vous aimai, ce fut un châtiment,
De connoître aujourd'hui que j'aimai lâchement,
Votre rébellion fut grande & redoutable,
Mais j'apprends aujourd'hui qu'elle m'est profitable,
Puisqu'après des combats si longs, & si douteux
Elle me sert à vaincre un amour si honteux.

1639. Alcionée, désespéré de la rigueur de Lydie, forme la résolution de quitter les états du Roy de Lydie.

ACTE IV. SCENE IV.

ALCIONE'E.

Mais où pourrois-je aller, où le Ciel plus facile,
Dans mes adversités me gardât un asile ?
Ah ! de quelque côté que je tourne les yeux,
Je vois des ennemis, je vois des envieux.
Helas ! pour contenter cette aimable inhumaine,
Je me rendis par-tout un grand objet de haine :
Selon ses passions, qui me furent des loix,
J'attaquai, je vainquis des peuples & des Rois.
Elle me voulut voir au milieu des tempêtes ;
Elle me demanda mille & mille conquêtes ;
Et j'eus bien moins de peine à montrer des effets,
Qu'il ne lui fut aisé de former des souhaits.
Mais dans ce triste jour sa haine me fait croire
Qu'elle voulut ma mort bien plûtôt que ma gloire.
. . . .
Où veux-tu donc que j'aille * où j'ai porté la guerre ?
Où mon bras a passé de même qu'un tonnerre ?

* Il parle à son Confident.

1639.

Et ruiné des Rois, qui pourroient aujourd'hui
Donner à ma fortune un favorable appui ?
Ainsi, sans y penser, à moi-même adversaire,
En me rendant vainqueur, j'aidois à me défaire,
Je ruïnois ma force en ceux que j'attaquois,
Et m'étois plus cruel qu'à ceux que je vainquois.
O d'un sort inoüi prodigieux exemple,
Qu'avec étonnement en moi seul je contemple !
Pour avoir trop avant mes triomphes portés,
Pour avoir autrefois trop d'états surmontés,
Je manque d'un Etat, je manque d'une ville
Qui puisse en mon malheur me prêter un asyle.

. . . .

Hélas ! pour éviter de si rudes combats,
En quels endroits irai-je où le Ciel ne soit pas ?

. . . .

Cette affreuse Déesse en meurtres si féconde, ACTE IV. SCENE VII.
Que tout le monde fuit, & qui fuit tout le monde,
La mort, qui tant de fois m'attaqua vainement,
Est enfin mon secours, & mon soulagement.

. . . .

1639. Pourquoi falloit-il naître, & que de mon berceau,
Le destin qui me perd n'a-t-il fait mon tombeau ?
Je n'eusse point acquis cette éclatante gloire
Que donne la vertu, que donne la victoire :
Je n'eusse été ni craint, ni grand, ni renommé,
Mais aussi, mais aussi, je n'eusse point aimé.
Que sert ce grand renom, quand l'ame infortunée
Par mille déplaisirs en triomphe est menée ?
Ah ! que n'ai-je péri quand de trompeurs attraits
Sembloient à mon amour faire espérer la paix !
Hélas ! pour éprouver la fortune meilleure,
Je devois triompher & périr à même heure :
Au moins j'eusse péri redoutable, estimé,
Et bienheureux enfin de croire d'être aimé.
Mais le sort, mais le Ciel, mais l'amour qui m'outrage,
M'empêcha de périr pour périr d'avantage :
Péris donc, misérable, & qu'une affreuse mort
Contente enfin l'amour, & le Ciel, & le sort.

Alcionée se frape de son épée, & vient mourir aux pieds de son orgueil-

leuſe Princeſſe qui, attendrie par cette vûe, lui avoue qu'elle l'a toujours aimé, & que ſes mépris partoient de ſa fierté, & non des ſentimens de ſon cœur.

1639.

ACTE V. Scene derniere.

ALCIONÉE.

Souvenez-vous du triſte Alcionée
C'eſt-là l'unique bien que veut ſa deſtinée.
Il le peut demander, il le peut obtenir,
Car ce n'eſt pas l'aimer que de s'en ſouvenir.

LYDIE.

Que tu demande peu ! mais tu ſçais par tes peines
Qu'on doit peu demander aux ames inhumaines.
Tu ſçais bien.... mais hélas! il expire, il eſt mort.

. . . .

O toy, que ton amour a rendu miſérable,
O toy, que ta vertu pouvoit rendre adorable,
Je ne t'accuſe point du coup de ton trépas,
J'impoſe à ma rigueur le crime de ton bras.
Mais ſi ma ſeule feinte injuſte & criminelle
Arma contre ta vie une mort ſi cruelle.
C'eſt enfin un arrêt & du Ciel & du ſort,
Que pour mon châtiment, je t'aime après ta mort.

1639. Cette Piece ne se soutient ni par l'intrigue, ni par les événemens, mais par les seuls sentimens du cœur. Le rôle d'Alcionée est beau & intéressant. On n'en peut pas dire autant de ceux du Roy, & de la Princesse. Le premier n'a ni noblesse, ni fermeté. Le second est plutôt celui d'une provinciale entêtée de ses titres, que d'une Princesse qui soutient la gloire de son rang. A l'égard des deux Courtisans, ces caractères sont d'un bas si misérable, que c'est faire grace à l'Auteur, que de les passer sous silence. Malgré ces défauts, la Tragédie d'Alcionée eût du succès, & en méritoit. L'Auteur dit dans son Epître dédicatoire : « Qu'il ne doute point » du mérite de son Ouvrage, puisqu'il » a plû à son Eminence *, & qu'après » lui avoir donné des louanges, elle lui » a donné place parmi les ornemens de » son cabinet. » Ménage fait marcher cette Tragédie de pair avec celles de M. Corneille (*a*). Le tems en a décidé autrement, & avec justice.

* Le Cardinal de Richelieu.

(1) Menagiana, Tom. II. p. 234.

(2) Oeuvres mêlées de M. de S. Evremond, Tom. II. p. 341. in-4°.

(*a*) (1) « M. du Ryer a » fait une Tragédie sous » le titre d'*Alcyonée*, » c'est une Piece admira» ble, & qui ne céde en » rien à celles de M. Cor» neille. Il y a des vers » merveilleux, & elle » très bien entendue. » (2) M. de S. Evremond donne des louanges à cette Tragédie, mais il

CRISANTE,

1639.

CRISANTE,

TRAGÉDIE

DE M. ROTROU.

CRisante, femme d'Antioche, Roi de Corinthe est faite prisonniere par les Romains, & mise à la garde de Cassie, fils du fameux Cassius. Cassie devient amoureux de cette Reine, la viole, & lui rend la liberté. Crisante va trouver Antioche, qui ayant appris son avanture, la reçoit très-mal, supposant qu'elle a consenti aux desirs de Cassie. La Reine veut en vain se justifier, le Roi la fait chasser de sa présence. Crisante revient au camp des Romains, se jette aux pieds de Manilius, qui en est le général, & lui de-

ne va pas si loin que M. Ménage. « Quelques » louanges, dit il, que » je donne à cet excel- » lent Auteur (M. Cor- » neille) je ne dirai pas » que ses Pieces soient » les seules qui méritent » de l'applaudissement. » Nous avons été tou- » chez de *Mariane*, de » *Sophonisbe*, d'ALCIONÉE, de *Venceslas*, de » *Stilicon*, d'*Andromaque*, de *Britannicus*, » & de plusieurs au- » tres, à qui je ne pré- » tens rien ôter de leur » beauté, pour ne les » nommer pas. »

1639. mande vengeance de la perte de son honneur. Manilius lui abandonne Cassie. La Reine de Corinthe offre à Cassie une épée pour se punir lui-même de son forfait. Cassie se tue, & Crisante emporte sa tête, qu'elle présente à son époux. Ce dernier l'accable de nouveaux reproches : Crisante se poignarde, le Roi reconnoît, mais trop tard, la vertu de son épouse, & il se donne la mort. Ce sujet est peu propre au Théatre, & même répugne aux bonnes mœurs. L'Auteur a mis dans cette Tragédie des vers assez bien tournés.

SCIPION,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DESMARESTS.

Scipion assiege Carthagene ou Carthage la Neuve. Dans cette Ville se trouve Olinde, Princesse Espagnole, accordée en mariage à Lucidan, Prince des Celtibériens. Garamante, Prince Numide, allié des Carthaginois, amant rebuté d'Olinde, offre à Scipion de lui

livrer la Ville, s'il veut lui donner Olinde. Scipion accepte la proposition, & se rend maître de Carthagene. Pendant la prise de cette place, Lucidan, qui a appris la trahison de Garamante, rencontre ce dernier, le combat, & le blesse dangereusement. Cependant Olinde prisonniere des Romains, est présentée à Scipion, qui en devient amoureux. La constance de la Princesse pour Lucidan, & la gloire de Scipion combattent les sentimens que l'amour inspire à ce grand Capitaine. Voici un passage de la Scene, où Scipion se rend vainqueur de la passion qu'il ressent pour Olinde. 1639.

SCIPION *seul.* ACTE IV. SCENE IX.

Non, je suis tes conseils, sévérité prudente,
Domptons par la vertu Carthage l'insolente,
Qui croit de sa grandeur bâtir les fondemens,
Sur les honteux débris de mille faux sermens.
Quoi! tandis qu'Annibal saccage l'Italie,
Que par lui notre gloire est presque ensevelie?
Tandis qu'il est ardent au travail nuit & jour,
Je perdrois donc le tems à faire ici l'amour!

1639. Ombres de mes parens, qui n'êtes point vengées,
De mon triste païs, campagnes ravagées,
Cités mises à sac, fidelles légions,
Dont le sang est épars en tant de régions;
Vous généreux Consuls, ames dignes d'envie,
Qui dans les champs Latins prodiguâtes la vie;
Et toi, Rome aux abois, sous l'orgueil étranger,
A moi seul appartient l'honneur de vous venger:
A mes fatalités si long-tems attendues,
Et l'Espagne, & Carthage, & l'Afrique sont dues;
Et ce même Annibal, que je veux attérer,
Si jamais au combat je le puis attirer.

Non seulement Scipion renonce à son amour pour Olinde, mais il rend cette Princesse à Lucidan, à qui il accorde la liberté. Dans le moment arrive Garamante, qui somme Scipion de sa parole. Cet incident jette Olinde, Lucidan, & Scipion dans une grande perplexité. Heureusement Hianisbe, Princesse des Isles Fortunées, que Garamante a aimé, & qu'il a abandonnée

pour Olinde, arrive dans ce moment. Elle rappelle à Scipion la promesse qu'il lui a faite de lui rendre son infidéle amant. Comme cette promesse a précédé celle de Scipion à Garamante, il abandonne ce dernier à Hianisbe. C'est par ce dénouement que la Piece est terminée. En général cette Tragi-Comédie est durement & bassement versifiée, le sujet mal conduit, & encore plus mal dénoué. Cependant on y trouve des fonds de Scénes assez heureusement imaginées, & qui en d'autres mains auroient pû devenir interressantes. Nous croyons devoir joindre à cet extrait, celui de la Préface qui précéde cette Piece : elle mérite quelque attention. 1639.

Aux Lecteurs.

« Quelques-uns m'avoit voulu obli-
» ger de faire une Préface à cette Tra-
» gi-Comédie...... & de rendre raison
» pourquoi d'un petit évenement que
» j'ai trouvé dans l'Histoire, j'ay for-
» mé une intrigue capable de compo-
» ser une Piece de Théatre, en y ajou-
» tant quelques accidens vraisembla-
» bles. Pourquoi j'ai nommé Lucidan,
» celui que quelques Historiens nom-

» ment Allacius, d'autres Lucius, &
1639. » d'autres Indibilis : Pourquoi j'ai fait
» donner par Garamante à Scipion,
» l'avis pour prendre la Ville, qui lui
» fut donné par quelques pêcheurs du
» païs. Enfin, pourquoi j'ai fait que
» Scipion est surpris d'amour, & par
» la vertu surmonte cette passion, puis-
» que l'Histoire ne dit autre chose,
» sinon qu'il rendit cette Princesse,
» sans avoir remarqué s'il avoit été
» touché de sa beauté, ou non......
» Je dirai seulement que j'avois eu des-
» sein de nommer cette Piece une Tra-
» gédie, encore que la fin en soit heu-
» reuse, comme il y en a beaucoup
» de semblables dans les anciens Tra-
» giques....... J'ai considéré que le
» mot de Tragi-Comédie, est un terme
» trop usité maintenant, & duquel
» trop de gens se sont servis pour ex-
» primer une Piece dont les principaux
» personnages sont Princes, & les ac-
» cidens graves & funestes, mais dont
» la fin est heureuse, encore qu'il n'y
» ait rien de comique qui y soit mêlé;
» & j'ai cru qu'il valoit mieux se servir
» de ce nom, après tant d'autres, que
» de faire un parti à part....... Afin
» d'ôter tout soupçon de vanité, la-

» quelle doivent éviter ceux qui s'exposent au jugement du Public, ... » j'ai encore à dire que j'ai mis à la tête » de ce Poëme un *Prologue*, qui n'a » point été récité au Théatre, où l'impatience Françoise ne les peut souffrir, non plus que les Chœurs, &c. »

1639.

LE MAUZOLÉE, (a)

TRAGI-COME'DIE

DE M. MARÉCHAL.

L'Attention que nous apportons à la lecture des Pieces qui entrent dans notre Histoire, nous a fait connoître par la Péface de celle-ci, qu'elle a été représentée deux ans avant son impression, dont le privilége est daté du 23. Décembre 1641. (b)

Aucune Piece de Théatre ne commence d'une façon aussi lugubre. « On

---

(a) Le Privilége porte *Artemise*, ou *le Mauzolée.*

(b) « Cétte Piece n'a » paru que quatre ans » après avoir été faite, » & n'a pris son éclat » que par la Troupe » Royale en son Hôtel, » où elle a été jouée il » y a deux ans. » *Préface de Maréchal, à la tête de sa Tragi-Comédie du Mauzolée.*

1639. » ouvre la toile sur laquelle est représentée la Pyramide du Mauzolée; on » découvrira le dedans du Monument, » au milieu duquel sera élevé un superbe Tombeau, & au-dessus une » petite Urne de verre, où sont les » cendres de Mauzole. »

Artémise prend une coupe pleine de vin, que son échanson lui présente, & y mêle des cendres de son époux.

ARTE'MISE.

Prenons mon cœur, prenons ce breuvage amoureux.
C'est ta cendre, Mauzole, & c'est ma nourriture,
Je te posséde mort, & malgré la nature :
Mon sexe apprens d'amour un mystere inoüi,
Voi baiser un époux : voi comme j'en joüi.

CE'OBANTE *tandis qu'elle boit.*

Jouissance qui n'a que le deüil pour tous charmes,
Que la mort pour objet, & pour fruit que des larmes.

ARTE'MISE *ayant bû.*

Nouveau nectar d'amour; agréable liqueur.

ECHANSON.

Quel nectar! un poison froid, pésant sur le cœur.

Artémise

Artémise est obligée de suspendre sa douleur, pour prévenir des maux plus présens. Ce fameux monument de l'amour conjugal, ce *Temple de la Mort*, est tout ce qui lui reste. Elle est obligée de se renfermer dans ce triste séjour avec la Princesse Doralie sa fille, Alcandre, Général de ses troupes, Céobante, Prince de Lycie, & un petit nombre de Soldats. Elle tient un conseil sur l'état de ses affaires, & promet la Princesse en mariage à Alcandre, qui s'offre à remettre Cénomant, Roi de Candie, son ennemi, en sa puissance. Doralie fait dire à ce Roi de la venir trouver. Son dessein est de poignarder ce malheureux amant, d'en présenter ensuite la tête à la Reine, & par ce moyen être dispensée d'épouser Alcandre, pour qui elle a une aversion mortelle. La vue du Roi de Candie anéantit cette barbare résolution. La Princesse ne peut s'empêcher d'être sensible à son amour, Cénomant lui jure une fidélité inviolable. Alcandre apprend cette entrevûe, il se sert du nom de Doralie pour attirer le Roy, Céobante empêche l'effet de cette trahison, & soutient le parti de Cénomant devant la Reine, qui préfére en cette occasion 1639.

1639. sa sûreté, aux sentimens généreux qu'on lui veut inspirer. Enfin, Alcandre, honteux de sa lâcheté, étouffe tout-à-coup son amour pour la Princesse, & joint ses prieres à celles de Céobante, en faveur de son rival. Artémise est forcée de vaincre sa répugnance, elle consent à l'hymen de sa fille & du Roy de Candie; ainsi cette Piece qui commence tristement, finit d'une façon plus gaye, & plus brillante.

ROXANE,

TRAGE'DIE

DE M. DESMARESTS.

CEtte Tragédie est aussi foible par le sujet, que par la versification: Alexandre, Roy de Macédoine, devient amoureux de Roxane, fille du Satrape Cohortan. Un autre Satrape à qui Roxane est promise par son pere, forme la résolution d'assassiner Alexandre, & pour cet effet, il demande à lui parler. Le garde à qui il s'adresse, refuse de le laisser entrer, & sur sa ré-

ſiſtance, le Garde eſt forcé de le tuer. Enſuite Alexandre épouſe Roxane. Ne voilà t'il pas une Tragédie bien tournée ? 1639.

LA CHUTE DE PHAËTON,

TRAGE'DIE

DE TRISTAN L'HERMITE, Sieur de Vozelle. (a)

LA Piece commence par une diſpute entre Epaphus & Phaëton. Le premier dit à l'autre qu'il n'eſt pas le fils du Soleil. A cette injure, Phaëton en répond d'autres :

EPAPHE. ACTE I. SCENE I.

O l'étrange impoſture ! ô la grande arrogance !
Voilà comme toujours vous êtes en erreur :
Votre pere eſt tenu pour un bon laboureur,

(a) Si l'on en veut croire une note manuſcrite que nous avons trouvé à la tête de l'exemplaire de cette Piece, ſur lequel cet extrait eſt fait. L'Auteur étoit frere du fameux Triſtan l'Hermite, dont on a parlé à l'article de Mariamne, Tragédie de ſa compoſition.

1639. Qui sçait bien cultiver les herbes & les plantes,
Qui sçait fort bien semer, & bien faire des entes.

PHAETON.

Mon pere laboureur!

EPAPHE.

Vous vous troublez de rien,
C'est Merops, bon pasteur, & fort homme de bien. *Il sort.*

PHAETON.

Mon pere est un pasteur? Quoi, Mérops est mon pere?
O coup qui me surprend, & qui me désespere!
O trompeuse Climene! ô crédule garçon!
Ces mots ont dans mon cœur fait courir un glaçon.
Mais un feu bien ardent au visage me monte,
J'en pâlis de colere, & j'en rougis de honte.
Il faut, jeune insolent, que sans plus de longueur,
Pour venger cet affront, je te mange le cœur.
Répéte un peu ces mots que tu me viens de dire,
Afin que je t'étouffe, & que je te déchire.
Mais il a par la fuite évité sagement
Le violent effet de mon ressentiment,
De crainte de mes coups.

Toutes ces menaces de Phaëton se terminent à dire à sa mere Climene, l'affront qu'il a reçû. Climene le rassure sur sa naissance, & lui conseille d'aller trouver le Soleil dans son Palais. C'est ce qui termine le premier Acte. Le second est employé au voyage de Phaëton. Chemin faisant il rencontre Diane, Mercure, &c. & enfin il arrive dans le Palais du Soleil, qui le reconnoît pour son fils, & qui lui fait voir toutes les raretés de sa demeure. Le troisiéme Acte ouvre par la demande que fait Phaëton à son pere, de conduire son char, pour éclairer le monde. Le Soleil qui a juré par le Styx de contenter ses desirs, est forcé de lui laisser occuper sa place. Ce n'est pas sans lui donner des conseils, que l'Auteur emprunte d'Ovide, & qu'il rend fort ennuyeusement. Le quatriéme Acte comprend le malheureux succès de l'entreprise de Phaëton, qui est enfin foudroyé par Jupiter. Au cinquiéme Acte, le Soleil regrette son fils; les sœurs de Phaëton pleurent la fin funeste de ce téméraire, & sont changées en peupliers. 1639.

On ne peut trop assurer si cette Piece a été représentée. L'Auteur l'annonce comme un coup d'essai & de

1639. jeunesse. Au reste, cette Tragédie, toute mauvaise qu'elle est, a pû fournir à Quinault quelques idées pour son Opera de Phaëton.

LE JUGEMENT DE PARIS, ET LE RAVISSEMENT D'HELENE,

TRAGI-COME'DIE

PAR M. SALLEBRAY.

Ce titre annonce une grande irrégularité sur les trois unités de jour, de lieu, & d'action. Aussi l'Auteur en convient-il dans son Avis. « Ne crois » pas, Lecteur, que j'ignore les ré» gles de cette sorte d'Ouvrage, & » que je ne les puisse observer comme » un autre ; j'espere que je ne serai pas » longtems sans donner des preuves du » contraire dans la suite de ce sujet. » Sa beauté qui n'est pas commune, » jointe au peu de matiere que le Ju-

» gement de Paris, & le Raviſſement » d'Helene, contiennent ſéparément, » m'a fait paſſer ſur cette conſidéra- » tion ſévere, mais trop foible pour » m'empêcher de me ſatisfaire moi- » même. Je n'avois que ce deſſein qui » m'a réuſſi. » (*a*) 1639.

On ne peut avouer plus naturellement la ſtérilité de ſon génie, que le fait ici Sallebray, puiſque chacun de ſes ſujets comporte le plan d'une Piece. Mais laiſſons cette critique inutile, & paſſons à la diſtribution des Actes de cette Tragi-Comédie.

Le premier ouvre par la noce de Thétis & Pelée, qui ſe paſſe dans l'Olympe. La diſcorde fâchée de n'y avoir pas été appellée, jette une pomme d'or, ſur laquelle eſt écrit, *Pour la plus belle.* Junon, Pallas, & Vénus ſe diſputent cette qualité. Jupiter pour terminer le différend, ordonne à Mercure de conduire les Déeſſes ſur le Mont Ida, où elles trouveront un Berger qui les jugera.

(*a*) Il y a apparence que cette Piece eut du ſuccès, car elle fut remiſe enſuite au Théatre en 1657. comme nous l'apprenons par la Muſe hiſtorique de Loret. Nous en parlerons ſous cette année.

1639.

ACTE II.

Qui se passe sur le Mont Ida.

Paris, qui est le Berger désigné par Jupiter, exprime dans un monologue, le bonheur qu'il ressent d'être aimé de la belle Enone. Arrive Mercure suivi des trois Déesses. Le Dieu dit au Berger le sujet de son voyage, & lui remet la pomme. Chaque Déesse tâche de gagner son juge par les promesses les plus avantageuses. Vénus, qui parle la derniere, lui promet la plus belle personne de la Gréce, & obtient le prix.

ACTE III.

Il commence par Enone & Paris. La premiere reproche à son Amant son air indifférent. Paris s'excuse d'un air nonchalant, & pour finir la conversation, il feint une grande envie de dormir. Enone se retire, survient Idas, qui annonce à Paris qu'il est fils de Priam, Roy de Troye, & que ce Prince l'attend avec impatience. La Scene change, & représente le Palais de Priam. Ce Roy, Hector, & ses autres fils, reçoivent Paris. Ce dernier, après les

premiers embrassemens, propose de se venger de Télamon, Roy de Lacédémone, qui a enlevé Hésione, sœur de Priam. Toute l'assemblée consent à ce dessein, & Paris s'embarque pour la Grece. 1639.

ACTE IV.

Cet Acte se passe à Lacédémone. Paris y est reçu avec beaucoup d'amitié par Ménélas. Paris devient amoureux d'Hélene, femme de Ménélas. Ce dernier obligé de partir, dit adieu à Paris, & le prie de consoler Hélene.

ACTE V.

Paris propose à Hélene une fête sur son vaisseau. Hélene s'y rend; Paris l'enléve, & la conduit à Troye.

Cette Piece, toute défectueuse qu'elle est pour le Théatre François, a pû être de quelque utilité pour l'Auteur du Ballet du *Jugement de Paris.*



1639.

MARIE STUARD, REINE D'ÉCOSSE, TRAGE'DIE

PAR LE SIEUR REGNAULT.

VOici encore le coup d'eſſai d'un Auteur, circonſtance heureuſe pour faire excuſer les défauts eſſentiels de l'Ouvrage, en faveur de quelques endroits paſſables, à la vérité un peu clair-ſemés. Peut-être même n'a-t'on pas fait beaucoup d'attention à ceux qui ne choquent que les convenances; on n'étoit pas alors ſi ſévére à l'égard d'un nouveau Poëte. Nous nous contenterons d'un ſeul exemple. Marie ſe réſout à une mort qui lui paroît inévitable, & dont elle aſſure avoir des préſages certains. On jugera ſi les diſcours que l'Auteur lui fait tenir alors, ne ſeroient pas mieux placés dans la bouche d'une Payenne très-ſuperſtitieuſe, que dans celle d'une Princeſſe inſtruite de la vraie Religion.

MARIE.

Les Prêtres étonnés par un fâcheux auſpice,
(ce me ſemble) ont quitté le divin ſacrifice;
Et pour m'aſſurer mieux de mes derniers malheurs,
La ſtatue ébranlée a répandue des pleurs;
Le Temple en a gémi, pluſieurs coups de tonnerre
Sous mes pieds chancelans ont fait trembler la terre;
Le ſang a rejailli de l'Autel ſur mes mains,
Et les flambeaux ſacrés trois fois ſe ſont éteints.

MIRAME,

TRAGI-COME'DIE

DE M. DESMARESTS.

Ouverture du Théatre de la grande Salle du Palais Cardinal.

NOus avons eu plus d'une fois occaſion de parler de la paſſion extrême que le Cardinal de Richelieu avoit pour la Poëſie Dramatique. Outre les Pieces qui furent compoſées par les Cinq-Auteurs, & dont il avoit

1639. donné les sujets, l'on sçait qu'il avoit part à quelques-unes qui parurent sous le nom de Desmarests. C'étoit « son » Confident, & pour ainsi dire, son » premier Commis dans le département des affaires Poëtiques. On prétend que le Cardinal travailla beaucoup à *Mirame*..... Il témoigna, » dit M. Pélisson, des tendresses de » pere pour cette Piece, dont la représentation lui couta deux ou trois cent » mille écus, & pour laquelle il fit bâtir » cette grande Sale de son Palais, qui » sert encore aujourd'hui à ces Spectacles.(*a*) Aussi est-elle intitulée : *Ou-*

Vie de P. Corneille, par M. de Fontenelle.

(*a*) * Nous ne pouvons nous dispenser de joindre ici la description de cette Sale, telle que Sauval nous la donne. « Chacun, dit-il, sçait » la passion que le Cardinal de Richelieu avoit » pour la Comédie. On » veut qu'il n'ait fait » bâtir la Sale de la Comédie, que pour la représentation des Pieces de sa façon, & » qu'enfin *Mirame* & » *Europe*, sont toutes » deux de lui. Cette passion de la Comédie le » tiranisoit si fort, que » la Troupe des Comédiens du Roi ne lui » suffisant pas, il en » voulut aussi avoir une » qui le suivit en campagne, & lui pût donner chez lui à Paris le » plaisir de la Comédie. » Bien d'avantage, comme si ce n'eut pas été » assez d'un Théatre » dans son Palais, il lui » en fallut deux, un petit & un grand. L'un » capable de contenir six » cens personnes, & » l'autre plus de trois » milles. Dans le petit, » il assistoit aux Pieces » de Théatre que les Comédiens représentoient

* Antiquité de Paris, de Sauval.

» *verture du Palais Cardinal.* J'ai ouï » dire que les applaudissemens que l'on » donnoit à cette Piece, ou plutôt à » celui que l'on sçavoit qui y prenoit 1639.

» ordinairement au Marais du Temple. Le » grand étoit réservé » pour les Comédies de » pompe, & de parade, » quand la profondeur » des perspectives, la variété des décorations, » la magnificence des » machines, y attiroient » leurs Majestés & la » Cour. Ce lieu est une » longue Sale parallélograme, large de » neuf toises en dedans; » œuvre que le Cardinal & Mercier s'efforcerent de rendre le plus » admirable de l'Europe, mais la petitesse » du lieu s'y opposa; » car comme ce Ministre » avoit résolu de faire » au Roy un présent » de sa maison, il étoit » bien aise qu'il s'y » trouvât quelque grandeur partie, & quelque » chose qui fut digne » d'un grand Monarque: » & pour cela il fit faire » par plusieurs Architectes, divers desseins » & élévations pour ce » Théatre, mais qui ne » furent pas reçûs, pour » être trop enjoués; de » sorte qu'on se tint à » celui de Mercier, comme plus solide, plus » commode, & plus majestueux tout ensemble. La maniere de ce » Théatre est moderne, » & occupe, comme je » l'ai dit, une longue » Sale couverte, quarrée » longue. La Scene est » élevée à un des bouts, » & le reste occupé par » vingt-sept degrés de » pierre, qui montent » mollement, & insensiblement, & qui sont » terminés par une espéce de portique, ou » trois grandes arcades. » Mais cette Sale est un » peu défigurée par deux » balcons dorés, posés » l'un sur l'autre de chaque côté, & qui commençans au portique, » viennent finir assez » près du Théatre. Le » tout ensemble est couronné d'un plat-fond » ou perspective, où *Le Maire* a feint une longue ordonnance de colonnes Corinthiennes, » qui portent une voute » fort haute enrichie de » rozons, & cela, avec

1639. » beaucoup d'intérêt, transportoient » le Cardinal hors de lui-même : Que » tantôt il se levoit, & se tiroit à moitié du corps hors de sa loge, pour » se montrer à l'assemblée, tantôt il

» tant d'art, que non » seulement cette voute » & le plat-fond semblent véritables, mais » rehaussent de beaucoup le couvert de la » Sale, & lui donne » toute l'élévation qui » lui manque. Il est » constant que le Mercier, dans la distribution des parties de ce » Théatre, a passé l'espérance de tout le monde, & fait beaucoup » plus qu'on n'en attendoit, n'y ayant point » d'apparence qu'un » quarré long, renfermé entre une rue, & » une Cour, dût-être si » accompli : car enfin, » malgré les défauts » qu'on y remarque, il » n'y a personne qui ne « le trouve un grand » morceau d'architecture.

« J'aurois tort de ne » pas d'écrire la couverture de ce Théatre, » qui a mérité l'admiration, non seulement » des Charpentiers, mais » encore de tous les curieux. C'est une mansarde couverte de » plomb, posée sur une » fort légere charpente, » & particulierement sur » huit poutres de chêne » chacune de deux pieds » en quarré, sur dix » toises de long, & qui » par conséquent font » quatre-vingt pieces » de bois. Jamais on » n'avoit vû, ni lû, ni » oüi parler de poutre » de chêne d'une longueur si extraordinaire, & si prodigieuse, aussi les Charpentiers entendant parler » qu'on cherchoit dans » toutes les Forêts Royales, pour découvrir huit » chênes de vingt toises » de haut chacun ; ils se » prirent à rire, & dirent que c'étoit chercher ce qu'on ne trouveroit jamais ; mais ils » furent bien étonnés, » quand ils les virent, & » qu'ils sçûrent qu'elles » avoient été taillées » dans les Forêts Royales de Moulins, & que » pour les amener, on

» imposoit silence, pour faire en-
» tendre des endroits encore plus 1639.
» beaux. »

Qui ne croiroit que la Piéce qui occasionna une dépense si extraordinaire, & pour qui ce grand Ministre n'épargna ni son attention, ni ses soins, ne fut un chef-d'œuvre, & ne dût surpasser le Cid & l'Horace, autant par de sublimes beautés, que par l'avantage du Théatre, & la magnificence des décorations. Cependant rien de plus foible que cet Ouvrage si vanté, tant pour le plan, la conduite, & les caractéres ; la versification est chargée de pointes & de pensées fausses. Cette Mirame, l'Héroïne du Poëme, qu'on a voulu peindre comme une personne fine, dissimulée, qui ne céde qu'avec peine à la violence de son

» avoit déboursé près de » huit mille livres. Nous » verrions encore aujour- » d'hui ces poutres, aussi » saines que jamais, si l'on » ne s'étoit point avisé, » depuis la mort du Cardinal de les charger de » planchers & d'appar- » temens, qui en ont » rompu quelques-unes. » Tous les curieux ont » été touchés de cette » ruine ; en effet elle est » si considérable, qu'il » n'y a point de Charpentier qui veuille en- » treprendre de la réta- » blir, à moins de quatre » mille livres pour chaque » poutre, si bien que je » m'imagine qu'on se » contentera des étages » qui y sont. »

Cette Sale de Spectacle a été occupée depuis par la Troupe de Moliere, & depuis sa mort, elle a été accordée à l'Académie Royale de Musique.

amour, n'est en effet, pour nous servir
1639. de l'expression de M. de Fontenelle,
qu'une Princesse assez mal morigénée.
Il faut être aussi stupide que le Roy de
Bithynie son pere, pour ne pas s'appercevoir de l'amour qu'elle a pour
Arimant. Ce dernier, qui commande
la flotte du Roy de Colchos, forme
l'audacieux dessein d'obtenir la Princesse par la voie des armes. Il succombe, & est fait prisonnier. Réduit au
désespoir, il ordonne à un esclave de lui
passer son épée à travers du corps. Mirame apprenant cet accident, se résout
à suivre son amant au tombeau : elle
feint cependant de consentir à l'hymen
d'Azamor, Roy de Phrygie, à qui son
pere la destine, & engage secrettement
Almire sa Confidente à lui trouver du
poison, qu'elle prend. Le Roy qui ignore ce malheur, félicite Azamor sur l'heureux changement de Mirame. On vient
annoncer que cette Princesse n'est plus.
Almire ne laisse pas le tems à ces deux
Princes d'étaler leurs regrets, elle leur
apprend que Mirame n'est qu'endormie. Pour surcroît de bonheur, Arimant qui n'a reçû de l'esclave qu'une
légere blessure, est reconnu frere du
Roy de Phrygie, & déclaré héritier de
celui

celui de Colchos. Azamor, & le Roy de Bithynie achevent son bonheur, en consentant à son mariage avec Mirame : c'est ce qui termine la Tragi-Comédie. 1639.

Voilà l'idée la plus succinte qu'il est possible de donner de cette Piece, & des principaux personnages. Achevons de la faire connoître du côté de la versification, par quelques morceaux choisis des endroits les plus remarquables, & des situations les plus intéressantes.

Acte I. Scene I. le Roy de Bithynie soupçonne que Mirame a de l'attachement pour Arimant.

ACASTE *Connétable de Bithynie.*

Sire, selon mon sens, Mirame n'aime rien,
Elle méprise tout.

LE ROY.

Votre sens est le mien.
Mépriser Azamor avec une couronne,
Mépriser les conseils que son pere lui donne,
Son devoir, & soi-même; est bien assurément
Faire mépris de tout sans aucun jugement.
Mais si de ces mépris Arimant est la cause,
L'ingrate en ses mépris, prise bien peu de chose,

1639. Mais Dieux ! la puis-je voir ? calmons-nous
toutefois.
Sçavoir dissimuler, est le sçavoir des Rois.

Voici de quelle maniere ce Prince tâche à pénétrer le secret de sa fille.

ACTE I. SCENE III.

LE ROY.

Aimez donc Azamor, puisque je vous l'ordonne,

MIRAME.

Mais qui n'a plus de cœur, ne peut aimer personne.

LE ROY.

Même, vous n'aimez plus ce qui vous mit au jour.

MIRAME.

J'ai beaucoup d'amitié, mais je n'ai plus d'amour.

LE ROY.

L'humeur d'aimer un mort (*a*) se changera peut-être.

MIRAME.

Mon humeur peut changer si le mort peut renaître.

(*a*) Mirame s'excuse sur l'amour qu'elle a pour le Prince de Colchos, à qui elle a été promise, & qui est mort, & cache par cette fine ruse celui qu'elle a pour Arimant.

1639.

LE ROY *à Acaste.*

Acaste, que dis-tu de cet esprit rusé ?
Qui sçait cacher le feu dont il est embrasé !
La colere m'emporte.

ACASTE.

Ah ! vous êtes son pere,
Sa raison reviendra, parlez-lui sans colere.

LE ROY.

Ma fille, au nom des Dieux, pensez à votre honneur.

MIRAME.

Je n'ay jamais vécu sans l'avoir dans le cœur.

LE ROY.

L'honneur n'est point honneur, s'il ne se fait paroître.

MIRAME.

Il paroîtra toujours & mon guide, & mon maître.

Azamor vient offrir ses secours au Roy de Bithynie. ACTE I. SCENE IV.

LE ROY.

Mais quelle récompense à ce courage insigne ?

AZAMOR *regardant Mirame.*

J'en vois une trop belle, & dont je suis indigne.

1639.

LE ROY.

Pour les morts seulement, Mirame a de l'amour,

AZAMOR.

Donc, pour être aimé d'elle, il faut perdre le jour.

Almire en bonne confidente ménage une entrevûe entre Mirame & son Amant. Après une très-longue conversation, ils ne se séparent qu'à regret.

ACTE II. SCENE IV.

MIRAME.

Le jour commence à naître, il faut se retirer.

ARIMANT.

Non, non, ce sont vos yeux qui font cette lumiere.

MIRAME.

Le soleil toutefois commence sa carriere.

ARIMANT.

Ah! Soleil trop jaloux, ou plein de vanité,
Tu crois sur l'horison faire voir ta beauté;
Sçais-tu bien qu'en éclat Mirame te surmonte!
Ne te hâte point tant pour paroître à ta honte;
Ah! retarde un moment, cesse un peu de courir.
Hélas! tu fais tout vivre, & tu me fais mourir.

1639.

MIRAME.

C'eſt trop, retirez-vous.

ARIMANT.

Adieu donc, ma lumiere,
Je ne puis vous quitter, quittez-moi la premiere.

MIRAME.

Que ne puis-je plutôt me noyer dans mes pleurs.
Adieu donc.

ARIMANT.

Ah! ma vie, ah! mon ame, ah! je meurs.

La ſeconde entrevûe des deux Amans eſt dans une ſituation bien différente. Arimant priſonnier & conduit par le Grand Prevôt, ſe préſente à ſa maîtreſſe. Ils renouvellent leurs ſermens, & ſe jurent une fidélité inviolable.

ARIMANT.

Un même ſang deux fois me ſurmonte en un jour,
Le pere par le fer, la fille par l'amour.

MIRAME.

L'un vous a mis par terre, & l'autre vous releve.

ARIMANT.

Ce qu'il a commencé, votre bonté l'acheve;

1639. MIRAME.

Je vous consolerai dans tous vos déplaisirs,
Souvent par mes regards, toujours par mes desirs.

ARIMANT.

Je vivrai trop content au cachot le plus sombre,
Si par fois seulement je vois passer votre ombre.
Je n'ai plus rien à perdre, & pourtant je crains tout.
Je crains .....

MIRAME.

Quoi! quelle peur rend votre esprit malade?

ARIMANT.

Que le grand Azamor enfin vous persuade.
Quel qu'il soit, ma Princesse, il n'a point son pareil.

. . . .

Il sera près de vous, & je crains sa présence.
Je serai loin de vous, & je crains mon absence.

. . . .

Ah! je crains plus que tout l'éclat de sa couronne.

MIRAME.

Moi, j'aime celle-là que la vertu vous donne.

1639.

ARIMANT.

L'amour par le devoir se verra combattu,
Et sçachant mes défauts je crains votre vertu.

MIRAME.

La vôtre m'affermit.

ARIMANT.

Je crains l'obéissance.

MIRAME.

Plus que toute vertu, j'estime la constance.

ARIMANT.

Ah ! je me crains moi-même, & j'ai peur que mes sens
Ne puissent résister au mal que je ressens.

MIRAME.

C'est-là toute la peur dont mon ame est atteinte,
Ne craignant rien de moi, de vous seul vient ma crainte.
Mon malheur toutefois viendroit-il de mon bien ?
En dépit des destins, Prince ne craignons rien.

ALMIRE.

Ne parlez pas si haut, Princesse, on vous écoute.

Le quatrieme Acte ouvre par le désespoir de Mirame, lorsqu'elle apprend le malheur d'Arimant.

1639.

ACTE IV.
SCENE I.

MIRAME.

Almire, il eſt donc mort ?

ALMIRE.

Je n'oſois vous le dire.
Mais il eſt trop certain.

MIRAME.

Il eſt donc mort, Almire.
Ah ! quel étrange effet de courage & d'amour !
Je n'ai plus rien à perdre en ce funeſte jour.
Que tout dans l'Univers s'abime, & ſe confonde,
Périſſent les humains, le Ciel, la terre, & l'onde.

ALMIRE.

Il eſt mort, ma Princeſſe.

MIRAME.

Almire, je me meurs.

ALMIRE.

Ah ! Dieux ! le cœur lui manque, hélas ! que de malheurs !

MIRAME.

Non, non, il n'eſt point mort, je le vois qui s'approche,
Et ſon charmant abord fondroit un cœur de roche.

Il

1639.

Il m'invoque, il m'adore, & se met à genoux.
Quel respect! quelle grace! Arimant levez-vous.

ALMIRE.

Hélas! pauvre Princesse; elle semble insensée,
Leur entretien passé revient en sa pensée.

MIRAME.

Almire, vois-tu pas son amoureux transport?
Ses yeux vifs, & perçans! Non, non, il n'est point mort;
Il m'écoute, il me parle, il dit que son armée
Est de mes volontés seulement animée.
C'est pour moi qu'il veut vaincre; il ne peut dire adieu,
Mais de peur que le jour le découvre en ce lieu,
Il se faut retirer: Ah! que son cœur endure!
Va t'en, cher Arimant, va t'en, je t'en conjure;
Entens-tu qu'il me dit, se fondant tout en pleurs,
Je le veux, il le faut, j'obéis, mais je meurs.

Le succès de cette Piece ne répondit pas à l'attente du Cardinal de Richelieu. Quelque Politique que fut M.

1639. Desmarests, il ne pût pas le lui cacher, mais il en rejetta la cause sur les Acteurs, qui, disoit-il, ne sçavoient pas leurs rôles, & étoient à moitié yvres. Le Cardinal étoit si prévenu de la beauté de l'Ouvrage, qu'il ne douta point qu'une seconde représentation ne fut infiniment mieux reçue. On eut soin d'y faire trouver un nombre de personnes apostées pour applaudir. Ces acclamations mandiées firent effet, puisqu'elles passerent dans son esprit pour la marque d'une parfaite réussite. On en donna depuis quelques représentations. L'Abbé de Marolles, page 126. du premier Tome de ses Mémoires, se dit témoin oculaire d'une, qui parut le 14 Janvier 1641.

SAÜL,

TRAGE'DIE SAINTE

DE M. DU RYER.

IL paroît que voici la premiere Piece Sainte traitée avec décence, qu'on ait mise au Théatre, car M. Du Ryer en parle ainsi dans l'avertissement. » Je

1639.

» ne demande point qu'on me donne
» de la réputation pour avoir fait quel-
» ques vers, qui peut-être ne déplai-
» ſent pas, je demande ſeulement qu'on
» me ſçache bon gré d'avoir au moins
» eſſayé de faire voir ſur notre Théatre,
» la majeſté des Hiſtoires ſaintes, com-
» me j'ai eu cet avantage d'y faire pa-
» roître des ſujets de cette nature, avec
» quelque ſorte d'applaudiſſement ».

Cette Tragédie qui n'a pas été inconnue à l'Abbé Nadal, eſt foible pour la conduite, mais elle eſt verſifiée avec aſſez de force. Comme elle ſe trouve imprimée dans le Recueil en douze volumes, par la Compagnie des Libraires, nous n'en donnerons point d'extrait. Il ſuffira du morceau ſuivant. C'eſt Jonathas qui l'adreſſe à Saül, pour le raſſurer contre la terreur que lui inſpire l'armée des Philiſtins.

JONATHAS.

Hé bien ! les Philiſtins vous déclarent la guerre,
Ont-ils du Dieu vivant emprunté le tonnerre ?
Ont-ils tant de bonheur, ont-ils tant de vertu,
Qu'on ne les puiſſe voir, ſans en être abattu ?
Combien, combien de fois ce barbare adverſaire
A-t-il fait en Judée un effort téméraire ?

1639. En quel tems, en quel lieu, tombant dessous nos coups.
N'a-t-il pas ressenti que le Ciel est pour nous?
Ses Provinces en feu, ses forces étouffées,
N'ont-elles pas cent fois enrichi nos trophées,
Bref, ne diroit-on pas qu'il apporte en ces lieux
Moins la guerre & l'effroi, qu'un butin glorieux.
Et que ces Nations, tant de fois nos sujettes
De même qu'un tribut, nous doivent leurs défaites?
Est-il donc en état de donner de l'effroi?
A-t-il appris à vaincre en fuyant devant moi?
Non, non, mais repentant d'avoir osé paroître,
Il est déja vaincu par la crainte de l'être.
Il sçait de quelle ardeur nous sommes animés,
Que nous sommes pour vaincre à vaincre accoutumés.
Et que si par la gloire on arrive à la gloire,
Par la victoire aussi l'on monte à la victoire.
A quelque extrémité que soyent réduits nos jours,
La coutume de vaincre est d'un puissant secours.

1639.

Qui peut donc nous troubler ? De quelles
tristes craintes
Pourrons-nous justement ressentir les attein-
tes ?
Ah ! Sire, pardonnez à mon ressentiment ;
Nous ne craignons plus rien que votre éton-
nement.
Laissez voler la crainte où l'ennemi s'assem-
ble :
Un Roy n'est point troublé que son trône ne
tremble ,
Mais il connoît trop tard , quand il a suc-
combé ,
Que le trône qui tremble, est à demi tombé.
Voyez en vos enfans , voyez en leur courage
D'un triomphe immortel l'infaillible pré-
sage :
Dans le sein de la gloire ils ont toujours
vécu ,
Enfin je suis le moindre , & j'ai toujours
vaincu (*a*).

(*a*) A l'article de Saül de l'Abbé Nadal , nous aurons encore occasion de parler de cette Piece-ci.

1639.

POLICRITE
ET LA MORT DU GRAND
PROMÉDON,
OU
L'EXIL DE NERÉE,
TRAGI-COME'DIE
Du Sieur Gillet de la Tessonnerie.

CEtte Piece, qui est de l'invention de l'Auteur, peut-être mise au rang des plus foibles. Promédon, frere du Roy Alexandre, enléve Nérée, prête d'épouser le Roy Ipsicréon. Ce dernier poursuit le ravisseur, & assiége Alexandre dans sa Ville Capitale, où Promédon s'est retiré avec Nérée. Policrite, sujette d'Alexandre, qui est aimé de Magnésie, Général d'Ipsicréon, avertit Alexandre qu'un sacrifice solemnel a répandu le désordre dans l'armée de son ennemi. Le Roy assiégé attaque Ipsicréon, défait ses troupes, & prend Magnésie prisonnier: mais Promédon est tué dans cette bataille. Ale-

xandre veut faire mourir Magnésie, non pour venger le trépas de son frere, mais parce qu'il aime Policrite. Enfin après d'ennuyeuses Scenes, Policrite est unie à son amant, & Nérée est renvoyée au Roy Ipsicréon. L'épithéte de Grand, que l'Auteur donne à Promédon, paroît hazardée. Ce Promédon ne fait rien dans la Piece que des bravades, & il est tué au milieu du troisiéme Acte. Voici deux vers qu'on ne soupçonneroit pas de trouver dans une pareille Piece. 1639.

Et celui qui se fie au nombre des Soldats, ACTE I. SCENE I.
Voit bien souvent la palme, & ne l'emporte pas.

EDOUARD,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

DAns l'Epître dédicatoire, M. de la Calprenede promet de ne plus travailler aux Ouvrages de cette nature. « Le commerce des Muses fait » tort à la fortune, dit l'Auteur : J'ai » remarqué (ajoute-t-il) avec un de

1639. » mes amis, qu'il est désavantageux ;
» & fatal à un Gentilhomme, d'avoir
» quelques-unes de leurs gtaces parti-
» culieres, & que si une personne de
» cette condition sçait chanter ou jouer
» du luth, ou faire des vers, quoique ces
» occupations ne le détournent point
» des plus sérieuses, & qu'il s'employe
» avec honneur à toutes celles de sa
» profession, on oublie tout ce qu'il a
» de bon, pour dire, c'est un joueur
» de luth, c'est un Musicien, c'est un
» Poëte. »

Ce que dit ici M. de la Calprenede étoit exactement vrai de son tems, il n'est pas bien décidé si de celui-ci on ne pense pas encore de la même façon. Mais laissons les réflexions qui naîtroient sur cette erreur populaire, & passons à l'examen de la Piece qui fait le sujet de cet article. Nous croyons devoir le faire précéder par l'éloge qu'en a fait un Poëte *, compatriote de l'Auteur.

« L'*Edouard* (dit-il) étant sa derniere Piece, me semble la plus belle, » & la plus achevée. Notre Théatre n'a » jamais parû plus parfaitement Royal » qu'en cette occasion, ni plus triste, » sans causer de sinistres évenemens.

* Grenaille, Auteur de la mort de Crispe, dont on va donner l'extrait à la suite de celui de la Tragi-Comédie de M. de la Calprenede.

1639.

» Pour bien juger de cet Ouvrage, il
» ne faut que le regarder en quatre
» faces : en ſon ſujet, en ſa diſpoſition,
» en ſa cataſtrophe, & en ſa repréſen-
» tation....... Outre la majeſté du
» ſujet, les évenemens y ſont tous ex-
» traordinaires........ Nous voyons un
» Roy qui devient eſclave de ſa ſujet-
» te ; un pere qui confirme ſa fille en
» ſes bonnes réſolutions, en faiſant
» ſemblant de l'en détourner. Une Da-
» me qui eſt ſoupçonnée d'être cruelle
» envers ſon Roy, parce qu'elle eſt
» trop fidelle à ſon honneur. En un
» mot, quand nous conſidérons un
» Prince doux & irrité, craintif & aſſu-
» ré, qui menace de mort une femme
» à laquelle il ſe donne pour récom-
» penſe. La diſpoſition correſpond à la
» beauté de l'invention : les paſſions
» ont de beaux commencemens, &
» de très-heureuſes iſſues. Un Roy
» conſulte ſon honneur, avant que de
» ſuivre ſon amour. Le devoir eſt plûtôt regardé que l'inclination. On met
» des empêchemens à la paſſion, pour
» mieux faire paroître ſa réſiſtance.
» Les fineſſes ſont ſubtilement tramées,
» mais elles ſont bien découvertes. Les
» Acteurs ſont en auſſi grande ſuſpen-

1639. » sion que les Spectateurs. Les parties » de cette Ouvrage sont si bien jointes » l'une à l'autre, qu'elles font un divin » accord, quoiqu'elles semblent con- » traires. Au reste, les personnages y » parlent toujours conformément à » leur condition. Un Prince fait l'A- » mant & le Souverain, le fils & l'in- » dépendant. Une Reine fait la ja- » louse & l'indépendante, la sincere & » la fine, la douce & la furieuse. Un » homme d'état obéit au Roy, sans of- » fenser son sang qu'il attaque. Il fait » le pere & le politique, le conseiller » & celui qui dissuade. Une femme sol- » licitée de son honneur, respecte la » personne d'un Roy, dont elle mé- » prise les affections. . . . . Par-tout le » langage est mâle, sans être rude, & » où il est doux, il n'est jamais effémi- » né. Les saillies néanmoins y surpas- » sent les paroles, les mysteres ne se » peuvent pas exprimer. La catastro- » phe, à mon avis, n'est pas moins » agréable qu'elle est illustre. On y voit » toutes les extrémités qu'ont les plus » tragiques actions, & les plus doux » démêlemens qu'on peut donner aux » Comédies. Tant s'en faut qu'on en- » sanglante le Théatre, qu'au con-

1639.

» traire il n'y a pas seulement un récit » de sang, ni de mort, & néanmoins » on n'en attend qu'un funeste, lors-» qu'on n'en voit qu'un heureux.....

» Finissons ces réflexions par la déco-» ration du Théatre qui paroît d'au-» tant plus beau dans cette Piece, qu'il » n'est cherché que des personnages » qui la composent. La substance mê-» me de l'action, fait toutes les beau-» tés de la Scene....... l'unité d'ac-» tion y est fort bien observée, puisque » tout concourt à la fin des amours du » Roy, qui d'illicites qu'elles étoient au » commencement, deviennent enfin » légitimes. Il n'y a point-là d'épiso-» des détachés, pour remplir un Théa-» tre d'Acteurs inutiles, & qui ne pa-» roissent qu'une fois, pour ne paroî-» tre plus. L'unité de lieu y est étroite-» ment gardée en son sujet, qui se peut » passer dans l'enceinte d'un Palais, & » qui ne comprend en substance que » des transports de haine & d'amour. » Il n'y a point de combats affectés, » on n'y combat que cœur à cœur, & » on y cache plus les armes, qu'on ne » les montre. La régle des vingt-qua-» tre heures ne peut pas être choquée, » où le jour naturel semble observé.

» Vous diriez que cette Histoire arrive
1639. » tout-à-la fois, en toutes ses circons-
» tances, dont l'Auteur nous la répré-
» sente agréablement, sans nous las-
» ser, ou nous faire trop attendre. »

L'extrait suivant, quoique court, mettra le Lecteur plus au fait, que tout ce pompeux galimathias de Grenaille.

Edouard, Roy d'Angleterre, est passionnément amoureux de la Comtesse de Salisbury. (C'est la même pour qui il institua l'Ordre de la Jarretiere.) La Comtesse oppose à la passion du Roy une vertu à toute épreuve. Isabelle, mere d'Edouard, Princesse ambitieuse, & qui craint que la passion de son fils ne lui dérobe une partie de l'autorité qu'elle a sur lui, engage le Duc de Mortimer, attaché à son service, à dire au Roy que la Comtesse de Salisbury a dessein d'attenter sur sa vie. Edouard croit ce rapport, & en effet, il apperçoit un poignard caché dans une des manches de la robe de la Comtesse. Sur cet indice il la fait arrêter. La Comtesse se justifie du crime qu'on lui impute, en disant que le Duc de Mortimer est venu l'avertir que le Roy avoit dessein de la deshonnorer : & que

pour éviter ce malheur, elle s'étoit munie d'un poignard pour s'ôter la vie, au cas qu'Edouard voulut exécuter ce dessein. Le Roy touché de la vertu de la Comtesse, prend la résolution de l'épouser. Il exile la Reine, & chasse honteusement Mortimer. Piece foible, mais qui cependant a de certaines beautés de détails. 1639.

L'INNOCENT MALHEUREUX
OU
LA MORT DE CRISPE,

TRAGE'DIE

PAR LE SIEUR GRENAILLE.

L'Auteur, qui, comme on vient de le voir, avoit tant de talent pour composer des apologies, ne pouvoit pas manquer d'en joindre une à sa Piece, qui lui paroissoit en avoir besoin. « Que si, dit-il, en finissant, j'ay mêlé » encore d'autres intrigues d'amour, à » celles qui en font prôprement le » corps, ç'a été pour adoucir la sévé» rité des événemens funestes, & ré» jouir un peu ceux que je dois faire

1639. » pleurer..... Et puis, Crispe pour » être innocent....... ne laisse pas » de pouvoir être amoureux raisonna- » blement..... Le Théatre sur-tout » n'y est pas fort bien entendu, parce » que j'ai plûtôt fait cette Piece pour » me donner du contentement, que » pour lui donner les applaudissemens » d'une magnifique représentation; de- » sorte que si elle reçoit de l'approba- » tion, c'est contre mon intention, & » mon espérance. Outre, qu'ayant » produit cet Ouvrage à la Campa- » gne, où je ne voyois ni Poëtes, ni » Comédiens, je ne pouvois faire un » chef-d'œuvre de Cour. L'unité de » tems & de lieu semble ici plus régu- » liere. » *(a)*

(a) Grenaille termine ainsi sa Préface, & l'apologie de sa Piece. « Je » connois bien que la » longueur de cette pro- » se, ennuyera les cu- » rieux autant que mes » vers: mais puisque j'ai » fait une faute pour » me témoigner publi- » quement défectueux, » j'en veux faire une » autre pour déclarer » ma sincérité. J'aver- » tis donc le Lecteur, » qu'un Italien nommé » Stéphonius a travaillé » en latin sur le sujet » que je manie en Fran- » çois: & que la curio- » sité qui, dès mon bas » âge, m'a porté à voir » les livres modernes, » aussi-bien que la plû- » part des anciens, m'a » fait lire autrefois, & » estimer son Ouvrage. Je » puis dire néanmoins, » que des notions qui » m'en restent dans l'es- » prit, sont si confuses, » que je n'ai pû m'en

1639.

Comme le ſujet eſt très-connu, & que le Poëte convient qu'il eſt mal traité, nous ne parlerons que des épiſodes. L'amour de Criſpe eſt heureuſement imaginé. M. Racine voulant repréſenter Hippolyte dans une circonſtance pareille, paroît avoir emprunté cette idée de Grenaille, qui ſemble ne l'avoir inventée, que pour la rendre très-mauſſadement. Son Héros s'exprime baſſement, & avilit ſa paſſion, en s'adreſſant à la Confidente de l'Impératrice. Celle d'Helene, fille de Conſtantin, & du Prince Procle, eſt abſolument inutile, & ne ſert qu'à allonger la Piece.

Un fragment de la ſeconde Scene du troiſiéme Acte, qui contient la déclaration que Fauſte fait à ſon beau-fils, fera juger du reſte.

» ſervir diſtinctement, » & que ſi nous nous » ſommes rencontrez ou » dans l'invention, ou » dans la conduite, ç'a » été plûtôt à l'avantu» re, que par deſſein : » Et par-là je puis ré» pondre à ceux qui di» roient que le ſujet que » je traite étant de mau» vais exemple, n'eſt » pas bon pour le Théa» tre. Car outre que la » punition y ſuit le cri» me, ſuivant les régles : » cette Tragédie a été » repréſentée devant » pluſieurs Cardinaux, » & en un païs où les » crimes énormes ſem» blent être auſſi com» muns, qu'ils ſemblent » rares ailleurs. »

1639.

FAUSTE.

Ce n'eſt pas mon déſir de contraindre vos flammes ,
Si tu ſers aujourd'hui la plus grande des Dames,
Et ſans prendre autrement le nom de ſon époux ,
Je voudrois qu'en effet tu lui fuſſe plus doux.

CRISPE.

L'Empereur ſeul a droit ſur ce bonheur ſuprême.
Et le nom & l'effet doit être pour un même.

FAUSTE.

Qu'il en garde le nom , & fais m'en voir l'effet.

CRISPE.

Ce plaiſir prétendu me rend mal ſatisfait.

FAUSTE.

Tu ne me promettois que pour tromper ma flamme ?

CRISPE.

Je promettois en fils, vous demandez en femme.

FAUSTE.

Criſpe n'eſt pas mon fils.

CRISPE.

Conſtantin m'a produit.

FAUSTE.

Et je prétens par-là provigner ce beau fruit.

CRISPE.

1639.

CRISPE.

Quoy! priser tant le fils, pour mépriser le pere ?

FAUSTE.

C'est pour te plaire en tout, que je veux lui déplaire.

CRISPE.

Madame, avec l'honneur vous perdez la raison,

FAUSTE.

Les sentimens d'honneur ne sont pas de saison.

CRISPE.

Vous voulez m'éprouver?

FAUSTE.

Voi ce cœur que tu brules,
Il n'est que trop sincere: approche, tu recules?
. . . .
Cruel, tu ne veux pas appointer ma requête.

CRISPE.

Sans doute, l'Empereur la doit trouver honnête.

Nous ignorons la vie & les emplois de Grénaille. Tout ce qu'on en sçait, c'est qu'il étoit d'Userche, petite Ville du Limosin, & qu'il y avoit un frere, qui lui envoya des vers de sa façon, pour faire imprimer à la tête de sa Tragédie. FRANÇOIS GRENAILLE.

1639.

CLÉOMENE,

TRAGE'DIE

Du Sieur GUÉRIN DE BOUSCAL.

LE sujet de cette Tragédie se trouve dans Plutarque, vies d'Agis & de Cléomene. La Piece est passablement conduite, & foiblement versifiée.

L'INCESTE SUPPOSÉ,

TRAGI-COME'DIE

PAR LE SIEUR DE LA CAZE.

CLarigene, frere du Roy de Hongrie, profite de l'absence de ce dernier, qui est à la tête de son armée contre les Turcs, pour déclarer à la Reine sa belle-sœur, l'amour qu'il a conçû pour elle. Rebuté par cette Princesse, il forme la résolution de la perdre, & lorsque le Roy est arrivé, il lui dit que la Reine lui a fait des pro-

positions amoureuses. Sur cette accusation, le Roy ordonne la mort de son épouse, & qu'on lui en apporte le cœur. La personne chargée de cet emploi, sauve la vie à la Reine, & apporte au Roy le cœur d'une Biche. Clarigene au désespoir avoue sa calomlomnie ; & veut se tuer. Le Roy se repand de sa trop grande promptitude, pleure la perte de sa fidelle épouse, & enfin la retrouve vivante, dans un tombeau qu'il lui avoit fait préparer, &c. Mauvaise Piece, même pour le tems qu'elle parût.

1639.

CINNA,
OU
LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,
TRAGEDIE
DE M. CORNEILLE.

ON sera peut-être surpris que M. Corneille ait pû, dans le courant d'une même année, donner deux Poë-

mes aussi beaux qu'*Horace* & *Cinna*.
1639. Il est fort aisé de détruire cette objection. Le *Cid* fut représenté vers la fin de Novembre 1636. Les contrariétés que M. Corneille essuya à son sujet, loin de le dégoûter du Théatre, ne servirent qu'à augmenter son émulation. Il travailla son *Horace*, & le garda longtems. Il ne se détermina enfin à lui faire voir le jour, qu'au commencement de 1639. Cependant il n'étoit pas demeuré oisif, Cinna étoit alors bien avancé, de sorte qu'il fut en état de le faire paroître à la fin de la même année. L'objection à laquelle nous venons de répondre, seroit d'autant plus naturelle à faire, que pendant longtems, *Cinna* a passé pour le chef-d'œuvre de son Auteur, & qu'aujourd'hui, beaucoup de personnages sont encore dans ce sentiment. « Ce Poëme, dit M.
» Corneille, a tant d'illustres suffrages
» qui lui donnent le premier rang parmi
» les miens, que je me ferois trop
» d'importans ennemis, si j'en disois du
» mal. Je ne le suis pas assez de moi-
» même pour chercher des défauts, où
» ils n'en ont point voulu voir, & ac-
» cuser le jugement qu'ils en ont fait,
» pour obscurcir la gloire qu'ils m'en

1639.

» ont donnée. Cette approbation si
» forte, & si générale vient sans doute
» de ce que la vraisemblance s'y trouve
» si heureusement conservée aux en-
» droits où la vérité lui manque, qu'il
» n'a jamais besoin de recourir au né-
» cessaire. Rien n'y contredit l'Histoire,
» bien que beaucoup de choses y soient
» ajoutées : Rien n'y est violenté par
» les incommodités de la représenta-
» tion, ni par l'unité de jour, ni par
» celle de lieu. »

« Comme les vers de ma Tragédie
» d'Horace, ajoute-t'il, ont quelque
» chose de plus net, & de moins guin-
» dé pour les pensées que ceux du Cid,
» on peut dire que ceux de cette Piece
» ont quelque chose de plus achevé
» que ceux d'Horace, & qu'enfin la
» facilité de concevoir le sujet qui n'est
» ni trop chargé d'incidens, ni trop
» embarrassé de récits de ce qui s'est
« passé avant le commencement de la
» Piece, est une des causes sans doute
» de la grande approbation qu'elle a re-
» çue. L'Auditeur aime à s'abandonner
» à l'action présente, & n'être point
» obligé, pour l'intelligence de ce qu'il
» voit, de réfléchir sur ce qu'il a déja
» vû, & de fixer sa mémoire sur les

1639. » premiers Actes, cependant que les » derniers sont devant ses yeux. C'est » l'incommodité des Pieces embarrassées.... Elle ne se rencontre pas dans » les simples...... qui n'ayant pas le » même secours du côté du sujet, de» mandent plus de force de vers, de » raisonnement, & de sentiment pour » les soutenir. »

M. Corneille, pour montrer jusqu'à quel point il a porté ses scrupules, a relevé les fautes qu'il a reconnu dans son Poëme. Elles sont legeres (a) & assez réparées par les beautés inimitables, que l'Auteur seul étoit capable d'y joindre. Nous croyons qu'il est superflu de les faire remarquer. Le Public connoît cette Piece, & la voit avec le même plaisir. On ne peut qu'approuver la générosité du Magistrat à qui elle fut dédiée. « M. de Montoron, dit l'Auteur » du Journal de Verdun, Président à » Mortier du Parlement de Toulouse, » récompensa M. Corneille de la som-

Journal de Verdun, Juin 1707. p. 410.

(a) Il ne parle cependant pas du personnage de Livie, qui ne paroît qu'à la Scene du quatriéme Acte, & dans les deux dernieres du cinquiéme. Ce Role est très-subordonné, & a paru si inutile, qu'on le supprime, lorsqu'on représente cette Tragédie.

» me de mille pistoles, pour sa Tragé-
» die de *Cinna*, que ce dernier lui
» avoit dédiée.

EUDOXE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DE SCUDERY.

1640.

LE sujet de cette Piece est pris de l'Astrée. M. de Scudery crut que cette Histoire exciteroit au Théatre le même plaisir, qu'elle fait dans le Roman de M. d'Urfé. Nous sommes très-persuadés qu'il s'est trompé, & quoi qu'il en dise dans la Préface de son Arminius, cet Ouvrage n'a pas dû avoir autant de succès que l'*Amour tyrannique*, qui parût dans une circonstance favorable, & avoit effectivement plus de mérite qu'Eudoxe. Voici de quelle maniere Genséric s'efforce de vaincre les refus de cette Princesse, dont il est amoureux.

ACTE III. SCENE VI.

L'IMPERATRICE.
Oubliez-vous l'honneur?

GENSERIC.
Tout pour vous posséder.

L'IMPERATRICE.
Ecoutez la raison.

GENSERIC.
Elle vient de céder.

1640.

L'IMPE'RATRICE.
Elle parle pourtant.

GENSERIC.
Elle est mal écoutée.

L'IMPE'RATRICE.
La justice la suit.

GENSERIC.
Elle est peu redoutée.

L'IMPE'RATRICE.
Quoi ? vous voulez ma mort ?

GENSERIC.
Vous voulez mon trépas ?

L'IMPE'RATRICE.
Ne fléchirez-vous point ?

GENSERIC.
Ne fléchirez-vous pas ?

L'IMPE'RATRICE.
Le Ciel voit vos desseins.

GENSERIC.
Et vous voyez ma peine.

L'IMPE'RATRICE.
Quoi ! mes propos sont vains !

GENSERIC.
Quoi ! ma douleur est vaine ?

L'IMPE'RATRICE.
A la mort.

GENSERIC.
Au plaisir.

L'IMPE'RATRICE.

1640.

L'IMPE'RATRICE.

Sauvons-nous.

GENSERIC.

Sauvez-moi.

L'IMPE'RATRICE.

Honneur!

GENSERIC.

Amour.

L'IMPE'RATRICE.

Je meurs.

GENSERIC.

Je ne vis que par toy.

Mais c'eſt trop différer, l'aiſe qui me tranſporte.

L'IMPE'RATRICE.

Arrête, encore un coup.

GENSERIC.

Gardes, rompez la porte.

Le feu prend au Palais, & oblige le Roy à ſe ſauver, & pourvoir à ſa propre ſureté. Ajoutons ce petit morceau de patétique.

ACTE IV. SCENE II.

URSACE.

Cher Amy.

OLYMBRE.

Cher Urſace.

URSACE.

O mes pleurs!

1640.

OLYMBRE.

Soupirons.

URSACE.

Eudoxe.....

OLYMBRE.

Ne vit plus ?

URSACE.

Elle est morte.

OLYMBRE.

Ha ! mourrons.

LA CLARIMONDE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. BARO.

CLarimonde, fille de Solimont, Roy de Thunis est prisonniere d'Almazan, Roy d'Alger. Cette Princesse aime, & est aimée d'Alcandre, favori & Général des Armées d'Almazan. Ce dernier devient amoureux de Clarimonde, & c'est cette rivalité qui fait l'intrigue de la Piece. Enfin, tout se termine par la paix entre les Rois de Thunis & d'Alger, & le mariage de Clarimonde avec Alcandre. Ce sujet est de l'invention de Baro, & seroit

assez passable pour le tems, s'il étoit mieux conduit. On trouve dans cette Tragi-Comédie une Scene où Clarimonde se sépare de son amant, qui est très-touchante. Au reste, la versification de ce Poëme est en général pleine de pointes, & assez souvent empoullée. 1640.

L'INNOCENT EXILÉ,

TRAGI-COMEDIE

DE M. CHEVREAU,

Sous le nom de Provais. (a)

HErmogene, Roy de Perse, exile son favori, sur de faux rapports qu'on lui fait de sa fidélité. L'innocence de ce favori se découvre, & le Roy, non seulement lui rend toute sa confiance, mais aussi une maîtresse qu'il lui avoit enlevé, à laquelle il l'unit. Mauvaise Piece, & de l'invention de

(a) *Provais* n'est connu que pour avoir prêté son nom à la Piece qui fait le sujet de cet article, & par quelques méchans vers de compliment, qu'on trouve imprimés au commencement de différentes Pieces de Théatre qui parurent de son tems.

1640. l'Auteur, qui a pourtant fait quelques vers sensés, témoins les deux suivans, pris de la premiere Scene du premier Acte.

> Il n'est point de malheurs qui ne soient limités,
> Et qui sçait les souffrir, les a presque domptés.

LES DEUX ALCANDRES,

TRAGI-COME'DIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

LE Sieur Bonair, Editeur de cette Tragi-Comédie, croit reconnoître tous les services qu'il a reçû de M. Chapelain, Seigneur de Palleteau, en lui dédiant ce Poëme, « Que toute la Cour a considéré comme un des plus agréables qui parût jamais sur le Théatre. Cet éloge ne se justifie point par la lecture de la Piece. Deux Cavaliers qui s'appellent Alcandre, ont chacun une maîtresse dans le même quartier. La confirmité de leur nom occasionne beaucoup de méprises, & c'est ce qui constitue toute l'intrigue de la Piece. On voit aisément

que c'est une mauvaise copie des Ménechmes de Plaute. Le comique y est rare, si l'on en excepte deux suivantes, qui sont deux franches Dariolettes. 1640.

LE MARIAGE D'ORPHÉE ET D'EURIDICE,

OU

LA GRANDE JOURNE'E DES MACHINES,

TRAGE'DIE

PAR M. CHAPPOTON,

Représentée par la Troupe Royale.

CEtte Tragédie auroit dû être intitulée, *Orphée & Euridice*, car le titre du *Mariage d'Orphée & d'Euridice*, ne désigne que l'action du premier Acte de ce Poëme. Au second, Euridice meurt, & Orphée prend la résolution de descendre aux Enfers, pour demander sa femme à Pluton. Le troisiéme Acte est rempli par l'arrivée d'Orphée dans l'empire de Pluton, sa harangue à ce Dieu, qui contient quatre-vingt-dix vers, & qu'il ter-

1640. mine par une chanson, dont voici deux couplets :

Grand Dieu, si jamais votre cœur
A connu l'amour pour vainqueur,
Ecoutez un amant fidéle.
Rendez Euridice à mes pleurs,
Ou bien, pour finir mes douleurs,
Faites-moi mourir auprès d'elle.

Ne me dites point que la mort
Ne rend jamais ceux que le sort
Fait tomber dessous votre empire,
Amour s'oppose à cette loi,
Vous futes amant comme moi,
Jugez donc quel est mon martyre.

PLUTON *à Proserpine.*

Touché de ses chansons, amolli par ses vers,
J'ignore si je suis le Prince des Enfers.

Pluton rend Euridice à Orphée, à condition qu'il ne la regardera point, qu'il ne soit sorti du Royaume des Ombres. L'Acte quatriéme commence par la désobéissance d'Orphée, qui dans le moment perd Euridice : les regrets de ce malheureux mari terminent cet Acte. Le cinquiéme est la mort cruelle

d'Orphée, déchiré par les Bacchantes, & la punition de ces dernieres par Bacchus. Cette Piece n'est point bonne, on peut dire qu'elle est mal versifiée, & encore plus mal conduite, malgré toute la liberté que l'Auteur s'est permise, en violant les régles d'unités de jour, de lieu, & d'action. Cependant il faut croire qu'elle eut du succès, puisque les mêmes Comédiens la reprirent en 1648. sous le titre de LA GRANDE JOURNÉE DES MACHINES, *ou* LA DESCENTE D'ORPHÉE AUX ENFERS, ET SA MORT PAR LES BACCHANTES. En 1662. la Troupe du Marais la donna sur son Théatre; voici le titre du sujet de la Piece qui fut imprimée dans ce tems. * « Dessein du » Poëme, & des superbes Machines » du Mariage d'Orphée & d'Euridice, » qui se représentera par les Comé» diens du Marais, entretenus par leurs » Majestés, Paris 1662. » Dans ce même Ouvrage, on apprend que le Machiniste se nommoit *Bussequin*.

1640.

* Ce sujet se trouve dans la Bibliothéque de saint Victor.

1640.

LA TROADE,

TRAGÉDIE

DE M. SALLEBRAY,

Représentée par la Troupe Royale.

CEtte Piece aussi irréguliere que la précédente, attache d'avantage par les événemens dont elle est remplie. C'est la prise & la destruction de Troye, & le partage des Captifs par ses Vainqueurs. La mort d'Astyanax, celle de Polyxene, immolée sur le tombeau d'Achille : Polymnestor tué par Hécube, pour venger le meurtre de son fils Polydore, inhumainement égorgé par ce Roy de Thrace, pour s'emparer des richesses qu'on lui avoit confiées avec ce jeune Prince. Cette Tragédie a peu de vers passables, beaucoup qui approchent du ridicule, & d'autres qui sont dans le bas.

1640.

IPHIGÉNIE,

TRAGÉDIE

DE M. ROTROU.

C'Est le sujet d'Iphigénie en Aulide, l'une des plus belles, & des plus interressantes Tragédies d'Euripide. Mais pour la présenter sur la Scene Françoise, il auroit fallu à M. Rotrou plus de talent, & de tems pour le travailler. Frappés des beautés de son original, il s'est contenté de le traduire, sans rien réformer aux mœurs, à la conduite, ni à la catastrophe. Ce soin & cette gloire étoient réservés à M. Racine. Nous en parlerons à son article, aussi-bien que dans un autre Iphigénie, que M. le Clerc fit paroître presqu'en même-tems. Et nous ferons voir que ce dernier, qui se vantoit d'avoir puisé dans la source même, ne connoissoit Euripide, que par le Poëme de M. Rotrou, dont il a souvent copié des vers & des pensées, sans prendre la peine de les déguiser.

Après ce que nous venons d'observer

1640. ſur la Tragédie qui fait le ſujet de cet article, il ſuffira de joindre quelques morceaux, pour la faire connoître du côté de la verſification.

Voici la fin du diſcours qu'Ulyſſe adreſſe à Agamemnon.

ACTE II. SCENE III.

Un ſeul Agamemnon s'eſt parmi tant de Rois
Trouvé un digne objet de la commune voix;
Comme celui de tous dont le zele & l'adreſſe,
Devoit porter plus loin l'intérêt de la Grece,
Et qui doit embraſſer avecque plus d'ardeur,
Le pénible travail qui ſoutient ſa grandeur.
S'il s'expoſe ſans crainte, & s'il porte avec joye,
Tout ce qu'il y a de ſang à la bréche de Troye,
Qu'a-t'il de précieux qu'il ne doive expoſer?
Et quel plus digne ſang nous peut-il refuſer?
Diane, pour les Grecs lui demande ſa fille.
Mais que lui ſont les Grecs, ſont-ils pas ſa famille?
Et s'avouant leur chef, ne s'avouoit-il pas,
Pere d'autant d'enfans, qu'il voyoit de ſoldats?
. . . .
Non, non, il eſt aux Grecs un trop ſolide appui:
Eſpérons mieux pour nous, eſpérons mieux de lui.

1640.

S'il faut encore Electre avec Iphigénie,
Ne craignons pas qu'il faille, & qu'il nous la dénie,
Tous doivent tout pour lui, seul il doit tout pour tous,
Tout notre sang est sien, tout le sien est à nous.

AGAMEMNON.

J'avois sans ce discours assez de connoissance
De l'adresse d'Ulysse, & de son éloquence:
Mais il éprouveroit en un pareil ennui,
Que le sang est encor plus éloquent que lui.
Puisqu'il faut de Diane accomplir la requête,
Préparez le bucher, votre victime est prête.

Achille prenant la défense d'Iphigénie, jure à Clytemnestre qu'il la sauvera, malgré toute l'armée. ACTE IV. SCENE V.

ACHILLE.

Mais je vous servirai, quelque effort qui s'oppose:
Et de votre intérêt, je fais ma propre cause.

CLYTEMNESTRE.

Seul?

ACHILLE.

Et de ce bras seul.

CLYTEMNESTRE.

Contre tant.

1640. ACHILE.

Contre tous,
Contre son propre pere, & contre votre époux.
Et si je ne craignois de commettre un blasphême,
Je vous dirois encor, contre Diane même.
Sur tout autre respect l'honneur m'est précieux,
C'est mon chef, c'est mon Roy, mon oracle, & mes Dieux.

ACTE IV. SCENE VI. *à Iphigénie.*

Quiconque entreprendra de vous ôter la vie,
. . . .
Je suivrois sans respect la fureur qui m'anime,
J'immolerois le Prêtre aux yeux de la victime :
Et j'achetterois l'heur de servir ces beaux yeux
Au mépris des enfers, des hommes, & des Dieux.

IPHIGÉNIE.

Ne m'ôtez point l'honneur de mourir avec gloire,
Et d'en laisser aux Grecs une heureuse mémoire,

1649.

Il m'importe fort peu que le coup que j'attens,
Soit l'ouvrage d'un homme, ou l'ouvrage du tems.

Je puis seule accomplir tous les vœux de la Grece,
La plainte des nochers à moi seule s'adresse,
Par-tout l'ancre est levée, & le timon est prêt:
L'armée pour sortir n'attend que mon arrêt.
Je soutiens, en vivant, l'insolence de Troye,
Et je puis en mourant vous la donner en proye;

. . . .

Je trahis mon païs, si vous mourez pour moi,
Je ruine les Grecs, si je leur ôte Achille,
J'ôte aux bons un réfuge, aux foibles un azile,
A la vengeance un foudre, à la justice un bras,
L'intelligence aux chefs, & le cœur aux soldats.
Laissez donc accomplir les vœux de la Déesse,
Je lui donne mon sang, je le donne à la Grece;

1640. Tirez-le moi du sein, arrosez-en l'autel ;
Ce n'est pas trop payer un renom immortel.
Fille, à mille vaisseaux j'aurai tracé la voye,
J'aurai puni Paris, j'aurai saccagé Troye,
Vengé l'honneur des Grecs, satisfait Ménélas :
Et pour tous ces exploits, il ne faut qu'un trépas.

PALENE ;
TRAGI-COME'DIE
DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

VOici encore l'Editeur Bonair, panégyriste ordinaire de l'Abbé de Boisrobert, qui va exalter le mérite de cette Piece ; il faut l'entendre. « Tout le monde a déja vû cet Ouvrage sur le Théatre, & tout le monde le veut voir sur le papier. C'est un chef-d'œuvre de l'art, dont la forme ne cede point à la matiere. Les vers n'en sont pas moins excellens que le sujet, » &c. Nous allons voir la montagne enfanter une souris. Le sujet de Palene est tiré du Chapitre sixiéme des Histoires Amoureuses de Parthénius, Auteur Grec : Voici en peu de

mots de quelle façon, le Poëte Dramatique l'a présenté au Théatre. 1640.

Palene, fille de Sithon, Roy des Hodomantes, est recherchée en mariage par les plus puissans Princes de la Grece, à cause de son extrême beauté. Sithon déclare qu'il n'accordera sa fille qu'à celui qui le vaincra à la course de chariots; mais que le Prince vaincu payera de sa vie, le malheur de sa défaite. Plusieurs Princes sont les victimes de leur amour. Enfin, Sithon permet à Clite, & à Driante, de combattre l'un contre l'autre, pour obtenir Palene. (C'est ici que commence la Piece.) Palene qui aime Clite, gagne le conducteur du char de Driante, & ce dernier est vaincu par son rival. On découvre cette trahison, & Clite est prêt d'être immolé sur le bucher de Driante, qu'on croit mort : lorsque ce dernier reparoît guéri de sa blessure, qui épouse la sœur de Clite, & Sithon consent que Palene soit unie à son Amant. Il est inutile de faire remarquer combien ce sujet est peu propre au Théatre. Indépendamment de ce mauvais choix, l'Abbé de Boisrobert l'a encore avili par les caractéres de ses personnages, & sa foible versification.

1640.

MÉLÉAGRE,
TRAGE'DIE
PAR M. DE BENSERADE.

Cette Tragédie dont tout le monde connoît le sujet, est la plus passable de celles de Benserade, pour la conduite, & les caracteres des personnages.

Voici l'échantillon d'une Scene entre Déjanire & Atalante. La premiere dit à l'autre qu'elle ne peut assez s'étonner de la voir courir avec empressement à des dangers qui ne sont point faits pour leur sexe.

DE'JANIRE.

Après tout, (mon souci) dans l'état où nous sommes,
Ne devons-nous pas vivre autrement que les hommes?
Nos maux sont différens, de même que nos biens,
Ce sexe a ses plaisirs & le nôtre les siens.
Encor qu'ils semblent nez pour se faire la guerre,
Nous ne le sommes pas, pour dépeupler la terre.

ATALANTE

ATALANTE.

Pour vous, vous êtes fille, & fille infiniment :

De moi, si je la suis, c'est de corps seulement, &c.

ISAAC DE BENSERADE *(a)* naquit à Lyons, petite Ville de la Haute-Normandie l'an 1612. L'Abbé Tallemant, dans la vie de cet Académicien, & M. Pavillon dans son discours de réception à l'Académie Françoise, où il lui succédoit, relevent beaucoup la noblesse de son extraction, mais comme ils ne s'accordent pas ensemble, on peut craindre qu'ils n'ayent eu que des notions vagues sur la qualité de ses ancêtres. Ajoutons que plusieus n'en pensoient pas si avantageusement. *(b)*

BENSERADE. Histoire de l'Académie Françoise.

(a) L'ortographe de son nom a beaucoup varié. Il écrivoit *Benßerade*, ensuite *Bensserade*, & enfin *Benserade*.

(b) Il étoit issu, si nous en croyons l'Auteur du Mercure Galant, de Paul de Benserade, Seigneur de Chepy, Chambellan du Roy Louis XII. Grand-Maître & Capitaine Général de son Artillerie, Capitaine - Gouverneur du Château de Milon, comme il est justifié par les Lettres de naturalité à lui accordées, & à son fils Louis de Benserade en 1504. Il avoit, ajoute-t'on, des alliances dans la maison de la Porte, & dans celle de Vignacourt, étant petit-neveu d'un Grand-Maître de Malthe de ce nom, & cousin issu de germain

1640. Il naquit dans la Religion Protestante, mais il n'y demeura pas longtems, car son pere s'étant fait Catholique, le jeune Benserade, qui n'étoit encore qu'un enfant, fut élevé dans la Religion qu'il avoit embrassée. Son pere en mourant lui laissa une succession si embarrassée, qu'il aima mieux y renoncer, que de se donner les soins nécessaires pour la débrouiller.

Au sortir du Collége, il s'attacha à la Poësie Françoise, & composa (a) quel-

---

de celui qui regne présentement. * Ce langage est bien différent de celui de Ménage. « M. » de Benserade, à ce que » j'ai entendu dire, étoit » fils d'un Procureur de » Gizors, & j'ai été fort » surpris que M. l'Abbé » Regnier lût ici dernié» rement la harangue de » M. Pavillon à sa ré» ception à l'Académie » Françoise, dans la» quelle on donne à M. de » Benserade une généa» logie magnifique. Mais » je ne l'en estimerois » pas moins, pour être » de bas lieu. Les Sçavans » doivent se piquer d'ê» tre les fils de leurs pro» pres Ouvrages. M. de » Benserade avoit une » assez jolie maison à » Gentilly; au-dessus de » la porte de cette mai» son, il avoit fait met» tre des armes qu'il s'é» toit données, avec une » couronne de Comte. » Un de ses amis dit un » jour, en les voyant, » *C'est aux Poëtes à en* » *faire.* » Menagiana, Tome III.

* Mercure Galant, Octobre 1691. p. 251.

(a) « Benserade m'a » dit qu'étant en Théo» logie, il alloit plus » souvent à la Comédie » qu'en classe, & qu'é» tant devenu amoureux » d'une Comédienne, il » avoit fait une Piece de » Théatre, qui avoit été » bien reçue. » *Segraisiana, pag.* 117. La Piece de Théatre, dont M. de

ques Pieces de Théatre qui le firent connoître à la Cour. Il eut le bonheur de plaire au Cardinal de Richelieu, qui le gratifia d'une pension dont il jouit jusqu'à la mort de ce Ministre. Cet accident lui fit perdre en même tems sa pension, & l'envie de travailler pour le Théatre ; il s'attacha ensuite au Duc de Brezé, qui fut tué au siége d'Orbitello en 1646. M. de Benserade, qui l'avoit accompagné, revint à la Cour, & tâcha d'y faire fortune sur le pied de bel esprit. Les libéralités de la Reine, du Cardinal Mazarin, & de plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour, le mirent en un état d'abondance qui l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours ; il conserva toute sa vie la protection de la maison de Villeroy, & le logement que Monsieur, Frere unique de Sa Majesté, lui avoit donné au Palais Royal. Il fut reçû à l'Académie Françoise le 17. May 1674. & y succéda à M. Chapelain. 1640.

La fortune qui s'étoit déclarée pour notre Poëte, continua encore à le favoriser. La Cour étoit de son tems fort

Segrais n'a pas rapporté le titre, est la Cléopatre : & Mademoiselle Bellerose étoit la Comédienne à qui Benserade adressoit ses vœux.

1640. dans le goût des Ballets; comme il se trouva un talent particulier pour la composition des vers qui s'y récitoient, il en fut chargé presque seul, pendant plus de vingt ans; il est vrai qu'il avoit pris un tour nouveau. Avant lui les paroles ne regardoient que les personnages qui y étoient représentés, sans faire la moindre allusion à ceux qui les représentoient: M. de Benserade trouva le secret de confondre adroitement le caractere des personnes, avec celui des personnages; & par ce moyen de se faire une réputation qu'il n'avoit pû s'acquérir au Théatre.

Sur la fin de sa vie il se retira à une maison de campagne qu'il avoit à Gentilly, pour y goûter les douceurs d'une vie paisible & tranquille. Les douleurs de la pierre vinrent l'y attaquer. Malgré son grand âge, il prit la résolution de se faire tailler, mais sa constance ne fut pas mise à cette épreuve. Car un Chirurgien, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artere, & au lieu de travailler à étancher le sang, prit la fuite. On n'eut que le tems d'appeller le Pere Commire, Jésuite, son Confesseur, qui arriva assez à-propos pour le voir

mourir avec une fermeté très-édifiante. (*a*) 1640.

Il mourut le 15. Octobre 1691. dans sa 80e année. Son caractere se trouve assez heureusement exprimé dans ces vers que M. de Sénecé a faits pour mettre au bas de son portrait.

Ce bel esprit eut trois talens divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaisanter les grands, il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers.
Il fut vieux & galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

(*a*) L'Auteur du Mercure Galant ne dit pas que sa mort ait été si précipité, il ajoute même des circonstances, qui semblent appuyer ce sentiment. « La maladie » qui a emporté (M. de » Benserade) la surpris » dans la préparation » qu'il faisoit pour se » faire tailler de la pier» re, & tout l'art des » Médecins n'a pû ré» parer la faute des Chi» rurgiens. Il a eu une » fiévre violente, ac» compagnée de rêve» ries, mais comme il » a toujours eu beau» coup de religion, & » qu'il s'étoit préparé à » l'opération, qu'on lui » devoit faire, en vérita» ble Chrétien, & en » Chrétien pénétré des » vérités de la Foy, s'a» bandonnant entiere» ment aux ordres de la » Providence, tous les » discours qu'il tenoit, » quoiqu'ils fussent pro» noncés avec véhemen» ce, suivant son tem» pérament, s'adres» soient à Dieu, à qui » il se plaignoit, en lui » demandant en même » tems de la patience » dans ses douleurs, qui » étoient extrêmes. »

1640. On peut voir son éloge plus au long dans l'Histoire de l'Académie Françoise, dans les Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres, composés par le Pere Nicéron, & le Mercure Galant, Octobre 1691.

Voici les titres des Piéces qu'il a données au Théatre.

LA CLÉOPATRE, Tragédie, 1635.
LA MORT D'ACHILLE ET LA DISPUTE DE SES ARMES, Tragédie, 1636.
IPHIS ET IANTE, Comédie, 1636.
GUSTAPHE, *ou* L'HEUREUSE AMBITION, 1637.
MÉLÉAGRE, Tragédie, 1640.

MARGUERITE DE FRANCE,

TRAGI-COME'DIE DE M. GILBERT.

HEnri Second, Roy d'Angleterre, est amoureux de Marguerite de France, accordée à son fils, & veut l'épouser lui-même. Le fils d'Henri se révolte contre son pere, l'oblige à lui

tendre la Princesse de France, & la paix se fait entre le Roy & le Prince d'Angleterre. Cette Piéce est assez mal conduite, & l'Auteur a mis peu de bienséance dans ses Personnages. 1640.

GABRIEL GILBERT étoit de la Religion Prétendue Réformée. Il fut dans sa jeunesse Sécretaire de la Duchesse de Rohan, & ensuite il le devint des commandemens de Christine, Reine de Suede, & son Résident en France. (a) Les occupations de cette place n'interrompirent point la fécondité des productions de Gilbert. Indépendamment de seize Pieces de Théatre, tant Tragiques que Comiques, qui sont parvenues jusqu'à nous, il composa encore d'autres Ouvrages, tant en vers qu'en prose, & *Les Peines & les Plaisirs de l'Amour*, Pastorale Héroïque, en cinq Actes, représentée par l'Académie Royale de Musique en 1672. qui lui fit beaucoup d'honneur. Ce- GILBERT.

(a) Voici le jugement que M. Chapelain a porté sur cet Auteur. « Gilbert » est un esprit délicat, » duquel on a des Odes, » de petits Poëmes, & » plusieurs Pieces de » Théatre, pleines de » bons vers : ce qui l'a » fait retenir par la Reine de Suede, pour Secretaire de ses commandemens. Il n'a pas » une petite opinion de » lui. »

pendant, avec un emploi, qui annon-
1640. ce des appointemens très-honorables, & le nombre de ses Ouvrages, qui eurent une sorte de réussite dans leur tems, Gilbert n'en devint pas plus aisé, & sur la fin de sa vie, il auroit passé de tristes jours, si M. d'Hervart, protecteur des Gens de Lettres, ne lui eût donné un azile dans son Hôtel, où Gilbert mourut vraisemblablement vers 1675. car on ignore le tems de sa mort. Les Pieces que cet Auteur donna au Théatre François ne sont pas bonnes; mais à travers les défauts dont elles sont remplies, on y découvre de certaines situations heureuses, & dans toutes, une versification aisée. Ses Comédies ont des endroits fort passables, & quelquefois sur un bon ton Comique. Passons au Catalogue de ses Pieces.

MARGUERITE DE FRANCE, Tragi-Comédie, 1640.

TÉLÉPHONTE, Tragi-Comédie, 1642.

RODOGUNE, Tragédie, 1644.

HIPPOLYTE *ou* LE GARÇON INSENSIBLE, Tragédie, 1646.

SÉMIRAMIS, Tragédie, 1647.

LES AMOURS DE DIANE ET ENDIMION, Tragédie, 1657.

CRESPHONTE

CRESPHONTE *ou* LE RETOUR DES HÉRACLIDES DANS LE PÉLOPONNESE, Tragi-Comédie. 1659. 1640.

ARIE ET PÉTUS *ou* LES AMOURS DE NÉRON, Tragédie. 1659.

LES AMOURS D'OVIDE, Pastorale-Héroïque; 1663.

LES AMOURS D'ANGELIQUE ET DE MÉDOR, Tragi-Comédie. 1664.

LÉANDRE ET HÉRO, Tragédie, 20 Aoust 1667. non-imprimée.

LES INTRIGUES AMOUREUSES, Comédie. 1668.

POLYEUCTE MARTYR,

TRAGE'DIE CHRE'TIENNE

PAR M. CORNEILLE.

QUoique Cinna eut porté la Tragédie à son plus haut point, on peut dire cependant que Polyeucte a eu plus de réussite, & a produit un plus grand effet au Théatre. Le Cid ouvrant une carriere nouvelle, l'avoit rendu l'amusement le plus honnête & le plus flatteur des gens d'esprit & de goût: Cinna l'éleva au-dessus de la portée des

1640. Critiques, & Polyeucte réunit les suffrages des personnes pieuses & des connoisseurs. « Son succès » dit M. Corneille « a été très-heureux. Le style » n'en est pas si fort, ni si majestueux » que celui de Cinna, & de Pompée, » mais il a quelque chose de plus touchant, & les tendresses de l'amour » humain, y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que » sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots, & les gens du » monde (a). A mon gré, je n'ai point

(a) M. Corneille ne dit rien ici de trop. M. Baillet juge compétant dans cette matiere, n'a fait que rapporter ses propres termes. Le sieur d'Alibray les a rendu dans un Sonnet que voici, & qu'il adressa à l'Auteur au sujet de cette Tragédie.

Honte du tems passé, merveille de notre âge,
Exemple inimitable à la postérité.
Il ne te restoit plus qu'à faire un saint Ouvrage,
Pour te mieux assurer de l'immortalité.

Tu l'as fait, cher Corneille, & sans apprentissage,
Ce chef-d'œuvre qu'envain d'autres avoient tenté
Aux yeux même du ciel, tu rends la Scene sage,
Et la fais sans dégoût parler de piété.

Toy seul as rencontré cet art si souhaité
Qui sçait mettre l'utile avec le délectable :
Polyeucte à la fois nous charme, & nous instruit

» fait de Piece, où l'ordre du Théatre » soit plus beau, & l'enchaînement des » Scenes mieux ménagé: l'unité d'ac- » tion & celles de jour & de lieu y ont » leur justesse, & les scrupules qui peu- » vent naître touchant ces deux der- » nieres, se dissiperont aisément, pour » peu qu'on me veuille prêter de cette » faveur que l'Auditeur nous doit tou- » jours, quand l'occasion s'en offre, » en reconnoissance de la peine que » nous avons prise à le divertir ». 1640.

La suite du discours de M. Corneille est également juste. L'exposition, le plan & la conduite de sa Piece sont admirables. Si l'on examine les caracteres en particulier : Quelle grandeur d'ame, & quelle noblesse ne voit-on pas dans le rôle de Severe ? Quelle vertu, & quels sentimens dans celui de Pauline (*a*) ? Quelle constance dans

Il rallume en nos cœurs une foy refroidie,
Et dans les saints discours on ne fait point de fruit,
Ou bien l'on en doit faire à voir la Tragédie.

(*a*) Madame la Dauphine disoit l'autre jour, en admirant Pauline de Polyeucte, Eh bien ! voilà la plus honnête femme du monde, qui n'aime point du tout son mari. *Lettre de Madame de Sévigné du 28. Août 1680. Tome V.*

Polyeucte ? Le personnage de Felix
1640. n'est pas si brillant, mais il étoit nécessaire à l'Auteur.

Vie de M. Corneille par M. de Fontenelle.

« Avant que l'on jouât Polyeucte, » M. Corneille le lût à l'Hôtel de Ram» bouillet, souverain tribunal des affai» res d'esprit en ce tems-là. La Piece y » fut applaudie autant que le deman» doit la bienséance, & la grande ré» putation que l'Auteur avoit déja. » Mais quelques jours après, M. de » Voiture vint trouver M. Corneille, » & prit des tours fort délicats pour » lui dire que Polyeucte n'avoit pas » réussi comme il pensoit, que sur-tout » le Christianisme avoit déplu (*a*). M.

Pratique du Théatre de l'Abbé d'Aubignac, chapitre inséré dans la Bibliotheque Françoise.

(*a*) Voici le sentiment d'un homme qui raisonnoit d'après l'Hôtel de Rambouillet, c'est le fameux Abbé d'Aubignac. « Depuis peu » d'années, dit-il, Baro » mit sur le Théatre de » l'Hôtel de Bourgogne » *le Martyre de S. Eustache* & Corneille celui » de *Polyeucte* & de *Théodore*. Ce n'est pas que » je les approuve..... » Mais ils doivent éviter » deux choses, que j'ai » toujours remarquées » avoir eu mauvais suc» cès. La premiere est » qu'il ne faut jamais » faire des invectives » contre la Religion..... » Nous en avons vu l'e» xemple dans le *Polyeucte* de Corneille, » où Stratonice, qui » n'est qu'une simple » Suivante, &c. quel» ques autres Acteurs » font plusieurs discours » en faveur de la Reli» gion des Payens, & » disent une infinité » d'injures atroces con» tre le Christianisme.... » Cela fit un si mauvais » effet, que feu M. le » Cardinal de Richelieu

» Corneille allarmé, voulut retirer la » Piece d'entre les mains des Comé- » diens qui l'apprenoient; mais enfin il » la leur laissa, sur la parole d'un d'entre » eux qui n'y jouoit point, parce qu'il » étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce » 1640.

» ne le pût jamais ap- » prouver..... Mais qu'il » prenne garde de n'y » pas mêler les galante- » ries du siecle, & de » faire paroître des pas- » sions humaines, qui » donnent de mauvaises » idées aux Spectateurs, » & qui les portent à des » pensées vicieuses. Car » ce mélange fait qu'el- » les deviennent odieu- » ses par la sainteté du » sujet, ou que la sain- » teté du sujet est mépri- » sée par la complaisan- » ce que plusieurs ont à » cette coquetterie. C'est » la faute où Corneille » est tombé dans le Mar- » tyre de Polyeucte, où » parmi tant de propos » chrétiens, & tant de » beaux sentimens de la » Religion, Pauline fait » avec Sévere un entre- » tien si peu convenable » à une honnête femme, » qu'il en devient ridi- » cule, car elle lui dit, » & plusieurs fois, qu'el- » le l'avoit aimé tendre- » ment, & qu'elle l'ai- » me encore : qu'elle » n'avoit épousé Polyeu- » cte que par devoir, & » que sa vertu succom- » boit en sa présence, » &c..... Pauline eut » bien mieux fait d'a- » vouer cette foiblesse à » une Confidente, & de » faire la généreuse de- » vant Sévere, en lui » disant que son devoir, » & son mariage avoient » étouffé tous les senti- » mens qu'elle avoit pû » concevoir autrefois en » sa faveur : c'est la con- » duite que devoit gar- » der une femme ver- » tueuse, sur-tout dans » une Tragédie qui n'é- » toit pleine que de ma- » ximes Chrétiennes & » de saintes paroles, & » qui finissoit par un » martyre; mais c'est un » de ces beaux endroits » de Corneille qui pê- » chent contre le juge- » ment, & qui n'ont » pas laissé de ravir ceux » qui se laissent abuser » aux faux brillans ».

1640. continue M. de Fontenelle « à ce Co-
» médien à juger mieux que tout l'Hô-
» tel de Rambouillet ? » (a)

(a) Avant de finir cet Article, nous joindrons deux remarques que le nouvel Editeur des Oeuvres de M. Corneille a insérées sur cette Piece.

Voici quatre vers que M. Corneille, n'a fait imprimer que dans sa premiere Edition.

> Peut-être qu'après tout, ces croyances publiques,
> Ne sont qu'inventions de sages politiques,
> Pour contenir le Peuple, ou bien pour l'émouvoir,
> Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

(*) Voyez la page 12. du II. Tome du Recueil des pieces diverses sur M. de la Fontaine *in*-12. Paris 1671.

Le premier de ces vers étoit le 23 du dernier couplet de Sévere, dans la derniere Scene du IV. Acte.

Quoique ces vers n'expriment que le doute vague d'un Payen, à qui les extravagances de sa Religion rendoient suspectes toutes les autres Religions, & qui n'avoir aucune connoissance des preuves évidentes de la nôtre, M. Corneille s'est reproché plusieurs fois, de les avoir fait imprimer.

La premiere des Stances que dit Polyeucte dans la seconde Scene du IV. Acte, donne lieu à une Observation d'un autre genre. Les trois derniers vers de cette Stance se trouvent dans une Ode de M. Godeau à Louis XIII. & y terminent la XXXII. Strophe (*) à qui de M. Corneille ou de M. Godeau appartiennent ces trois vers ? L'un des deux les a-t-il copiés d'après l'autre ? tous deux les ont-ils empruntés, ou imités de quelque Auteur plus ancien ? ou n'est-ce que par un pur effet du hazard qu'ils ont exprimés tous deux la même pensée dans les mêmes termes ? Nous n'avons garde d'oser décider, cependant nous ne dissimulerons pas que l'Ode de M. Godeau est antérieure aux premieres représentations de Polyeucte. Nous mettrons ici sous les yeux du Lecteur la Stance de Polyeucte, & la Strophe de l'Ode.

C'est cependant cette Piece que l'Hôtel de Rambouillet avoit unanimement désaprouvée, qui a accrédité de plus en plus le spectacle, & fait considérer les Comédiens sur un ton différent qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On peut même présumer que ce motif, joint à la conduite plus réglée des Acteurs, détermina le Roy Louis XIII. qui les protégeoit, à leur accorder un Arrêt très-favorable. Avant de le rapporter, nous croyons qu'on lira avec 1640.

Source délicieuse, en miseres féconde,
Que voulez-vous de moi, flateuses voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés.
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité
Sujette à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Tel on voit le destin funeste
Des Ministres ambitieux,
Que souvent le couroux céleste
Donne aux Monarques vicieux.
Leurs paroles sont des oracles,
Tandis que par de faux miracles
Ils tiennent leur siecle enchanté :
Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

1640. plaisir le passage suivant, qui mettra au fait de l'état du Théatre, au tems dont nous parlons. Il est tiré d'un Livre assez rare, imprimé en 1642. *in*-8°. Cet ouvrage qui est de Sorel, est intitulé *Maison des Jeux*.

« Les Galeries où l'on se met pour » voir nos Comédiens ordinaires, me » déplaisent, pour ce qu'on ne les voit » que de côté. Le Parterre est fort in- » commode pour la presse qui s'y trou- » ve de mille marauds mêlés parmi les » honnêtes gens, ausquels ils veulent » quelquefois faire des affronts, ayant » fait des querelles pour un rien, met- » tent la main à l'épée, & interrom- » pent toute la Comédie. Dans leur » plus parfait repos, ils ne cessent aussi » de parler, de sifler, & de crier, & » pour ce qu'ils n'ont rien payé à l'en- » trée, & qu'ils ne viennent-là qu'à » faute d'autre occupation, ils ne se » soucient gueres d'entendre ce que di- » sent les Comédiens ».

« Vous dites en bref que l'on voit » des Comédies sans ordre, & sans ju- » gement, mais est-ce de celles-là que » l'on vous veut faire estimer? N'en a- » t-on pas fait de telles depuis peu d'an- » nées, que l'on n'y trouve rien à sou-

» haiter ? Autrefois l'Hôtel de Bourgo- 1640.
» gne n'étoit qu'une retraite de Bâte-
» leurs grossiers, & sans art, qui al-
» loient appeller le monde au son du
» tambour jusqu'au carrefour S. Eusta-
» che, comme on l'apprend dans les
» contes de Bonaventure Des Periers.
» Ce n'étoit que la racaille de Paris qui
» les alloit là écouter. Maintenant nous
» y avons des Comédiens illustres, en-
» tretenus des Rois & des Princes, qui
» y représentent des Pieces graves &
» sérieuses, dignes des plus chastes
» oreilles, & de l'austérité des Philoso-
» phes. Il n'y a pas fort longtems qu'il
» n'y avoit à Paris, & par toute la
» France, qu'un seul homme qui tra-
» vaillât pour de telles représentations,
» qui étoit le Poëte Hardy : & lorsque
» les Comédiens avoient une Piece
» nouvelle, ils mettoient seulement
» dans leur affiche, que leur Poëte avoit
» travaillé sur un sujet excellent, ou
» chose semblable, sans le nommer,
» pour ce qu'il n'y avoit que lui, ou
» pour ce que s'il y en avoit d'autre,
» l'on ne les nommoit pas non plus
» pour les distinguer; & ce n'étoit pas
» tant qu'ils fissent scrupule de laisser
» mettre leurs noms à une affiche de

1640. » Comédiens, qu'à cause qu'ils n'o
» soient se déclarer auteurs de quel-
» ques mauvaises Pieces. Mais main-
» tenant que l'on en fait de si belles,
» & *que l'on y employe même les His-*
» *toires Saintes*, il y a de l'honneur à
» y être nommé ».

« Mais je me souviens que vous
» avez dit que le lieu où se fait l'assem-
» blée vous déplaît, & que vous ne
» vous trouvez pas bien aux loges, pour
» ce qu'il n'y a que les premieres qui
» soient bonnes, & qu'aux autres,
» l'on ne voit les Acteurs que de loin,
» & de côté; l'on s'approche comme
» l'on veut au parterre; mais j'ai vu des
» gens qui se tenoient si mal-à-propos
» sur la gravité, qu'ils eussent cru être
» deshonorés de se placer en ce lieu-là,
» d'autant qu'ils disoient que ce n'étoit
» que pour les gens de pied; comme
» s'il n'étoit permis de s'asseoir, qu'aux
» gens de cheval, ou de carosse. S'ils
» entendoient aussi quelque rencontre
» de quelque boufon qui ne leur plût
» pas, ils disoient dédaigneusement que
» c'étoit des railleries à faire rire le Par-
» terre: cependant l'on y trouve quel-
» quefois de fort honnêtes gens, &
» même la plûpart de nos Poëtes, qui

» sont les plus capables de juger des » Pieces, ne vont point ailleurs ». 1640.

Voici la Déclaration dont on a parlé, elle fait trop d'honneur aux Comédiens, pour que nous puissions nous dispenser de la transcrire ici entiérement.

1641.

DECLARATION DU ROY LOUIS XIII.

Au sujet des Comédiens.

Du 16 Avril 1641.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A tous ceux qui ces présentes Lettres verront. SALUT. Les continuelles bénédictions qu'il plaît à Dieu répandre sur notre regne, nous obligeant de plus en plus à faire tout ce qui dépend de Nous, pour retrancher tous les déreglemens par lesquels il peut être offensé. La crainte que nous avons que les Comédies qui se représentent utilément pour le divertissement des Peuples, ne soient quelquefois accompagnées de représentations peu honnêtes, qui

1641 laissent de mauvaises impressions sur les esprits, fait que nous sommes résolus de donner les ordres requis ; pour éviter tels inconvéniens. A CES CAUSES, Nous avons fait & faisons très-expresses inhibitions & défenses par ces présentes signées de notre main, à tous Comédiens de représenter aucunes actions malhonnêtes, ni d'user d'aucunes paroles lascives, ou à double entente, qui puisse blesser l'honnêteté publique, & sur peines d'être déclarés infâmes, & autres peines qu'il y échoira : enjoignons à nos Juges, chacun à son district, de tenir la main à ce que notre volonté soit religieusement exécutée ; & en cas que lesdits Comédiens contreviennent à notre présente Déclaration, Nous voulons & entendons que nosdits Juges leur interdisent le Théatre, & procedent contr'eux par telles voyes qu'ils aviseront à propos, selon la qualité de l'action ; sans néanmoins qu'ils puissent ordonner plus grandes peines que l'amende, & le bannissement : & en cas que lesdits Comédiens reglent tellement les actions du Théâtre, qu'elles soient du tout exemtes d'impureté, Nous voulons que leur exercice, qui peut inno-

cemment divertir nos Peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public, ce que nous faisons, afin que le desir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'icy, leur donne autant de sujet de se contenir dans les termes de leur devoir des Représentations publiques qu'ils feront, que la crainte des peines, qui leur seroient inévitables, s'ils contrevenoient à la présente Déclaration. Si donnons en mandement à nos amés & féaux Conseillers les gens tenans notre Cour de Parlement à Paris, que ces Présentes ils ayent à faire vérifier, & enregîtrer, & du contenu en icelles faire jouir, & user lesdits Comédiens, sans permettre qu'il y soit contrevenu en aucune sorte & maniere que ce soit. Car tel est notre plaisir. Donné à S. Germain en Laye, le 16. jour d'Avril, l'an de grace 1641. & de notre regne le trente-uniéme. Signé LOUIS, & sur le reply, par le Roy, De Loménie, & scellées du grand sceau sur simple queüe de cire jaune, Registrées, ouy le Procureur général du Roy, pour être exécutées selon leur forme & te-

1641.

1641. neur, à Paris en Parlement le vingt-quatriéme jour d'Avril mil six cens quarante-un. Collationné, signé,

Du Tillet.

PARTHENIE,

TRAGI-COMEDIE DE M. BARO.

CEtte Piece est de l'invention de l'Auteur, qui suppose qu'après la derniere défaite de Darius, Alexandre son vainqueur devint amoureux de Parthénie, Princesse de Perse, sa prisonniere, femme d'Hitaspe, Prince attaché à l'infortuné Darius. Mais, à la persuasion d'Héphestion, Alexandre rend la liberté à Parthénie, & à Hitaspe, & comble de ses bienfaits ces deux époux. Le caractere d'Alexandre est assez mal rendu jusqu'au dénouement, où à la vérité, il paroît tel qu'il devoit être. Il y a peu de bonne Poësie dans cette Tragi-Comédie. En voici cependant un morceau qui n'est pas sans mérite. C'est Parthénie qui parle à Alexandre.

1641.

SIRE, ce qu'aujourd'hui tu recherches de moi
Eſt digne d'un Tyran, mais indigne d'un Roi.
Que ces lâches beautés devant toi proſtituent
Leurs infames appas ; qui charment, mais qui tuent,
Qu'elles t'accordent tout, de crainte de périr,
Elles ſçavent flatter, & moi je ſçais mourir.
Uſe plus ſagement des faveurs de Bellonne,
N'agueres je portois le Sceptre & la Couronne,
Et bien que déſormais ces marques de grandeur
Ne ſoient plus dans mes mains, elles ſont dans mon cœur.
C'eſt-là que mépriſant les coups de la fortune,
Et le fâcheux ſuccès d'une guerre importune,
Malgré ma ſervitude, & malgré tes projets,
Ma vertu trouve encore un Sceptre & des Sujets.



1641. LE GRAND TIMOLEON

DE CORINTHE,

TRAGI-COMEDIE

Par LE SIEUR DE S. GERMAIN.

TImophane, Tyran de Corinthe, fait emprisonner injustement Philarque, un des principaux Citoyens de l'Etat, dans l'intention de séduire la femme de Philarque, dont il est amoureux. Timoléon, frere de Timophane, qui a mis ce dernier dans la situation de commander à Corinthe, mais qui ne croyoit pas qu'il pousseroit sa puissance jusqu'à la Tyrannie, lui représente en vain son injustice. L'amour de la patrie oblige Timoléon d'entrer dans une conspiration contre son frere, & dont il est nommé le chef. Timophane est tué, & Timoléon, après avoir rempli les devoirs d'un Citoyen zélé pour sa patrie, pleure la mort de son frere, & le malheur qui l'a forcé d'être son assassin, & prend la résolution de s'exiler de son Païs, & d'aller finir ses jours dans le plus affreux désert.

fert. On trouve dans cette Tragi-Comédie de très-belles choses, dans les situations, & la Poësie : Saint-Germain n'auroit eu besoin que d'être conduit pour devenir un des plus passables Poëtes Dramatiques de son tems. 1641.

L'INJUSTICE PUNIE, TRAGÉDIE

DE M. DU TEIL (a).

C'Est l'Histoire de Virginie enlevée par le Décemvir Appius, qui en est devenu amoureux, & sauvée de sa violence par Virginius, pere de Virginie, qui poignarde sa fille sur le Théatre. Appius est mis en prison, où il s'empoisonne, ce qui finit la Piece. M. de Campistron traita depuis ce même sujet, nous en parlerons en son tems. A l'égard de la Tragédie de Du Teil, on peut, en ménageant les termes, assurer qu'elle est très-foible. Par le passage suivant, on jugera de la Poësie de l'Auteur.

(a) Ce Du Teil est aussi auteur d'une Traduction de Suetone, c'est tout ce que nous sçavons de lui.

1641.

APPIUS *seul.*

Thémis, pardonne-moi,
Une divinité plus puissante que toi
Renverse tes autels, & fait céder au vice
Les inclinations que j'ai pour la justice!
Tu sçais que je l'observe aux autres jugemens,
Excuse en celui-ci la fureur des Amans.
Si je condamne à tort une fille au servage,
C'est pour la trop aimer que je lui fais outrage;
Loin de lui commander, je lui veux obéir.
Tu me parles, Vertu, je ne te peux ouïr:
Ton maintien sérieux, & ta face ridée,
Viennent à tous momens s'offrir à mon idée.
Mais l'amour en riant, dissipe ce respect,
Et bannit de mon cœur cet ennemi suspect.



1641.

LE GOUVERNEMENT DE SANCHE PANSA,

COME'DIE

DU Sr GUERIN DE BOUSCAL.

C'Eſt peu de choſe que cette Comédie ; l'Auteur a ſuivi, autant qu'il a pû, le Roman de Dom Quichotte. Les Scenes Epiſodiques ſont un peu différentes. Nous ne rapportons de cette Piece que les vers ſuivans, débités par une Egyptienne, qui fait l'Apologie du larcin d'une façon aſſez ſinguliere.

. . . . Le larcin eſt un crime ;
A qui ſouvent on donne un pardon légitime.
Par exemple, la nuit nous dérobe le jour,
Le ſilence le bruit, & l'abſence l'amour.
Les extrêmes malheurs, nous dérobent les larmes,
Le tems à la beauté dérobe tous ſes charmes.
Les ans, & la laideur, dérobent les Amans :
Les Cathares auſſi, nous dérobent les dents.

1641.

ANDROMIRE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. DE SCUDERY.

MOnsieur de Scudery, dans la Préface qui précede cette Piece, en parle ainsi. « Quoique les Anciens » ayent à peine connu le Poëme Tragi-» Comique, je pense que nous pou-» vons assurer, sans perdre le respect » que nous leur devons, que s'il n'est le » plus parfait, il est du moins le plus » agréable...... Ce beau, & divertissant » Poëme, sans pancher trop vers la sé-» vérité de la Tragédie, ni vers le style » railleur de la Comédie, prend les » beautés les plus délicates de l'une & de » l'autre; & sans être ni l'une, ni l'autre, » on peut dire qu'il est toutes les deux en-» semble, & quelque chose de plus... Je » ne sçais si j'ai raison de me faire une » loi de mon expérience, mais je sçais » bien, que de treize Poëmes que j'ai » composé pour le Théatre, & qui tous » ont été reçûs du Public, plus favora-» blement que je ne le méritois; les

» Tragi-Comédies ont été plus heu- 1641.
» reuses, quoique chacun m'ait voulu » faire croire, que mon principal talent » étoit dans les choses graves. L'*An-* » *dromire*, qui est ma derniere, & » celle que je vous présente, m'a con- » firmé puissamment en mon opinion, » & je serois plutôt ingrat que modeste, » si je cachois ma reconnoissance, » après le succès qu'elle a eu (*a*). Aussi » suis-je obligé d'avouer, que soit pour » la fable, ou pour les vers, pour l'in- » vention, ou pour le style, elle est, » aussi-bien que trois ou quatre des » miennes, le dernier effort de mon » esprit ».

Andromire Reine de Sicile, a été promise en mariage par Hieron son pere à Siphax, Prince de Numidie. La mort d'Hieron a suspendu ce mariage, & Andromire devenue sa maîtresse, & qui aime Cléonime, Prince de son sang, & souverain d'Agrigente, refuse d'exécuter la volonté de son pere. Siphax, amant méprisé & jaloux, implore le

(*a*) M. de Scudery témoigne encore la même prévention dans la Préface de son Arminius : après avoir parlé *de l'Amour tyrannique* & d'*Eudoxe*, il ajoute, *Andromire* qui les suivit, devança l'un & l'autre de bien loin.

1641. secours de Jugurthe, Roy de Numidie, qui pour venger son ami, assemble une armée navale, & vient mettre le siége devant Syracuse. (Voilà où l'action de la Piece commence.) Arbas, Prince de Messine, du sang des Rois de Sardaigne, qui a formé le dessein de s'emparer du Royaume de Sicile, feint d'aimer la Reine ; mais se voyant rebuté, à cause de Cléonime, il trahit ce Prince, qui dans une sortie est pris prisonnier par les Numides. Siphax, à qui Cléonime a autrefois sauvé la vie, veut lui rendre la liberté, mais Jugurthe s'y oppose. Cependant Arbas, maître des Troupes d'Andromire, offre à cette Reine de délivrer Cléonime, à condition qu'elle lui cédera le Royaume de Sicile. Andromire accepte la proposition d'Arbas, & après l'avoir fait reconnoître Roy, elle lui apprend qu'elle vient de s'empoisonner. Cléonime, & Arbas se désesperent de ce malheur ; mais Cratès, Médecin d'Andromire, les rassure, en disant qu'il a trompé la Reine, & qu'il n'a point mis de poison dans le breuvage qu'elle a pris. Tandis que cet évenement se passe, Jugurthe, par le moyen de Ménandre, Gouverneur du fort, s'empare

de la ville de Syracuse, & dépouille Arbas de sa nouvelle puissance ; mais par une générosité, peu commune, c'est en faveur d'Andromire, & cette derniere la partage avec Cléonime. Siphax épouse Stratonice, sœur de la Reine, & Arbas qui a autrefois aimé Policrite, autre sœur d'Andromire, rentre dans ses premieres chaînes. 1641.

Malgré le succès de la Piece de M. de Scudery, on ne peut lui passer la multiplicité des évenemens peu arrangés, dont elle est remplie. De plus, tous ses personnages sont défectueux. Andromire ne garde aucune majesté dans ses discours, ni dans ses actions : Cléonime est sans esprit ; Arbas n'est qu'un bas scélérat : les sœurs de la Reine, des avanturieres, qui se jettent à la tête de ceux qui se présentent. Jugurthe & Siphax n'ont point de caracteres décidés : tous les deux animés par la vengeance, & l'ambition, lorsqu'ils sont en état de satisfaire ces passions, ils deviennent généreux, sans qu'on puisse juger quel motif les y porte. A l'égard de la versification, elle est pompeuse, mais vuide de pensées ; & souvent remplie d'antitheses, & de jeux de mots. Voilà quelle est cette

1641. Tragi-Comédie qui, « oblige » M. de Scudery « d'avouer que soit pour la » fable, ou pour les vers, pour l'inven- » tion, ou pour le style, c'est le dernier » effort de son esprit ».

CLARICE,

COMEDIE

DE M. ROTROU.

UN jeune homme de famille est amoureux d'une aimable personne appellée Clarice, chez laquelle il ne peut s'introduire, attendu que son pere, & celui de sa maîtresse sont ennemis. Cet obstacle lui fait naître l'idée de se travestir en domestique, & de se présenter sous ce titre au pere de sa maîtresse, qui le reçoit à son service. Le pere du jeune homme meurt, & par son testament il demande que le Pere de Clarice donne cette jeune personne à son fils, pour assoupir toute inimitié. Le Pere de Clarice consent à la volonté du défunt. Le jeune homme se fait connoître, & épouse la belle Clarice. Il y a dans cette Comédie deux

deux rôles épisodiques, qui sont assez comiquement rendus de la part de l'Auteur; l'un est un Capitan, & l'autre un Pédant. Ces caracteres qui étoient alors fort à la mode, devoient amuser les Spectateurs. 1641.

PHALANTE,

TRAGE'DIE

DE M. DE LA CALPRENEDE.

HEleine, Reine de Corinthe, a autant d'aversion pour Philoxene, fils du Prince Timandre, que d'amour pour Phalante, Prince étranger. Tout l'intérêt de la Piece roule sur la délicatesse de ce dernier, qui sacrifie les sentimens de son cœur à ceux de l'amitié qui le lie avec Philoxene. Au lieu de répondre aux empressemens de la Princesse, il ne lui parle qu'en faveur de son ami. Ses soins ne servent qu'à redoubler l'aversion de la Reine, & exciter très-injustement la jalousie de Philoxene, qui sans vouloir écouter aucune justification, force son Rival à mettre l'épée à la main, sur laquelle il se jette avec tant de fureur,

qu'il s'en blesse mortellement. Il reconnoît enfin son erreur, & meurt pénétré du regret de son aveuglement. D'un autre côté, les froideurs affectées de Phalante, jettent la Reine dans un tel désespoir, qu'elle s'empoisonne pour terminer une vie importune. Elle vient en cet état se présenter aux yeux de son cruel amant. La vûe de la Princesse expirante lui cause de pressans remors ; il se reproche sa foiblesse, qui l'a engagé à entretenir l'infructueux amour de son ami, & empêché de profiter de celui d'une Reine adorable, & cédant à l'excès de sa douleur, il se frape, & tombe aux pieds de son Amante, qui ne tarde pas à le suivre.

1641.

Au reste, la versification de cette Tragédie est très-foible. Le plan est à la vérité, d'une grande simplicité, mais il n'en est pas plus heureux. Le principal personnage est peu propre à être goûté au Théatre. Peut-on concevoir qu'une personne qui préfere son ami à sa maîtresse, soit effectivement amoureux ? C'est une espéce d'Héroïsme trop extraordinaire, & trop peu vraisemblable.

1641.

BÉLISAIRE,

TRAGI-COMEDIE

PAR LE SIEUR DES FONTAINES.

LA versification de cette Piece est assez passable pour le tems, mais les caracteres sont pitoyables : l'intrigue est très-embrouillée, l'Auteur l'a chargée d'événemens & ne s'en est tiré que par un dénouement qui n'a pas le sens commun. L'Impératrice Théodore poursuit Bélisaire avec fureur. Après avoir tenté inutilement de le faire assassiner, elle le dénonce à l'Empereur comme criminel d'état. Ce Prince fait mettre Bélisaire en prison : il reconnoît ensuite son innocence, & le comble de biens & d'honneurs. Passons aux épisodes. Bélisaire reçoit d'une façon fort séche les attentions de la Princesse Sophie, & va soupirer aux piés d'Amalasonte, amante de Vitigez, Roy des Gots. D'un autre côté, Iskirion, Prince Danois, rend des soins à Sophie. A la fin de la Piece, Vitigez épouse Amalasonte; l'empereur offre la

1641. main de la Princesse sa niece, à Iskirion. Ce Prince qui sçait sa passion pour Belisaire, fait le généreux, & la lui céde : & ce dernier y consent de peur d'offenser l'Empereur, & de paroître ingrat envers une personne, qui n'a cessé de lui rendre les services les plus essentiels.

LE FILS DE'SAVOUE'

O U

LE JUGEMENT

DE THE'ODORIC, ROY D'ITALIE.

JUlie, Dame Romaine, par une idée de vengeance contre la mémoire de son mari, qui lui avoit enlevé le fils qu'elle avoit eu de lui, au moment de sa naissance, refuse de reconnoître ce même fils, lorsqu'il se présente devant elle. Le jeune homme porte la justice de sa cause à Théodoric, Roy d'Italie, qui, malgré la persévérance de Julie à désavouer son fils, force cette mere injuste à reconnoître son sang, en lui ordonnant d'épouser ce jeune homme. Julie, frapée du crime qu'on veut l'obliger de commet-

tre, cède à la voix de la nature, & reconnoît son fils. C'est aux Maîtres de l'Art à décider si ce sujet est propre à présenter sur le Théatre. 1641.

THOMAS MORUS
OU
LE TRIOMPHE DE LA FOY ET DE LA CONSTANCE,
TRAGE'DIE EN PROSE,

DE M. PUGET DE LA SERRE.

CE sujet est trop connu pour en donner un extrait. On se contente de dire que l'épisode de cette Tragédie est l'amour d'Henri VIII. Roy d'Angleterre, pour Anne de Boulen. La Serre donne à cette derniere les sentimens les plus vertueux ; malgré les avis de sa mere, qui lui conseille de tout permettre au Roy, Anne de Boulen lui répond qu'elle veut suivre les loix de la vertu, & qu'Henri VIII. n'obtiendra rien, qu'en partageant avec elle sa couronne, par la

1641. voye de l'hymen. Il nous paroît superflu d'ajouter que cette Piece est foible, le nom de l'Auteur en est une preuve sans réplique. (a)

LA SERRE. JEAN PUGET DE LA SERRE naquit à Toulouse vers l'an 1600. Il fut Garde de la Bibliothéque de Monsieur, Frere du Roy Louis XIII. avec le titre d'Historiographe. L'Abbé de Marolles dans son dénombrement des Auteurs, page 439. dit : « Jean Puget de la » Serre, qui d'Abbé Conseiller d'Etat, » acheva ses jours dans le mariage, & » qui a tant fait de livres, de Tragé» dies en prose, & l'esprit de Séné-

* Observations sur les Ecrits modernes, T. I. p. 297.

(a) L'Auteur du Parnasse réformé fait parler ainsi la Serre. « On sçait » que *Thomas Morus* » s'est acquis une répu» tation que toutes les » autres Comédies du » tems n'avoient ja» mais eûes. M. le Car» dinal de Richelieu a » pleuré dans toutes les » représentations qu'il a » vûes de cette Piece. Il » lui a donné des témoi» gnages publics de son » estime, & toute la » Cour ne lui a pas été » moins favorable que » son Eminence. Le Pa» lais Royal étoit trop » petit pour contenir » ceux que la curiosité » attiroit à cette Tragé» die. On y suoit au mois » de Décembre, & l'on » tua quatre Portiers, de » compte fait, la pre» miere fois qu'elle fut » jouée : voilà ce qu'on » appelle de bonnes Pie» ces. . . . . M. Corneille » n'a point de preuves » si puissantes de l'ex» cellence des siennes, & » je lui cederai volon» tiers le pas, quand il » aura fait tuer cinq » Portiers en un seul » jour. »

» que, & de Plutarque, qu'il ne se » vantoit pas d'avoir lûs. » 1641.

C'étoit un Auteur fort médiocre, c'est ce qui a fait dire de lui à Saint Amant,

La Serre
Qui livre sur livre desserre. (a)

La Serre avoit trouvé le secret de bien débiter ses livres à mesure qu'ils paroissoient : mais les ayant fait imprimer en corps, personne ne voulut plus les achetter. On rapporte de lui un aveu assez naïf, qui mérite d'avoir place ici. Etant un jour aux conférences que M. de Richesource faisoit sur l'éloquence, dans une maison située à Paris, Place Dauphine ; après l'avoir écouté jusqu'au bout, il alla l'embras-

(a) Ce passage se trouve dans une Piece de Poësie de Saint Amant, intitulée, *Le Poëte crotté*, où il feint que ce Poëte lassé de sa misere, quitte Paris, après lui avoir fait ses adieux, aussi-bien qu'à plusieurs grands Seigneurs, dont il a reçû jadis des bienfaits, & il continue ainsi.

J'ai vû que vous preniez des noises,
Pour les Marguerites Françoises, *
Et qu'eussiez joué des couteaux
Pour nerverze, & pour Escuteaux.
Et depuis peu même la Serre,
Qui livre sur livre desserre,
Dupoit encore vos esprits
De ses impertinens écrits.

* C'est le titre d'un Recüeil de Poësies de differens Auteurs du tems, qui est très-mauvais.

ser, en lui disant, Ah! Monsieur, je
1641. vous avoue que depuis vingt ans, j'ai bien débité de galimathias; mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit dans toute ma vie.

M. Guéret, dans son ingénieuse critique intitulée *le Parnasse Réformé*, fait tenir ce discours à la Serre. « Il est » étrange qu'on me fasse des reproches » après ma mort, sur des livres dont » on ne m'a rien dit pendant ma vie, » & je ne comprens pas comment on » en parle mal, après le bon argent » que j'en ai reçû...... Pour moi, » je vous l'avoue, je n'ai presque point » travaillé pour l'immortalité de mon » nom: j'ai mieux aimé que mes Ouvrages, me fissent vivre, que de faire » vivre mes Ouvrages, & j'ai toujours » vû qu'un homme sage devoit préférer les pistoles de son siécle, aux » vains honneurs de la postérité...... » Je laisse aux autres le soin de bien » écrire, & je n'ai pour moi que celui » d'écrire beaucoup. Enfin, dans un » tems où j'ai vû qu'on vendoit si bien » les méchans livres, j'aurois eu tort, » ce me semble, d'en faire de bons, » &c. »

M. Despréaux se moque de la Serre

dans sa troisiéme Satyre, en faisant dire à un Campagnard, 1641.

Morbleu, (dit-il) La Serre est un charmant Auteur.

Loret nous apprend que la Serre se préparoit en 1665. à donner un Mercure tous les mois : voici le passage.

Muse Historique de Loret, du 21. Mars 1665.

Le fameux Monsieur de la Serre
Qui livre sur livre desserre,
Comme le feu Sieur Saint Amant
L'a dit autrefois plaisamment :
Pour encore mieux vivre & revivre,
S'en va plus que jamais poursuivre
Le glorieux titre d'Auteur,
Dont il est ardent amateur.
Il s'en va, dit-on, de la France,
Narrer les choses d'importance.
Dans certain livret, tous les mois,
Nommé le Mercure François.
. . . .
Cet Auteur a de l'abondance,
Du fluide & de l'élégance,
Et pour en parler nettement,
Son plus naturel élément,
C'est de presque toujours écrire.
Il est né pour donner à lire ;

1641.

Bref, pour meubler de ses écrits
Les Sieurs Libraires de Paris,
Et des autres lieux de la terre,
Il n'est qu'un Puget de la Serre.

Il y a grande apparence que la Serre ne donna pas long-tems cet Ouvrage, car il mourut au mois de Juillet suivant. C'est ce que nous apprend M. Robinet, sous le faux nom de Du Lorens, dans sa Gazette en vers.

Gazette du 24. Juillet 1665.

Le fameux Puget de la Serre,
De la Parque a senti la serre,
Il est gissant dans le tombeau,
Avec ce Mercure nouveau,
Que sa plume belle & féconde
Eût fait voler au bout du monde :
Oüi, comme un autre il est passé,
Des vers il sera fricassé,
Et l'on ne dira plus la Serre,
Qui livre sur livre desserre.

Ce passage fait voir que l'Auteur du nouveau Supplément de Moréri s'est trompé, en faisant mourir la Serre sur la fin de l'année 1665. ou au commencement de celle de 1666.

1641.

Poëmes Dramatiques du Sieur de la Serre.

THOMAS MORUS, *ou* LE TRIOMPHE DE LA FOY ET DE LA CONSTANCE, Tragédie, 1641.
LE SAC DE CARTHAGE, Tragédie, 1642.
LE MARTYRE DE SAINTE CATHERINE, Tragédie, 1643.
CLIMENE, *ou* LE TRIOMPHE DE LA VERTU, Tragi-Comédie, 1643.
THÉSÉE, *ou* LE PRINCE RECONNU, Tragédie, 1644. (*a*)

(*a*) Il est nécessaire d'avertir que toutes ces Pieces sont en prose, & que M. de la Serre n'a jamais fait de vers. On peut regarder ses Ouvrages Dramatiques, comme des plans distribués, & prêts à être mis entre les mains d'un Poëte. C'est ce qu'a fait Montfleuri, qui s'est servi du Sac de Carthage qu'il a mis en vers, & donné au Théatre sous le titre de *la Mort d'Asdrubal.* Outre les Pieces dont on vient de rapporter les titres, M. de la Serre avoit composé une Tragédie aussi en prose, divisée en deux Journées, chacune de cinq Actes. Elle est intitulée PANDOSTE ou LA PRINCESSE MALHEUREUSE, & fut imprimée en 1631. Nous n'en avons point parlé sous cette année, parce qu'elle n'a jamais été représentée. L'Auteur l'avoit dédiée à une personne dont il cache le nom sous celui d'Uranie; après avoir beaucoup exalté ses qualités supérieures: *Le reste de votre corps*, (dit-il,) *est une huitiéme merveille, dont on ne parle point, parce qu'elle n'a point de nom propre.*

Le sujet de cette Piece est de l'invention de

1641.

LES VÉRITABLES FRERES RIVAUX, (a)

TRAGI-COME'DIE

DE M. CHEVREAU,

Représentée par la Troupe Royale.

ANaxandre, Roy de Thrace, obligé de porter lui-même la guerre chez ses voisins, confie son Royaume, & la Princesse Doralise, qu'il aime, à son frere Pisimant. Ce

l'Auteur. Pandoste est le nom d'un Roy, qui sans aucun sujet, devient jaloux d'Agathocle, Roy de Sicile, & veut le faire emprisonner. Agathocle averti de ce dessein, se retire. Sa fuite précipitée confirme les soupçons du Roy, il fait exposer la Reine, appellée Belaire. Cette Princesse est sauvée, mais elle expire peu après de douleur. Pandoste la trouve prête à rendre les derniers soupirs. Il reconnoît son innocence. Les regrets de ce Roy terminent la premiere Journée. Les Amours de Dorafte, fils d'Agathocle, Roy de Sicile, & de la Princesse Fauvye, fille de Pandoste, leurs avantures romanesques, & leurs reconnoissances, composent la seconde Journée, plus ennuyeuse encore que la premiere.

(a) Ce mot de *Véritables* est sans doute employé pour ne point confondre cette Piece avec celle du Sieur Beys, intitulée, *Céline* ou *les Freres Rivaux*.

dernier devient amoureux de Doralise, & pour se mettre en état de l'obtenir malgré elle, il fait soulever les sujets d'Anaxandre en sa faveur. Le Roy de Thrace ayant appris la double infidélité de Pisimant, revient dans ses états, punit les révoltés, & force son frere de se rendre à sa merci, & à lui remettre Doralise. Pisimant en recevant le pardon de sa révolte, dit à Anaxandre que Doralise s'est rendue à son amour, & qu'il l'a épousée. Ce mensonge produit tout l'effet que ce traître s'en est promis. Le Roy ne veut plus voir Doralise, & la fait chasser lorsqu'elle se présente devant lui. Enfin l'imposture de Pisimant se découvre, Anaxandre connoît tout l'amour & la constance de sa Maîtresse, il en obtient le pardon de sa faute, & en accorde un second à Pisimant.

1641.

C'est ici où commence la Piece.

Ce sujet d'invention auroit pû devenir passable en d'autres mains que celles de Chevreau : mais celui-ci l'a rendu au plus mal. Nulle noblesse dans les caracteres des Acteurs. Le Roy de Thrace qui joue un assez beau rôle, pour le fond, est avili par les discours que l'Auteur lui prête. Doralise s'exprime comme une Mégere avec Pisi-

1641. mant, & pleure en mince griſette avec Anaxandre. Qu'on juge après cela comment le rôle de Piſimant eſt rendu. Enfin, on peut dire que cette Tragi-Comédie eſt auſſi pitoyable par la forme, que par la verſification. Voici deux vers, qui feront juger des autres.

PISIMANT *à Doraliſe.*

Miracle de beauté! avant la fin du jour
Vous aurez fait mourir un miracle d'amour.

On auroit à ſe plaindre de nous, ſi à cet extrait, nous ne joignions pas un paſſage de l'Epître compoſée par le Sieur Bary, Editeur des *Véritables Freres Rivaux*, qu'on trouve à la tête de cette Tragi-Comédie. Voici ſes propres termes.

« Le ſujet de cette Piece eſt rare, les » incidens dont elle eſt accompagnée » merveilleux; & ſi l'eſprit éclate en » ſon invention, la prudence paroît en » ſa conduite. Ses penſées ſont nou- » velles, claires & relevées, & ſi leur » multitude ſurprend les plus ſpirituels, » leur ſolidité étonne les plus judicieux. » Ses vers ſont doux, coulans, juſtes, » & bien tournés. L'Auteur a l'imagi- » nation nette, & préſente, & l'eſprit » revêtu de toutes les connoiſſances

» dont un grand Poëte doit être orné.... 1641.
» Si j'eusse voulu dire ici de lui, tout
» ce qu'on en doit dire, je n'eusse pû
» réduire en deux livres, ce que j'ai
« réduit en deux pages. »

Il faut avouer que Messieurs Bary, & Bonair, * étoient des gens d'un goût bien singulier.

* Editeur d'une partie des Pieces de Boisrobert.

L'ESPRIT FOLET,

COME'DIE

PAR M. D'OUVILLE.

Florestan, jeune Languedocien, nouvellement arrivé à Paris, loge dans la maison d'un de ses amis. Angélique, sœur de cet ami, devient amoureuse du Provincial, & par le moyen d'une porte secrette, s'introduit dans sa chambre en son absence, fouille dans ses papiers, met ses hardes en confusion, lui fait des présens, écrit des lettres, & en reçoit de lui. Florestan n'est pas entierement la dupe de ce manége, mais il veut voir quelle sera la fin de cette avanture, dont il n'imagine rien que de gracieux. Carille son

1641. valet, ne pense pas de même, prévenu que tous ces désordres sont un effet de la puissance d'un Esprit Folet, il s'abandonne à des frayeurs, & des craintes ridicules, que la Suivante d'Angélique prend malignement le soin d'augmenter. Les discours du Valet, font le plus plaisant de la Piece. Le fond en est heureux & comique; Hauteroche a sçu en profiter dans celle qu'il a donné sous le même nom. Le dénouement de la Comédie de d'Ouville, est ce qu'il y a de plus foible. Les stratagêmes d'Angélique se découvrent, & la Piece finit par son mariage avec Florestan.

Dans cette Piece, ainsi que dans les autres du même Auteur, ce sont les femmes qui font l'amour, avec assez de vivacité. On y trouve toujours aussi des rencontres, des travestissemens, des *incognito*, &c.

Nous remarquerons que, quoique tous les Acteurs de cette Comédie soient François, & que la Scene se passe à Paris, néanmoins le sujet est emprunté d'un Canevas Italien, qui a pour titre, *La Dama Demonio*, ou *Arlequin persécuté par la Dame invisible.*

BLANCHE

1641.

BLANCHE DE BOURBON, REINE D'ESPAGNE, TRAGI-COMÉDIE DE M. REGNAULT. (a)

DOn Pedro, Roy de Castille, & mari de Blanche de Bourbon, aime passionément Marie de Padille qui, pour entretenir l'amour de ce Prince, use de sortiléges. Ces charmes magiques forcent non seulement le Roy à ne s'occuper que de Marie de Padille, mais ils lui inspirent une haine si forte contre Blanche de Bourbon, qu'il devient furieux à la vue de cette Princesse. Don Henri, frere de Don Pedro, découvre les détestables pratiques de Marie de Padille. Cette derniere se tue: le Roy de Castille demande pardon à Blanche, qui excuse tout d'un mari

(a) C'est le même Auteur qui avoit déja composé la Tragédie de *Marie Stuard*, dont nous avons donné un Extrait. Ce sont les seuls Ouvrages qu'on connoisse de ce Poëte.

1641. qu'elle aime, & qui n'agissoit que par les charmes des Enfers. Tout est foible dans cette Piece, sujet, conduite, caracteres, & versification.

LE COURONNEMNT DE DARIE,

TRAGI-COMEDIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

Darie, associé par Artaxerce son pere, au trône de Perse, est amoureux d'Aspasie, jeune Grecque, que le Roy aime aussi, & qu'il a enlevé à Darie. Cette rivalité sert de prétexte à Tiribaze, Seigneur Persan, pour conspirer contre Artaxerce, qui suppose que Darie lui a ordonné de retirer Aspasie des mains du Roy. Cette conspiration est découverte, & Tiribaze est arrêté dans le moment que Darie arrive dans le dessein d'enlever Aspasie. Artaxerce à qui on a dit que son fils étoit le chef de la conspiration, le blesse de son épée. Darie tombe évanoui, & on le croit mort. Cependant

le Mystere de la conspiration se découvre, & Artaxerce, qui connoît que Darie n'y avoit aucune part, veut se tuer : Darie reparoit, & dit que sa blessure est peu de chose. Le Roy lui céde Aspasie, & termine la Piece par les deux vers suivans. 1641.

Qu'après la guérison de mon fils on ne voye
Que festins dans ma Cour, que Bals, que feux de joye.

LA MORT DE POMPÉE, (a)

TRAGE'DIE

DE M. CORNEILLE.

« LE caractere de la Poësie du stile, » a toujours décidé du bon ou du » mauvais succès des Poëmes, même » de ceux, qui par leur étendue, sem- Réflexions critiques sur la Poësie & la Peinture, par M. l'Abbé du Bos, Tome I. Section 33. page 281.

(a) Le véritable titre de cette Tragédie est celui qu'on lui a conservé, & que M. Corneille lui avoit donné dan sa premiere édition. Mais depuis, il s'est contenté de mettre seulement *Pompée Tragédie.*

1641. » blent dépendre le plus de l'œconomie » du plan, de la distribution de l'action, & de la décence des mœurs.

» Nous avons deux Tragédies du » grand Corneille, dont la conduite, » & la plûpart des caracteres sont très-» défectueux. *Le Cid* & *la Mort de* » *Pompée*. On pourroit même disputer » à cette derniere, le titre de Tragé-» die. (a) Cependant le Public enchanté » par la Poësie du style de ces Ou-» vrages, ne se lasse point de les ad-» mirer, & il les place fort au-dessus » de plusieurs autres, dont les mœurs » sont meilleurs, & dont le plan est » régulier. Tous les raisonnemens des

M. Corneille, examen de Pompée.

(a) « Il y a quelque » chose d'extraordinaire » re dans le titre de ce » Poëme, qui porte le » nom d'un Héros, qui » n'y parle point : mais » il ne laisse pas d'en » être en quelque sorte le » principal Acteur, puis-» que sa mort est la cause » unique de tout ce qui » s'y passe. J'ai justifié » ailleurs l'unité d'ac-» tion qui s'y rencon-» tre, par cette raison, » que les événemens y » ont une telle dépen-» dance l'un de l'autre, » que la Tragédie n'au-» roit pas été complette, » si je ne l'eusse poussée » jusqu'au terme où je » la fais finir. » Il n'ap-» partenoit qu'à Mr Corneille de hazarder des choses extraordinaires. Il étoit né pour composer des modeles. Quelque beau que soit celui-ci, & quelque succès qu'il ait eu, cependant l'Auteur n'a pas voulu y revenir ; & aucun Poëte après lui n'a osé en faire usage.

» Critiques ne le persuaderont jamais » qu'il ait tort de prendre pour des Ou- » vrages excellens deux Tragédies qui, » depuis quatre-vingt ans, font tou- » jours pleurer les Spectateurs. » 1641.

Comme nous avons déja parlé de la premiere de ces deux Tragédies, nous n'examinons ce passage de M. l'Abbé du Bos, que par rapport à la derniere.

Il est certain que la beauté des vers qui, sans contredit, sont les plus élevés, & les plus pompeux (a) que M. Corneille ait jamais faits, jointe à la richesse des images & des pensées, a pu éblouir les Spectateurs sur les irrégularités du Poëme : mais pourroit-on dire qu'en cela seul consiste tout son mérite, & n'être pas frapé des caracteres

(a) On a reproché qu'en général, la versification de ce Poëme, & surtout celle de la premiere Scene, qui en contient l'exposition, est un peu trop épique. M. Corneille, sans y penser, nous en donne la raison. « J'ai traduit, dit-il, de » Lucain, tout ce que » j'y ai trouvé de pro- » pre à mon sujet, & » comme je n'ai point » fait de scrupule d'en- » richir notre langue du » pillage que j'ai pu » faire chez lui ; j'ai tâ- » ché pour le reste, a- » entrer si bien dans sa » maniere de former ses » pensées, & de s'expli- » quer, que ce qu'il m'a » fallu y joindre du » mien, sentit son gé- » nie, & ne fut pas in- » digne d'être pris pour » un larcin que je lui » eusse fait. »

1641. de Cléopatre, (a) de César, & de Cornélie, aussi sublimes, & aussi-bien soutenus qu'aucun, que cet inimitable Auteur ait mis au Théatre ? Ce n'est pas que nous prétendions engager le Lecteur, à juger de cette Tragédie sur l'examen de l'Auteur qui, contre sa coûtume, quitte en cette occasion la qualité de Censeur impartial de son propre Ouvrage, dont il devient l'apo-

Pompée. ACTE II. SCENE I. (a) « Achevons cet hymen, s'il se peut achever,
» Ne dura-t'il qu'un jour, ma gloire est sans seconde,
» D'être, du moins un jour, la maîtresse du monde. »

C'est la peinture du caractere que M. Corneille donne à Cléopatre, en lui conservant une vraisemblance ennoblie, par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. « Je ne la » fais, dit-il, amoureu» se que par ambition, » & en sorte qu'elle » semble n'avoir point » d'amour, qu'en tant » qu'il peut servir à sa » grandeur. Quoique la » réputation qu'elle a » laissée, la fasse passer » pour une femme las» cive, & abandonnée » à ses plaisirs. . . . . Je » trouve qu'à bien exa» miner l'Histoire, elle » n'avoit que de l'ambi» tion sans amour, & » que par politique elle » se servoit des avanta» ges de sa beauté, pour » affermir sa fortune. » Cela paroît visible, » en ce que les Histo» riens ne marquent » point qu'elle se soit » donnée qu'aux deux » premiers hommes du » monde, César & An» toine, & qu'après la » déroute de ce dernier, » elle n'épargna aucun » artifice pour engager » Antoine dans la même » passion qu'ils avoient » eue pour elle, & fit » voir qu'elle ne s'étoit » attachée qu'à la haute » puissance d'Antoine, » & non pas à sa per» sonne. »

logiſte, & ne s'étudie qu'à en faire remarquer l'art & les beautés. « A bien » conſidérer cette Piece, je ne ne crois » pas, dit-il, qu'il y en ait ſur le Théa- » tre, où l'hiſtoire ſoit plus conſervée, » & plus falſifiée tout enſemble. Elle » eſt ſi connue, que je n'ai oſé en changer » les évenemens ; mais il s'y en trou- » vera peu qui ſoient arrivés, comme » je les fais arriver. Je n'y ai ajouté » que ce qui regarde Cornélie, qui » ſemble s'y offrir d'elle-même, puiſ- » que dans la vérité hiſtorique, elle » étoit dans le même vaiſſeau que ſon » mari, lorſqu'il aborda en Egypte, » qu'elle le vit deſcendre dans la bar- » que où il fut aſſaſſiné à ſes yeux par » Septime, & qu'elle fut pourſuivie ſur » mer, par les ordres de Ptolomée. » C'eſt ce qui m'a donné occaſion de » feindre qu'on l'atteignit, & qu'elle » fut ramenée devant Céſar, bien que » l'Hiſtoire n'en parle point. » La ſuite eſt ſur le même ton. Comment doit-on interpréter la penſée de M. Corneille ? A-t'il cru que ſa Tragédie n'avoit d'autres défauts, que ceux que ſon habileté lui a fait ſi bien réparer ? & qu'il étoit inutile de la juſtifier du côté de la conduite, des mœurs, de la 1641.

1641. foibleſſe, & du peu de vraiſemblance de la plûpart des autres perſonnages ? Ce qui eſt de certain, c'eſt que la vérité, & ſes lumieres, lui ayant fait appercevoir certains défauts, il a évité d'en parler dans ſon examen, aimant mieux inſérer ſa critique autre part. (a)

(a) Dans l'Epître qui précéde la Comédie du *Menteur*, M. Corneille convient de la foibleſſe du ſujet de la Tragédie, dont nous parlons. « J'ai » fait *Pompée*, dit-il, pour » ſatisfaire à ceux qui ne » trouvoient pas les vers » de Polyeucte ſi puiſ» ſans, que ceux de Cin» na, & leur montrer » que j'en ſçaurois bien » trouver la pompe, » quand le ſujet le pour» roit ſouffrir. . . . J'ai » voulu faire un eſſai de » ce que pouvoit la ma» jeſté du raiſonnement, » & la force des vers dé» nués de l'agrément du » ſujet. »

Le ſecond endroit de critique ſe trouve dans l'examen de Polyeucte, où en parlant de la confidence que Pauline fait à Stratonice de ſon amour pour Sévere, il blâme celle de Cléopatre dans *Pompée*, & prend occaſion de-là, de donner un précepte pour la bienſéance que l'on doit obſerver dans de pareilles ſituations. « Il ſe fait » ſur nos Théatres beau» coup de confidences » d'affections, qui ont » déja duré deux ou » trois ans, dont on » attend à révéler le ſe» cret, juſtement au » jour de l'action qui » ſe préſente, & non » ſeulement ſans aucu» ne raiſon de choiſir ce » jour-là plutôt qu'un » autre pour le déclarer, » mais lors même que » vraiſemblablement, on » s'en eſt dû ouvrir beau» coup auparavant avec » la perſonne à qui on » en fait confidence. . . . » L'Infante du Cid avoue » à Léonor l'amour ſe» cret qu'elle a pour lui, » & l'auroit pû faire un » an ou ſix mois plutôt. » Cléopatre, dans Pom» pée, ne prend pas des

Finiſſons

Finissons cet article par quelques réflexions que M. Dacier a faites sur cette 1641.
Tragédie, dans ses Remarques sur la Poëtique d'Horace. Il ne l'attaque que par l'endroit le plus brillant, c'est-à-dire, par celui de la versification, dont il releve plusieurs négligences. Contentons-nous de quelques exemples.

Supposons, dit-il, que M. Corneille eut donné sa belle Tragédie *de la Mort de Pompée* à Quintilius, ou à quelqu'autre Critique; & voyons en passant, si nous ne pourrions pas découvrir une partie de ce qu'il y auroit trouvé.... Dans la troisiéme Scene du troisiéme Acte, César demande à Antoine,

> Comme a-t'elle reçu les offres de ma flamme?
>
> ANTOINE.
>
> Comme n'osant la croire, & la croyant dans l'ame?
>
> Par un refus modeste, & fait pour inviter,
> Elle s'en dit indigne, & croit la mériter.

» mesures plus justes a- » vec Chamion, elle lui » conte la passion de Cé- » sar pour elle, & comme

» *Chaque jour ses Courriers*
» *Lui portent en tribut ses vœux & ses lauriers.*

(a) » Cependant, comme il ne paroît personne » avec qui elle ait plus » d'ouverture de cœur,

1641. Cela auroit parû lâche, froid, & plein d'une affectation qui ne convient point du tout à la Tragédie, & moins encore au caractere d'Antoine (*a*). Je ne doute plus que Quintilius n'eut marqué & condamné comme un de ces endroits sans graces & sans ornemens, ce qu'Achorée dit dans la seconde Scene du deuxiéme Acte, en parlant de Pompée, qui rend le dernier soupir : outre que cela est vainement subtil, & recherché ; il est sans grace, & péche par le tour, & par l'expression. Les ornemens emphatiques sont très-condamnables ; & je crois que Quintilius auroit mis de ce nombre, tout ce qu'Achorée dit de la tête du Grand Pompée, quand Achillas la montra à César,

> A ces mots, Achillas découvre cette tête,
> Il semble qu'à parler encore elle s'apprête, &c.

M. Corneille, d'une chose naturelle,

» qu'avec cette Chamion, » il y a grande apparence, que c'étoit elle-même dont cette Reine se servoit pour introduire ses Courriers, & qu'ainsi elle devoit sçavoir déja tout ce commerce entre César & sa Maîtresse. »

(*a*) M. Dacier est indulgent, & fait grace au reste de la Scene, & au rôle d'Antoine en entier.

en fait une image qui n'a rien de noble, ni de naturel : mais dans ce même endroit, sept ou huit lignes plus haut, il y a deux vers, qui seuls rachettent tous ces endroits foibles ; c'est où le même Achorée parle des bassesses que Ptolomée fit devant César. 1641.

> J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moy,
>
> De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roy.

On ne peut mieux finir que par ces deux vers, dignes du grand Corneille, & renvoyer le Lecteur pour le surplus de ces remarques, à l'Ouvrage de M. Dacier, que nous venons de citer.



1642.

LE TRIOMPHE DES CINQ PASSIONS,

TRAGI-COME'DIE

De M. Gillet de la Tessonnerie.

CEtte Tragi-comédie est composée de cinq sujets différens, proposés pour exemple, par un Sage à un jeune Seigneur prêt d'entrer dans le grand monde. C'est ce qui forme une espece de Prologue, qui annonce les Actes suivans.

ACTE I. LA VAINE GLOIRE. Manlius le fils, condamné à la mort, par son pere, pour avoir, malgré sa défense, donné une bataille, quoiqu'il eût remporté une grande victoire.

ACTE II. L'AMBITION. Rhadamiste s'empare des états de Mithridate, Roy d'Arménie, & fait ensuite étouffer ce malheureux Prince.

ACTE III. L'AMOUR. Antiochus brule en secret d'un feux incestueux, pour Stratonice sa belle-mere.

ACTE IV. LA JALOUSIE. Martiane, femme d'Emile, suit secrettement

fon mari à la chaſſe, s'imaginant le ſurprendre avec une Maîtreſſe. Elle ſe cache dans un petit bois, Emile entend du bruit, tire une fléche, & tue Martiane, croyant fraper un cerf. 1642.

ACTE V. LA FUREUR. Biſathie, fille du Roy des Maſſiliens, croyant que ſon amant eſt infidéle, le livre à la vengeance du Roy, qui le fait mourir. Biſathie ſe repent de ſa cruauté, & ſe tue enſuite.

ALCIDIANE
OU
LES QUATRE RIVAUX,

TRAGI-COMÉDIE

Tirée du Manzini, (*a*)

PAR M. DESFONTAINES.

ALcidiane, niéce d'Anaxandre, Roy de la Gaule Narbonnoiſe,

(*a*) Jean-Baptiſte Manzini, eſt un Auteur Italien qui a fait un Ouvrage, que M. de Scuderi a traduit ſous le titre ſuivant. « Les Harangues, ou Diſcours Académiques de Jean-Baptiſte Manzini, traduites de l'Italien, Paris, *in*-8°. 1640.

C'eſt d'un de ces diſcours Académiques que Deſfontaines a pris le fonds de ſa Tragi-Comédie.

1642. est aimée de Périmene, d'Hermodante, & de Philiste, Princes de la Cour d'Anaxandre, & de Thersandre Prince étranger. Ce dernier, qui se voit méprisé d'Alcidiane, fait déguiser des gens à lui, en Maures, qui feignent de vouloir enlever cette Princesse: Thersandre paroît dans le moment, & les met en fuite (a). Tandis qu'il les poursuit, ou qu'il en fait le semblant, arrive Périmene, à qui Alcidiane fait le récit du prétendu service de Thersandre. Périmene ne prend point le change, & se doute de la supercherie de son Rival: desorte que lorsque ce dernier reparoît, il le traite très-mal, & veut l'obliger à mettre l'épée à la main. Thersandre refuse le combat, & s'enfuit honteusement. Ensuite il se travestit, & en présence des trois autres Amans d'Alcidiane, il veut poignarder cette Princesse. Périmene s'évanouit, Hermodante détourne le coup, & Philiste poursuit Thersandre & le tue. Chacun de ces Rivaux prétend avoir mérité la main de la Princesse. Ils se présentent devant Anaxandre, & plaident chacun leur cause.

(a) Ce stratagême avoit été déja employé par le même Auteur dans sa Tragi-Comédie d'*Orphise* ou *la Beauté persécutée*.

Le Roy décide en faveur de Périmene, qui obtient Alcidiane, Anaxandre console Hermodante, en l'unissant à sa sœur, & Philiste épouse Ormonde, Princesse des Volsques. Tout le monde paroît content, excepté les Spectateurs, qui ont dû, indépendamment des autres défauts de la Piece, avoir été furieusement ennuyés des longs plaidoyers des Amans d'Alcidiane. 1642.

LE MARTYRE DE SAINT EUSTACHE,

TRAGE'DIE

DE M. DESFONTAINES.

DEsfontaines, en traitant ce sujet après Baro, n'a pas cru devoir s'assujettir à plus de régularité que son devancier.

La Tragédie commence par la conversion de Placide, ensuite il s'embarque avec sa femme & ses deux fils, âgés de cinq ou six ans. Un Pirate lui ravit sa femme : & ses deux fils lui sont enlevés, l'un par un Ours, &

1642. l'autre par un Lion. Placide se retire dans un hermitage. L'Empereur Trajan le fait chercher, & le rappelle auprès de sa personne pour lui donner le commandement de son armée. Placide remporte une grande victoire sur les Perses. Deux jeunes gens se distinguent si fort dans cette bataille, que Placide les fait venir, pour les récompenser. Il reconnoît ses deux enfans dans ces jeunes Héros. Une Dame vient implorer le secours de Placide : ce dernier retrouve sa femme en la personne de cette Dame. L'Empereur Trajan meurt : Adrien lui succéde à l'Empire. Il ordonne à Placide de le suivre au Temple de Jupiter, où il va offrir un sacrifice. Placide se déclare Chrétien, & est martyrisé. Adrien employe vainement les offres les plus avantageuses, pour engager les fils de Placide à renoncer à la Religion Chrétienne : ensuite il les menace d'une mort ignominieuse, s'ils persistent dans leur résolution. Le plus jeune des deux freres répond à l'Empereur.

THE'OPISTE.

La mort est toujours belle, & toujours honorable,
Quand on meurt innocent, & qu'on n'est point coupable.

1642.

Les tombeaux aux grands cœurs sont bien indifférens,
Les plus beaux sont affreux, aux esprits des Tyrans.
Ces marbres arrachés du centre de la terre,
Et que le luxe éleve au-dessus du tonnerre,
Dedans leurs monumens si pompeux & si hauts,
Cachent leur pourriture, & non pas leurs défauts.
De leur ambition l'odieuse mémoire,
Fait voir avec horreur ces restes de leur gloire:
Et le crime, qui tient les méchans dans ses fers,
Sur la pourpre & dans l'or, les entraîne aux enfers.

La Tragédie est terminée par le martyre des deux fils de Placide, de la femme de ce dernier, & les remords d'Adrien.

FRANCION,

COMEDIE

De M. Gillet de la Tessonnerie.

Le vieux Seigneur du Bourg-la-Reine, nommé Valentin, a épousé

1642. depuis peu Laurette, jeune & jolie personne, que sa mere a sacrifiée aux richesses de ce Crésus. Celui-ci, malgré tout l'amour qu'il ressent pour sa nouvelle épouse, n'en est pas moins de glace auprès d'elle. Francion, Gentilhomme Parisien, amoureux de Laurette, & qui a appris son mariage, arrive au Bourg-la-Reine, déguisé en Opérateur. Il se présente à Valentin, pour obtenir la permission de débiter ses drogues dans le lieu, & gagne si bien la confiance de ce Vieillard, qu'il lui avoue son infirmité. Francion promet de l'en guérir, par le moyen d'un charme magique, mais il est nécessaire qu'il passe seul la nuit dans un bois. Valentin persuadé du sçavoir du prétendu Opérateur, se résout à cette épreuve. Il se rend dans le bois, où Anselme, Confident de Francion, l'attache à un arbre & se retire. Francion de son côté, se propose de profiter de l'absence de Valentin, pour entretenir Laurette; mais ce projet est détruit par des voleurs qui se sont introduits dans la maison de Valentin, dont l'un le fait tomber, dans le moment qu'il veut monter un balcon de la maison. Francion blessé de sa chûte, est obligé de

s'en retourner à son hôtellerie, cependant Valentin après avoir inutilement attendu Francion, commence à se douter qu'il est joué; il crie à son secours, des paysans le reconnoissent, & on le délie. Dans le moment passe le Prevôt, qui a arrêté une partie des voleurs, qui étoient dans la maison de Valentin : celui-ci s'imagine que l'Opérateur est complice de ces voleurs, & comme tel le dénonce au Prevôt, qui, suivi de ce Vieillard, se transporte avec ses Archers à l'hôtellerie de Francion, pour l'arrêter. Francion se fait connoître, & découvre la turpitude de Valentin, ajoutant qu'il prétend faire annuller son mariage avec Laurette. Valentin qui ne peut nier le fait, consent à la proposition de Francion; c'est ce qui termine cette Comédie, dont le sujet est emprunté du premier & second Livre de la premiere partie du Roman de Francion. Il s'en faut beaucoup que la Comédie soit aussi Comique que le Roman, quoique ce dernier soit un assez méchant Ouvrage. 1641.

1642.

ARISTOTIME,

TRAGEDIE

PAR LE SIEUR LE VERT.

NOus croyons que cette Tragédie a dû avoir du ſuccès, & qu'elle en auroit peut-être eu d'avantage, ſi l'Auteur avoit choiſi un ſujet plus heureux. Celui-ci eſt tiré d'un opuſcule de Plutarque, intitulé : *Les vertueux faits des Femmes*, voyons de quelle façon le Poëte l'a préſenté au Théatre.

Ariſtotime, Tyran d'Elée, n'eſt pas ſatisfait d'avoir uſurpé la ſuprême puiſſance, affermie par le mariage de Myrone ſa fille avec Anaxandre, fils d'Antigone ſon Protecteur, il veut encore aſſujettir le cœur de la vertueuſe Mégiſte. Les conſeils de Myrone, & les menaces du Tyran ne peuvent rien ſur cette femme forte. Prête à voir égorger Ariſton ſon jeune fils, la fortune change, Ariſtotime tombe au pouvoir des conjurés. Anaxandre ſert de premiere victime à la fureur du peuple, qui demande avec inſtance la

mort d'Ariſtotime & de ſa fille. Ce Prince paroît au cinquiéme Acte dans une ſale tendue de noir, au fond de laquelle on voit le cercueil de ſon malheureux gendre. Il déclare à Myrone qu'il s'eſt empoiſonné : malgré ſa défenſe, cette derniere veut l'accompagner au tombeau, & choiſit le poignard comme le moyen le plus prompt pour terminer ſa vie infortunée. 1642.

Il eſt vrai que ce Poëme n'eſt pas entierement régulier, que la conduite pourroit en être plus correcte, & les Scenes mieux liées, mais, malgré cela, il n'eſt pas ſans mérite. La verſification eſt des meilleures du tems. (Si l'on veut excepter M. Corneille.) On trouve dans cette Tragédie des ſituations ménagées avec aſſez d'art, des ſentimens nobles, & bien exprimés. Autant qu'il lui a été poſſible, l'Auteur a dépouillé le caractere d'Ariſtotime de ce qui pouvoit le rendre odieux. Le rôle de Mégiſte eſt ſans contredit le plus beau ; il eſt ſoutenu parfaitement. Celui de Myrone interreſſe infiniment. On ne peut en effet être qu'attendri du ſort de cette vertueuſe fille, qui déſaprouvant les violences de ſon pere, ne conſerve pas moins pour lui la plus

1642. vive tendresse, dont elle ne cesse de donner des marques.

ACTE II, SCENE II.

MÉGISTE. (*a*)

Quoi? croiroit-on jamais qu'après tant d'amitié
Vous eussiez eu pour moi cette injuste pitié?
Et qu'en mon infortune, une personne amie
M'eut voulu conseiller la honte & l'infamie?
Epouser un tyran, oublier un mari,
Que tous les gens de bien & la Grece ont chéri.
Qu'on voit si vaillamment aux pieds de nos murailles,
Chercher nos libertés, ou bien ses funérailles?
Et qui sans réfléchir vers son propre intérêt,
Se donne à sa patrie, & fait ce qui lui plaît;
Quitter Timoléon, pour prendre Aristotime?
C'est laisser la vertu pour embrasser le crime:
C'est chercher par un acte infame & solemnel
De quoi noircir son nom d'un reproche éternel;

(*a*) Megiste répond ici à Myrone qui veut la persuader d'épouser Aristotime.

Mais refuser un trône élevé par le vice ; 1642.
C'est éviter l'appas d'un pompeux précipice ;
C'est courrir à la gloire, & fuïr un cercueil,
Où la fortune enfin ensevelit l'orgueil.

MYRONE.

Puis-je vouloir la mort à Mégiste que j'aime ?
Ah ! que n'osai-je ici vous dire librement
Les importans secrets de mon ressentiment ?
Que ne vous puis-je ouvrir le fond de ma pensée,
Vous verriez aisément à quoi je suis forcée,
Et que pour contenter mon pere, & mon époux,
Je combats la vertu que je respecte en vous.

ALINDE,

TRAGE'DIE

DE M. DE LA MESNARDIERE.

DEs trois unités prescrites pour la régularité d'un Poëme Dramatique, celle d'action a le plus de peine à se faire observer. On ne doit pas en être surpris, M. Corneille, dont les Ouvrages sont regardés comme des modéles, s'en est quelquefois écarté

1642. dans ses plus belles Pieces : pourquoi ne pardonnera-t'on pas au Sieur de la Mesnardiere, s'il n'a pas été plus méthodique dans un coup d'essai.

Alinde, Reine de Perse, & fiancée contre son gré au Roy des Parthes, se déguise sous le nom de Perside, & prend la fuite avec Léontin, Seigneur Persien qu'elle aime, & qui l'accompagne sous le faux nom de Canope. Une tempête jette ces deux Amans sur les côtes de Thrace, où ils sont reçûs par Ortalque, Prince du sang Royal, qui devient amoureux de Perside.* Cet amour importun n'est pas le plus grand mal qu'elle doit éprouver : elle ignore encore que l'infidéle Canope n'est plus sensible qu'aux charmes d'Iris, sœur du Prince de Thrace. Cette fiere Princesse veut éprouver la constance de ce nouvel Amant, avant que de se rendre.

* C'est ici où la Piece commence.

IRIS.

Je veux voir des vertus sans oüir des sermens,
Je connois votre amour, prouvez votre constance,
Gagnez mon jugement, forcez sa résistance.

. . . .

CANOPE.

1642.

CANOPE.

Hé ! pourquoi voulez-vous qu'une ame infortunée
Trouve l'éternité dans le cours d'une année ?
Le soleil a-t'il droit, par le nombre des jours,
Comme il forme les fruits, de former les amours ?

. . . .

IRIS.

Est-ce donc vous traiter avec tant de froideur
Qu'entendre ces discours ? approuver votre flâme ?
Et vouloir que mes yeux commandent dans votre ame ?
C'est beaucoup, c'est assez, c'est même trop pour moy
Que vous recommander la constance & la foy.

Perside interrompt cet entretien ; elle en conçoit quelques soupçons, mais elle n'ose s'y livrer.

PERSIDE *à ses Confidentes.*

Mais crois-tu qu'un grand cœur puisse manquer de foy ?
Dis, ne me flatte point, parle, conseille moy.

1642. Dis tout ce que tu crois ; mais le crois-tu coupable ?
Iris vaut-elle tant ? Est-elle plus aimable....
Pour moi, je ne vois pas.... mais ses yeux sont puissans :
Possible mes soupçons ont abusé mes sens.
Ma fille, dis-moi donc ; sont-ils en confidence ?
Et les a-t-on surpris en quelque intelligence ;
Parle-moi franchement.

CHRYSANE *Confidente de Perside.*

Mais....

PERSIDE.

Ah ! ne le dis pas.
Un mot si dangereux peut causer mon trépas.
Je cherche des raisons qui nourrissent ma flâme,
Je veux des vérités qui plaisent à mon ame.
Trompe-moi, j'y consens, fais durer mon tourment ;
Trouve de la constance en mon perfide amant.
. . . .
Mais est-il innocent ? en voudrois-tu jurer ?

ISASPE, *autre Confidente.*

Oui, Madame.

PERSIDE.

Il suffit. Il faut donc endurer.

Ortalque poursuivant son amoureux

dessein, cherche à guérir Perside de la passion qu'elle a pour Canope, & croit en avoir trouvé un sûr moyen, en lui découvrant son inconstance. Evandre, Seigneur Grec, attaché à Ortalque, & qui est annoncé comme un homme d'une prudence consommée, tâche à dissuader ce Prince d'une démarche, qui ne peut causer qu'un extrême déplaisir à la Princesse, sans la rendre plus favorable. On voit par la Scene suivante que ce sage Grec est amoureux d'Iris, & que c'est ce motif qui le porte à éviter une rupture entre Canope son rival, & son ancienne Maîtresse. Il déclare qu'il va renverser les projets d'Ortalque, & communique son dessein à Arcade, Confident de ce Prince. Le Spectateur s'attend à voir les effets de cette union, mais elle n'en produit aucun. Dès la premiere entrevûe, Ortalque fait confidence à Perside de l'intrigue de Canope & d'Iris. Ce Prince ne tarde pas à sentir le mal que son indiscrétion peut causer; mais il ne sçait comment l'éviter, non plus que la réprimande qu'Evandre lui vient faire, ni une seconde encore plus forte de la part d'Iris. Il promet à cette derniere de

1642.

travailler efficacement à raccommoder
1642. sa faute ; & dans le moment il se laisse gagner par les discours d'une des Confidentes de Perside, & lui fait voir la preuve du malheur de sa Maîtresse.

Au cinquiéme Acte, Perside (qui est reconnue pour la Reine de Perse) envoye un billet à Canope (que l'on sçait être le Prince Léontin) par lequel elle lui marque, que ne pouvant supporter son infidélité, elle s'est déterminée à quitter la vie, & que pour cet effet, à la faveur des ténébres, elle s'est exposée au coup mortel qu'Ortalque croyoit porter à une esclave dont il avoit sujet de se plaindre. Au même instant, *la porte s'ouvre, on voit Chrysante, & d'autres Domestiques, mettre la Princesse dans un fauteuil, & elle a une écharpe sur le côté, comayant été pensé de ses blessures.*

Un spectacle aussi touchant réveille dans le cœur de Léontin toute la vivacité de l'amour qu'il a ressenti pour Alinde. Il se jette à ses piés, & les arrose de larmes.

LÉONTIN.

Ah! pardon, grande Reine, une ame bien née,
Ne doit point accabler une ame infortunée;

Si vous sçaviez l'état. . . . . Mais avant mon trépas,
Puis-je au moins espérer que vous ne mourrez pas!
. . . .
Ah! j'expire! ah! je meurs! ah! crime irrémissible!
Belle Reine! ah! barbare . . . .

ALINDE.

Ah! cruel! tu veux donc à mon dernier moment,
Géner ce pauvre esprit par un double tourment?
Mais enfin tu le veux, il faut que je ressente
Et la mort de l'Amant, & celle de l'Amante.

Léontin arrache l'épée d'Ortalque qui arrive dans le moment & se perce le sein. Le Prince de Thrace est fort étonné d'apprendre qu'il a tué Alinde, & non l'esclave qu'il vouloit punir; il veut se tuer, ses gardes le retiennent. Alinde a la douleur de voir expirer son amant à ses yeux, & d'écouter, avant de le suivre, les ennuyeux complimens d'Iris, avec qui elle se réconcilie trèsgénéreusement.

On jugera aisément par cet extrait, que le plan de cette Piece est assez mal construit, & que le fonds du sujet ne vaut

1642. rien. Ajoutons qu'il n'y a aucune liaison dans les Scenes. La duplicité d'action qu'on y peut remarquer est le moindre défaut de l'Ouvrage. La versification est assez coulante en quelques endroits, mais on sent que l'Auteur l'a travaillée avec peine, & qu'elle lui a beaucoup coûté, quoiqu'elle soit souvent négligée ; si l'on veut faire l'analyse des principaux personnages, on trouvera qu'Ortalque est un fou, Alinde une imbécille extravagante, Léontin un scelérat, & qu'Iris ne peut passer que pour une franche coquette.

Hippolyte-Jules Pilet de la Mesnardiere étoit de Loudun ; il s'appliqua d'abord à l'étude de la Médecine, mais s'étant, suivant les apparences, dégouté de cette profession, il tâcha à faire sa fortune par les belles Lettres ; & s'attacha au Cardinal de Richelieu. Il exerça successivement les charges de Maître d'Hôtel, & de Lecteur ordinaire de la Chambre du Roy. La réputationqu'il s'étoit acquise par un effet de son bonheur, lui fit donner une place à l'Académie Françoise, où il fut reçû en 1655. & succéda à Tristan l'Hermite. Il mourut le 4. Juin 1663. Entre plusieurs Ouvrages de cet

Auteur, tous très-foibles dans leurs genres, la Tragédie d'*Alinde* est le seul qu'il ait donné au Théatre. On peut voir un plus long détail de sa vie, & un jugement sur ses différentes productions, dans l'Histoire de l'Académie Françoise, continuée par M. l'Abbé d'Olivet. 1642.

IBRAHIM
OU
L'ILLUSTRE BASSA,
TRAGI-COMEDIE
DE M. SCUDERY.

Cette Piece ne contient que la conclusion du Roman d'Ibrahim, & n'a nulles beautés de détails. Voici ce qu'en dit l'Auteur dans sa Préface d'Arminius. « Pour l'*Illustre Bassa*, il » avoit été trop heureux en Roman, » pour ne l'être pas en Comédie. Aussi » l'a-t'il été de telle sorte, que si l'Ac- » teur qui en faisoit le premier person- » nage, ne fut point mort, il auroit » peut-être effacé au Théatre tout ce » que j'avois fait jusqu'alors. »

1642.

CYMINDE
OU
LES DEUX VICTIMES,
TRAGI-COMEDIE
DE M COLLETET. (a)

LEs peuples de la Sarmatie, ayant offensé Neptune, en sont punis par la peste qui désole leur païs. L'Oracle consulté répond que, pour appaiser le Dieu des Mers, il faut tous les trois mois lui offrir une personne qui sera désignée par le sort, qui servira de victime à son courroux, & que ce sacrifice durera jusqu'à ce que

. . . . Le zele un jour
Ne fasse refuser deux victimes d'amour.

Voilà ce qui constitue le fonds de la Piece; elle commence par le peuple qui

(a) Colletet n'est que le Versificateur de la Tragi-Comédie de *Cyminde*. Elle étoit toute en prose de la composition de l'Abbé d'Aubignac, qui la donna à Colletet, comme un chef-d'œuvre de l'art.

revient du Temple, où le sort s'est déclaré. Licidas, favori du Roy, & marié depuis peu avec Cyminde, est la victime qui doit être présentée à Neptune. Cyminde, pour sauver la vie à son époux, se présente au Sacrificateur, qui la reçoit à la place de Licidas: elle est mise dans une barque, & abandonnée au gré des flots de la mer. Licidas qui apprend ce que Cyminde vient de faire pour lui, ne veut point survivre à cette généreuse épouse, & il se jette dans la mer. Cyminde & Licidas n'y périssent pas: au contraire, les vagues les portent sur le rivage. Le Grand Prêtre arrive, & déclare, de la part de Neptune, que l'oracle est accompli, & que l'amour de ces époux amans, a calmé la colere de ce Dieu, & fini les malheurs du païs. Cette Piece est foible. L'Auteur n'entendoit rien à la Poësie Dramatique. 1642.

GUILLAUME COLLETET naquit à Paris, & selon Moréri, ce fut le 12. Mars 1596. Cet Auteur très-fécond en vers & en prose, mérita l'estime & les bienfaits du Cardinal de Richelieu, qui le fit entrer à l'Académie Françoise dès son institution, & de plus le mit au nombre des Cinq Auteurs qui COLLETET.

travaillerent aux Comédies dont il
1642. avoit donné les sujets. Ce dernier fait mérite d'être placé dans notre Histoire ; ce sera M. Pélisson qui prendra ce soin. « Personne ne doute que le Cardinal » de Richelieu, n'eût lui-même fourni » le sujet de trois autres Comédies (*a*), » qui sont les *Thuilleries*, l'*Aveugle* » *de Smyrne*, & la *Grande Pastorale*. » Dans cette derniere, il y avoit jus- » qu'à cinq cent vers de sa façon. Mais » elle n'a point été imprimée comme » les deux autres, & en voici la raison. » Lorsqu'il fut dans le dessein de la » publier, il voulut que M. Chapelain » la revît, & qu'il y fit des observations » exactes. Ces observations lui furent » rapportées par M. de Boisrobert, & » bien qu'elles fussent écrites avec beau- » coup de discrétion & de respect, elles » le choquerent, & le piquerent telle- » ment, ou par leur nombre, ou par » la connoissance qu'elles lui donnoient » de ses fautes, que sans achever de » les lire, il les mit en Pieces. La nuit » suivante, comme il étoit au lit, & » que tout dormoit chez lui, ayant » pensé à la colère qu'il avoit témoi-

(*a*) M. Pélisson parle plus haut de la Tragédie de *Mirame*, dont une partie du sujet, & des pensées étoient aussi du Cardinal.

» gnée, il fit une chose, sans compa- » raison plus estimable que la meilleure » Comédie du monde, c'est qu'il se » rendit à la raison : car il commanda » que l'on ramassât, & que l'on collât » ensemble les pieces de ce papier dé- » chiré ; & après l'avoir lû d'un bout » à l'autre, & y avoir fait grande réflé- » xion, il envoya éveiller M. de Bois- » robert, pour lui dire qu'il voyoit » bien que Messieurs de l'Académie » s'entendoient mieux que lui en ces » matieres, & qu'il ne falloit plus par- » ler de cette impression. 1642.

» Il faisoit composer les vers de ces » Pieces, qu'on nommoit alors les » *Pieces des Cinq Auteurs*, par cinq » personnes différentes, distribuant à » chacun un Acte, & achevant par ce » moyen une Comédie en un mois. » Ces cinq personnes étoient Mes- » sieurs de Boisrobert, Corneille, *Col-* » *letet*, de l'Etoille, & Rotrou ; aus- » quels, outre la pension ordinaire qu'il » leur donnoit, il faisoit quelques li- » béralités considérables, quand ils » avoient réussi à son gré. Ainsi M. » Colletet m'a assuré que lui ayant por- » té le *Monologue des Thuilleries.* * Il » s'arrêta particulierement sur deux

* Il servit de Prologue à la Comédie des Thuilleries.

» vers de la description du quarré
1642. d'eau, en cet endroit.

La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, & d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

» Et qu'après avoir écouté tout le » reste, il lui donna de sa propre main » (a) cinquante pistoles, avec ces pa- » roles obligeantes, *Que c'étoit seule- » ment pour ces deux vers qu'il avoit » trouvés si beaux, que le Roy n'étoit » pas assez riche pour payer tout le » reste.* . . . . . Le Cardinal faisoit re- » présenter ces Comédies des Cinq Au- » teurs devant le Roy, & devant toute » la Cour, avec de très-magnifiques » décorations de Théatre. Ces Messieurs » avoient un banc à part, en un des » plus commodes endroits : on les nom- » moit même quelquefois avec éloge, » comme on fit à la représentation des » *Thuilleries*, dans un Prologue fait » en prose, où entr'autres choses, l'in- » vention du sujet fut attribuée à M. » Chapelain, qui pourtant n'avoit fait

(a) « Soixante, suivant cette épigramme de Col- » letet lui-même.

» Armand, qui pour six vers m'a donné six cent » livres.

» Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres ?

Note de M. l'Abbé d'Olivet.

» que le réformer en quelques en-
» droits : mais le Cardinal le fit prier 1642.
» de lui prêter son nom en cette occa-
» sion, ajoutant, *qu'en récompense, il
» lui prêteroit sa bourse en quelqu'au-
» tre.* »

Après avoir représenté M. Colletet du côté des belles Lettres, il faut le faire voir par celui de la vie privée. M. Chevreau dans ses œuvres mêlées en fait un récit, que nous croyons devoir rapporter, dans les termes de cet Auteur. « Oh ! l'admirable tempérament
» que celui du complaisant M. Colle-
» tet ! On ne l'a jamais vû en colere ; &
» en quelque état qu'on le rencontrât,
» on eût jugé qu'il étoit content : il
» étoit naturellement voluptueux, &
» pour le tenter il ne falloit être ni
» belle, ni jeune. Comme il ne vou-
» loit point être en scandale à son voi-
» sinage, il ne pouvoit vivre sans quel-
» que servante, & épousoit celle qu'il
» avoit prise, & qui n'étoit pas plûtôt
» morte, qu'il en cherchoit quelque
» autre, dont il ne manquoit pas de
» faire sa femme (*a*). Nous allions

(*a*) « M. Colletet » épousa trois de ses » servantes, l'une après » l'autre. Les vers qui » ont paru sous le nom » de la derniere, nommée la belle Claudine, » étoient tous de son

1642. » manger bien souvent chez lui, à condition que chacun y feroit porter son pain, son plat, avec deux bouteilles de vin de Champagne ou de Bourgogne : & par ce moyen nous n'étions point à charge à notre Hôte. Il ne fournissoit qu'une vieille table de pierre, sur laquelle Ronsard, Jodelle, Belleau, Baïf, Amadis-Jamin, &c. avoient faits en leur temps d'assez bon repas : & comme le présent nous occupoit seul, l'avenir & le passé n'y entroient jamais en ligne de compte. Claudine, (a) avec quel-

» mari, sans en excepter l'épitaphe si charmante que le Pere Vavasseur, Jésuite, traduisit en vers latins excellens : on me les a répétés les uns & les autres, mais je les ai oubliés » *Carpentariana*, *page* 216. L'Epitaphe charmante de Colletet sous le nom de la belle Claudine, a été conservée dans le Ménagiana, voyez la note suivante.

Ménagiana, Tome II. édition de 1715. pages 83-85.

(a) « Guillaume Colletet a épousé trois servantes. . . . ; La servante que Colletet épousa en dernier lieu, s'appelloit Claudine, sous le nom de laquelle il faisoit des vers. Il mourut avant elle, mais peu de tems avant sa mort, afin de couvrir la chose, il fit sept vers sous le nom de la même Claudine, qui sont très-beaux, par lesquels elle protestoit qu'après la mort de son époux, elle renonçoit à la Poësie.

» Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
» Plus triste que la mort, dont je sens les allarmes,

» ques vers qu'elle chantoit, y cho- 1642.
» quoit le verre avec le premiere qu'elle

» Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux,
» Comme je vous aimai d'une amour sans seconde,
» Comme je vous louai d'un langage assez doux,
» Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
» J'ensevelis mon cœur, & ma plume avec vous,

» La belle Claudine ayant tenu parole trop exactement, son silence fit douter que les vers qu'on avoit crus d'elle, en fussent véritablement. » Bien des gens qui l'avoient admirés, se désabuserent. La Fontaine fut du nombre, & s'en explique ainsi.

» Les oracles ont cessé
» Colletet est trépassé.

❧

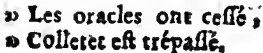
» Dès qu'il eut la bouche close,
» Sa femme ne dit plus rien,
» Elle enterra vers & prose,
» Avec le pauvre Chrétien.

❧

» En cela je plains son zele.
» Et ne sçait au pardessus,
» Si les Graces sont chez elle,
» Mais les Muses n'y sont plus.

❧

» Sans gloser sur le mystere,
» Des madrigaux qu'on a faits,
» Ne lui parlons désormais
» Que la langue de sa mere.



» Les oracles ont cessé,
» Colletet est trépassé.

1642. » entreprenoit : & son cher époux, M. » Colletet, nous récitoit dans les intermédes du repas, ou quelque Sonnet » de sa façon, ou quelque fragment de » nos vieux Poëtes, que l'on ne trouve » point dans leurs livres. C'est assuré» ment un fort grand dommage, que » la vie des Poëtes qu'il avoit faite, ait » été perdue. (a) Ceux qui se propo» soient de travailler à son inventaire, » m'ont assuré qu'il leur en avoit épar» gné la peine, & qu'il n'avoit laissé à » M. son fils que le nom de Colletet » pour tout héritage. »

Si l'indigence de Colletet n'étoit pas aussi attestée qu'elle l'est, on auroit de la peine à croire que cet Auteur, qui avoit reçû tant de bienfaits du Cardinal de Richelieu, & qui, à ces bienfaits, avoit pû joindre la rétribution

(a) » Je lis dans la » Bibliothéque Historique du Pere le Long, » Num. 17334. que M. » Colletet a lui-même » écrit sa vie, & que » c'est par-là qu'il finit » son *Histoire des Poëtes François* : Ouvrage » qui, par je ne sçais » quelle fatalité, demeure enseveli dans la » poussiere depuis la » mort de l'Auteur. On » promet enfin de le » donner incessammeno » au public, & le ma» nuscrit est aujour» d'hui entre les mains » d'un Libraire qui en » connoît tout le prix. » Note de M. l'Abbé d'Olivet à l'article de Colletet, Histoire de l'Académie Françoise, p. 334. Ed. de 1743.

de ses Ouvrages, qui sont en assez grand nombre, & dont le débit a dû être considérable de son vivant, ait vécu, & soit mort dans une triste situation. Les trois mariages qu'il contracta, en les regardant d'un certain côté, devoient avoir contribué à son arrangement. Chaque femme qu'il épousa, lui apporta en dot ses services & ses gages, & peu de dépense pour son entretien. 1642.

Colletet mourut à Paris, non pas le 19. Février 1659. comme le dit M. d'Olivet, page 334. de l'Histoire de l'Académie ci-dessus citée, mais le 11. du même mois. En voici la preuve.

Muse Historique de Loret, (a)

Du 15. Février 1659.

Colletet des Muses aimé,
Depuis trois jours fut inhumé.
. . . .
. . . .
Ce qui doit, au présent malheur,
Diminuer notre douleur,
C'est qu'il laisse un fils en sa place,
Qui, sans doute, suivra sa trace,

(a) Loret faisoit paroître sa feuille tous les samedis. Colletet fut enterré le Mercredi précédent 12. Février : ainsi il étoit mort au plûtard le 11.

1642. Dans le mysterieux vallon,
Où de tout temps Maître Apollon
Inspire aux ames bien sensées,
Ses plus délicates pensées.
Touchant cette aimable moitié,
Qu'il épousa par amitié,
Dans la tristesse qui l'accable,
En est, dit-on, inconsolable :
Le monde (en perdant son époux)
N'a pour elle plus rien de doux.

Le Catalogue des différens Ouvrages de Colletet se trouve dans l'Histoire de l'Académie Françoise de Messieurs Pélisson & d'Olivet. Nous ne parlons que de ses Ouvrages Dramatiques.

LA COMÉDIE DES THUILLERIES, 1635. } *Pour son cinquiéme.*
L'AVEUGLE DE SMYRNE, 1638. }

à lui seul.

CYMINDE *ou* LES DEUX VICTIMES, Tragi-Comédie, 1642.



1642.

LA BELLE EGYPTIENNE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. SALLEBRAY.

HArdi avoit déja traité ce sujet, qui est tiré d'une Nouvelle de Michel Cervantes. Sallebray a rendu la même nouvelle, à peu près comme Hardy, mais un peu plus décemment ; voilà tout son mérite.

LA VRAYE DIDON OU DIDON LA CHASTE,

TRAGE'DIE

DE M. L'ABBÉ DE BOISROBERT.

CE titre suppose qu'il n'est pas question d'Enée dans cette Piece. En effet, M. l'Abbé de Boisrobert, zélé partisan de la vérité & de la vertu,

rend justice à Didon, qui vêcut plus
1642. de trois cent ans après Enée.

Didon fidelle aux cendres de son époux Sichée, refuse le cœur & la main d'Hyarbas, Roy de Gétulie. Cet amant rebuté entre dans les états de Didon, l'assiége dans Carthage, prend cette Ville, & Didon tombe en son pouvoir. Pour éviter sa violence elle se tue; Hyarbas au désespoir de cette mort imite l'exemple de Didon; ainsi finit la Tragédie, qui est foible de versification, comme toutes celles de Boisrobert, mais passablement conduite, & assez interressante, si le rôle de Didon n'étoit pas plus fou qu'Héroïque. Au reste, l'idée d'Hyarbas, qui vient voir Didon sous le nom de son Ambassadeur, a été employée par l'Auteur de la Tragédie de Didon.



1642.

L'AMANTE ENNEMIE,

COMEDIE

De M. Sallebray.

LE sujet de cette Piece, est de la vieille intrigue, & des plus romanesque. Claironde obligée de poursuivre la mort de Thersandre, dont le bras l'a privé d'un pere & d'un frere, fait publier qu'elle épousera quiconque lui apportera la tête de son ennemi. On présumera bien que la beauté de Claironde a suscité un grand nombre d'adversaires à Thersandre, & qu'il a eu besoin de sa valeur pour s'en garantir. Enfin Claironde ne voulant plus confier à d'autre qu'à elle-même le soin de sa vengeance, se déguise en Cavalier, avec Lucine, elle, sous le nom de Floridan, & celle-ci, sous celui de Dorimon. Floridan & Dorimon, car il ne faut plus les appeller autrement, ouvrent la Piece par la conversation qu'ils ont à la porte de la maison de campa-

gne de Therſandre. Ce Gentilhomme
1642. en ſort avec un de ſes amis appellé Méliarque. Il apperçoit les deux Cavaliers dont on vient de parler, & les prie poliment d'accepter un logement chez lui. Floridan croit ne devoir pas refuſer des offres ſi obligeantes, & qui le mettent à porté d'éxécuter plus aiſément ſon deſſein. Le lendemain matin, Dorimon ſe préſente à Floridan, & lui dit qu'il s'eſt battu avec Therſandre, & l'a laiſſé ſans vie. Ceci n'eſt qu'une feinte pour découvrir les ſentimens de Floridan & ſon amour pour Therſandre. En attendant que cette tendreſſe puiſſe éclater avec bienſéance, Floridan & Dorimon ſe lient d'une amitié très-étroite avec Therſandre & Méliarque, & inſpirent de l'amour à Flavianne, ſœur du premier, & à Clymene ſa Confidente. Sur ces entrefaites un certain Alcinor, attiré par la flateuſe promeſſe de Claironde, vient ſe préſenter pour combattre Therſandre. Floridan prend la place de ſon amant, déſarme ſon Cavalier, & le fait entrer dans la maiſon pour ſe repoſer. Alcinor, obligé de renoncer à Claironde, pour ne pas reſter oiſif, conte fleurettes à Flaviane. Cette in-

rigue aſſez mal conduite, finit par un dénouement qui n'a pas le ſens commun. Un Domeſtique de l'oncle de Claironde, & qui a ordre de la chercher, la reconnoît malgré ſon déguiſement. Elle avoue l'amour qu'elle & ſa compagne ont pour Therſandre & ſon ami. Ces deux Cavaliers apprennent avec une extrême joie cette heureuſe métamorphoſe : on a plus de peine à perſuader Flaviane & Clymene. 1642.

CLAIRONDE *à Flaviane.*

Quand vous verrez mon ſein, quand vous l'aurez touché,

Serez-vous ſatisfaite ? & croirez-vous le reſte.

. . . .

Approche-toi Lucine, & découvre à Clymene

Ce qui doit terminer ſon amoureuſe peine.

Flaviane ſe conſole de cette avanture avec Alcinor ; la pauvre Clymene reſte ſeule mécontente.

1642.

» près de Mars, le tems qu'ils avoient
» perdu auprès de l'Amour. »

LA MORT D'AGIS;

TRAGÉDIE

DE M. GUÉRIN DE BOUSCAL.

Le sujet de cette Piece est fort simple ; l'Auteur n'a fait que rassembler, dans l'unité d'un jour, ce fait historique, qui heureusement est assez intéressant, & fournit par lui-même, sans le secours des épisodes. Il s'agit, à l'ouverture de la Piece, de décider s'il est plus avantageux de rétablir l'égalité des biens entre les Citoyens de Sparte, conformément à la loi de Lycurgue, ou si l'on doit laisser les choses dans la confusion où elles sont. Agis, Roy de Sparte, entreprend le rétablissement de l'ancienne loi, dont il fait voir l'utilité (*a*). Son sentiment

(*a*) Voici quelques traits de la harangue d'Agis, & de la peinture qu'il fait des mœurs au temps que les loix de Lycurgue étoient observées.

La morale regnoit dedans tous les esprits,
Le bienfait de lui-même étoit l'unique prix.

1642. passe à la pluralité des voix, & Léonidas son beau-pere, & son collégue au trône, qui soutient le parti contraire, est généralement condamné. Les pleurs de Chélonide sa fille, & femme d'Agis, font commuer sa peine en celle de l'éxil. La situation des affaires change de face à la fin du troisiéme Acte, le parti de Léonidas devenant le plus

Chacun de la vertu recherchoit les carresses,
. . . .
Le soldat négligeoit le butin pour l'honneur,
Au bonheur du païs consistoit son bonheur.
Il ne sçavoit point l'art d'aller faire la guerre
Plutôt pour ravager, que pour sauver sa terre,
Les Orateurs parloient avec sincérité,
La justice regnoit avec égalité,
Et jamais les présens n'avoient eu la puissance
De faire lâchement trébucher la balance.
Les trônes de leurs Rois n'étoient point revêtus
Des ornemens de l'or, mais de ceux des vertus.
. . . .

Il ajoute le tableau des malheurs que le même mépris de ces loix a produit.

Détestable intérêt, par toy Sparte asservie,
A perdu les douceurs de sa premiere vie.
Les Princes corrompus, ont gâté les sujets.
Chacun à son exemple a formé des projets.
Mais ce ne seroit rien, si ce monstre effroyable
N'en eut produit un autre encore plus formidable,
C'est la nécessité, qui le poignard au poing,
Peut contraindre le pauvre au mal qu'il ne veut
point.
L'éxil, l'assassinat, le poison, l'incendie,
L'horreur du sacrilége, & de la perfidie,
Et tout ce que l'enfer a jamais inventé,
Sont les moindres effets de la nécessité, &c.

fort, le malheureux Agis se trouve opprimé. Chélonide sollicite vainement la même grace qui a été accordée à son pere; elle ne l'obtient que lorsqu'il n'est plus temps, & que l'arrêt est exécuté. 1642.

Des trois principaux personnages de cette Tragédie, celui de Léonidas est le plus foible : son caractere est dur, il ne connoît la tendresse, que pour se prévaloir de celle de sa fille, afin d'accabler son gendre, & se contente de quelques réfléxions, hors de saison, au récit de la mort d'Agis, qu'il écoute avec une patience qui a de quoi surprendre.

Ah! trop severe loy, ACTE V. Scene derniere.
Ai-je cessé d'être homme alors qu'on m'a fait Roy?
Droit sanglant de l'état, voilà votre victoire :
Enfin, vous triomphez aux dépens de ma gloire.
Agis ne choque plus l'effet de mes projets,
Mais je perds mes enfans, pour gagner des sujets.

Le rôle d'Agis est grand & noble d'un bout à l'autre. Ses revers n'ébranlent point sa fermeté.

1642.

ACTE IV. SCENE III.

LÉONIDAS.

Je condamne ton crime, & je plains ton malheur.

AGIS.

Celui de mes sujets fait toute ma douleur.
J'en atteste les Dieux, & que mon infortune,
Me touche en ce seul point, qu'elle leur est commune :
Je ne crains que pour eux, & je l'ai bien fait voir,
Lorsque pour vous sauver, j'employai mon pouvoir.
Que si j'eusse souffert que la fureur publique
Immolât votre vie à notre politique,
Je serois sur le trône, où je vous vois monté,
Encore plaint d'innocence, & de prospérité.

Prêt à être conduit au supplice, le souvenir de Chélonide lui fait verser des larmes.

ACTE V. SCENE III.

AGIS.

Chélonide que j'aime avec tant de tendresse,
Objet trop adorable, hélas ! quel désespoir !
Je ne te verrai plus, tu ne me dois plus voir,
Je tombe au précipice, & pour comble de peine,
Je suis trop assuré que ma chûte t'entraîne....

Ah ! lâche, qu'ai-je fait ! Eh ! de grace soldats, 1642.
Dedans ce mouvement ne me regardez pas.
Un Roy de Sparte, Agis, nourri dans les allarmes,
Se voit presque réduit à répandre des larmes.

Cependant le rôle, sans contredit, le plus beau, & qui jette le plus grand intérêt dans le Poëme, est celui de Chélonide. Cette Princesse, condamnée à des pleurs éternels, ne paroît jamais que suppliante, & prenant toujours le parti opprimé. Dans les trois premiers Actes, elle n'est occupée qu'à prier pour la vie d'un pere, qui lui est assez cher, pour vouloir partager son éxil : & les suivans sont presque remplis de ses supplications, & de ses instances en faveur d'un époux qu'elle aime avec tendresse, & qu'elle accompagne au tombeau. C'est par la comparaison de ces deux situations, qui ne different que par le degré d'intérêt qui la fait agir, que nous prétendons terminer cet extrait.

AGIS *à Chélonide.*

Mais tu n'ignore pas qu'un légitime Prince
Doit tout sacrifier au bien de sa Province,
Dès qu'il a des sujets, il n'a plus de parens,
Et tous leurs intérêts lui sont indifférens.

1642. J'ai presque condamné la raison souveraine,
D'un Prince, & d'un état, pour l'amour d'une Reine.
Vois s'il doit être grand, juge de son pouvoir,
Je l'ai fait balancer avecque mon devoir.

CHE'LONIDE.

. . . . . Hélas! qui l'eût pût croire,
Mon malheur aujourd'hui procéde de ma gloire.
Dans l'état lamentable où mes jours sont réduits,
L'amour que j'ai pour vous cause tous mes ennuis.
Aussi je ne plains point mon sceptre & ma couronne,
Les Dieux me sont témoins que je les abandonne,
Sans aucune contrainte, & sans nulle douleur;
Mais je plains mon époux, & c'est tout mon malheur, &c.

AGIS.

Mais, pourquoi t'éxiler, tu n'a point fait de crime?

CHE'LONIDE.

Vous prier pour mon pere, & ne rien obtenir,
N'est-ce pas un forfait dont je me dois punir?

Ne suis-je pas coupable, ayant manqué d'adresse,
Dans un sujet si juste, & si plein de tendresse:
Je connois vos bontés, oüi, Seigneur, je sçais bien,
Que votre affection ne me refuse rien,
Lorsqu'un desir ardent anime ma priere;
Mais j'ai parû trop froide en parlant pour un pere.
Au nom des Dieux, Seigneur, souffrez que ma douleur
Eclate aux yeux d'un pere accablé de malheur,
Et puisque le destin me défend d'être heureuse,
Ne trouvez pas mauvais que je sois généreuse:
Hymen me le permet sans en être jaloux:
Je ne préfére pas mon pere à mon époux,
Mais par une action plus juste, & moins commune,
Je quitte le bonheur pour suivre l'infortune.

CHELONIDE *à Léonidas.* ACTE IV. SCENE II.

Quoi je l'aurai trahi? Que dois-je devenir?
Est-ce donc sa pitié que vous voulez punir?

1642. C'est-elle qui vous met en droit de le poursuivre,
Elle vous fait regner, vous ayant laissé vivre,
Lorsque nos Citoyens tous d'un commun accord,
Les armes à la main, demandoient votre mort.
Mais si cette vertu mérite le supplice,
Vous me devez punir, puisque j'en suis complice.

LE'ONIDAS.

Je l'aime comme vous, & je me plains du sort
Dont la juste rigueur le destine à la mort.
J'ai vû votre vertu dans votre préférence,
Et c'est ce qui me donne encore plus d'assurance,
Croyant que vous m'aimiez bien mieux que cet ingrat,
Et que vous souffrirez qu'il meure pour l'état.

CHE'LONIDE.

Préférence cruelle autant que légitime?
Faut-il que ma vertu soit la cause d'un crime?
Ah! mon pere, croyez qu'en cet événement
Je préfere, & je suis le malheur seulement.

1642.

Je vous aimai toujours tous deux sans différence,
Ma pitié vers mon pere inclina la balance :
Alors que le malheur se tourna contre vous,
Pour vous, sans contester, je quittai mon époux.
Mais, quand par un retour funeste & favorable,
Je vous vois dans le trône, & le vois misérable,
Cette même pitié qui me tourna vers vous,
Me fait, sans contester, tourner vers mon époux.
Et si votre rigueur ne souffre pas qu'il vive,
Comme je vous suivois, il faut que je le suive.
Prononçant son arrêt, vous prononcez le mien,
Et mon trépas doit être une suite du sien.

. . . .

Ah, quand vous m'ôteriez & le fer & la flâme,
Et tout ce que l'enfer nous a jamais fait voir
Pour armer la fureur qui porte au désespoir,
S'il faut qu'Agis succombe au mal qui nous surmonte,
Pour me faire mourir, il suffit de ma honte.....

1642. Mais, a-t'on pris encor ce Prince infortuné ?....
L'avez-vous écouté, ... l'avez-vous condamné ? ...
L'avez-vous fait mourir ? Dites-le moi de grace ?
Vous ne répondez rien.... Dieux ! tout mon sang se glace;
Hélas ! s'il est ainsi, ne me le scélez pas, &c.

ACTE V. LE'ONIDAS.

Je ne puis le sauver, quelqu'effort que je fasse.

CHE'LONIDE.

Ah ! Seigneur, souffrez-vous, qu'on vous fasse ce tort :
Donnez-moi des soldats, j'empêcherai sa mort,
J'irai la main armée, & d'un courage mâle,
Punir l'affront qu'on fait à la maison Royale,
Vous ne me dites mot, Seigneur ?

A considérer cette Tragédie en gros, le sujet en est triste, & sans art, la versification foible, mais elle se sauve par des situations touchantes, par le pathétique, & plus encore par beaucoup de sentimens, dont l'expression simple & naturelle, est peut-être préférable à une tournure recherchée.

LE SAC DE CARTHAGE, 1642.

TRAGE'DIE EN PROSE

DE M. PUGET DE LA SERRE.

ASdrubal assiégé dans Carthage par l'armée des Romains, commandée par Scipion, trahit sa patrie, pour sauver sa femme & ses filles : mais ces dernieres refusent fierement la grace que Scipion veut leur accorder. La femme d'Asdrubal voyant la Ville perdue, poignarde ses filles, & se tue ensuite. Asdrubal apprend cet événement, & après avoir regreté sa famille, il se frape de son épée, & meurt, en disant.

« Je commence à me reconnoître : » la mémoire me revient à mesure que » mon sang s'écoule de mes veines. » L'amour m'avoit fait Romain, mais » je meurs Carthaginois. »

Voici le plus passable Ouvrage de la Serre. Monfleuri, le Comédien, ne fit que mettre toute cette Piece en vers, quelques années après, comme on l'a

1642. déja dit, & la donna sous le titre de la *Mort d'Asdrubal.* Nous en parlerons en son temps.

LES FAUSSES VÉRITÉS
ou
CROIRE CE QU'ON NE VOIT pas, & ne pas croire ce qu'on voit,
COMEDIE
DE M. D'OUVILLE.

Lidamant jeune homme du Languedoc, qui est à Paris depuis peu de temps, pour des affaires, demeure chez Léandre, un de ses amis. La sœur de Léandre qui se nomme Florimonde, devient amoureuse de Lidamant, & sans se faire connoître de ce Cavalier, elle lui donne un rendez-vous au Thuilleries: ensuite elle le conduit chez Orasie son amie, qui est aimée de Léandre. Ce dernier arrive chez Orasie, on fait cacher Lidamant, Léandre s'apperçoit du mystere, & croit sa maîtresse infidelle. Voilà ce qui constitue toute l'intrigue de la Piece, qui sans être bonne, peut avoir amusé les Spec-

rateurs par le nombre des événemens dont elle est remplie. Il est aisé de deviner le dénouement de cette Comédie : Florimonde avoue son amour, & ses stratagêmes, les soupçons de Léandre s'évanouissent, & tout se termine par un double hymenée. Il y a toute apparence que d'Ouville a tiré d'un Auteur Espagnol les principaux événemens de cette Comédie. 1642.

PHILOCLÉE ET TÉLÉPHONTE,

TRAGI-COMÉDIE

DE M. GILBERT,

Représentée par les deux Troupes Royales.

HErmocrate, Tyran de Messene & meurtrier de Cresphonte son légitime Roy, oblige Mérope, sa veuve, à l'épouser, pour s'assurer d'avantage le pouvoir souverain. Il a proscrit la tête de Téléphonte, fils de l'infortuné Cresphonte, & de Mérope, que cette derniere a sauvé de sa fureur, en l'envoyant sécrettement en Etolie.

1642. Un inconnu arrive à Messene, & se dit l'assassin de Téléphonte : Mérope apprend la mort de son fils, avec toute la douleur d'une tendre mere : elle forme la résolution de la venger, en immolant cet inconnu. Prête d'éxécuter ce dessein, Mérope reconnoît Téléphonte dans la personne qui passe pour lui avoir ôté la vie. Cette reconnoissance aussi terrible, qu'attendrissante, est suivie de la mort d'Hermocrate, que Téléphonte tuë dans le Temple : ensuite ce Prince se fait reconnoître des Messéniens pour le fils de Cresphonte, & monte sur le thrône de son pere.

Voilà sans doute un beau sujet, & digne de la Scene Françoise, mais pour le traiter dignement, il falloit un génie d'une toute autre étendue que celui de Gilbert. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans sa Tragédie de certaines beautés, mais qui ne constituent ni les caracteres de ses personnages, ni les situations de sa Piece. Philoclée, fille du Tyran Hermocrate, est l'épouse que Mérope destine à son fils ; & cette Princesse aime Téléphonte, sur ce que Mérope lui en a dit. Un défaut encore plus remarquable, c'est que Téléphonte ne paroît qu'à la fin du Quatriéme Acte.

Qu'on juge des vuides qui se trouvent dans les Actes précédens, & de la précipitation des événemens du Cinquiéme ? En un mot, Gilbert, loin de profiter de son heureux choix, n'en a composé qu'une très-médiocre Tragédie. M. de la Chapelle traita depuis ce sujet sous le titre de *Téléphonte*. Mais sa Tragédie, qui sans doute est supérieure à celle de Gilbert, manqua encore par le languissant qui regnoit dans toute sa piéce, & par sa foible versification. M. de la Grange Chancel, avec plus d'art que Gilbert, & M. de la Chapelle, employa le même fond, dans sa Tragédie d'*Amasis*, & mérita des applaudissemens. Ce n'est pas que la Piece de M. de la Grange soit parfaite, mais le plan est heureux, & les événemens assez bien ménagés. Cela sauve beaucoup de défauts, & sur-tout celui des vers qui sont extrêmement prosaïques. Enfin le sujet de Téléphonte, barbouillé par Gilbert, manqué par la Chapelle, mieux rendu par la Grange, & toujours mal versifié par ces trois Poëtes : ce sujet, dis-je, a été traité par M. de Voltaire * au gré des connoisseurs, & généralement de tous ceux qui l'ont vû, tant pour le plan, les caracteres, les situa-

1642.

* Sous le titre de *Mérope*.

1642. tions, que l'élégance de la Poësie. La suite de notre Histoire nous fournira l'occasion de parler plus amplement de cette piece, ainsi que de celles de Messieurs de la Chapelle, & la Grange Chancel.

ARMINIUS
OU
LES FRERES ENNEMIS,
TRAGI-COME'DIE
DE M. DE SCUDERY.

Arminius, Roy des Chérusques, envoye Flavian, son frere, à la Cour de Segeste, au-devant de la Princesse Hercinie sa fille, qui lui a été accordée en mariage. La vue de la Princesse rend Flavian infidéle envers Ségimire son ancienne maîtresse, & perfide à l'égard de son frere. Ségeste, séduit par ses discours, l'accepte pour gendre, & reçoit très-mal les Ambassadeurs d'Arminius. Ce dernier à la tête d'une troupe choisie, enléve sa Princesse le même jour qu'elle doit être unie à Flavian,

& l'épouse. Peu de temps après, Hercinie devient prisonniere des Romains, & amenée au camp de Germanicus. C'est en cet endroit que la Piece commence, par le récit qu'Hercinie fait à Agrippine de ses malheurs. Les efforts d'Arminius pour obtenir la liberté de sa Princesse, & les obstacles qui se présentent, en font le nœud & l'intrigue. 1642.

L'intention de l'Auteur étoit peut-être, de composer un Poëme qui pût aller de pair avec Cinna, mais malheureusement le personnage qu'il a le mieux imité est celui de Livie. Agrippine qui tient ici sa place, paroît encore plus inutile, par la raison que son rôle est plus long. Pour consoler l'épouse d'Arminius, elle lui apprend que ce Prince a obtenu la permission de venir au camp. Ségeste qui est allié des Romains, conseille à Germanicus de saisir cette occasion, & s'assurer d'un ennemi.

SEGESTE.

Voulez-vous que mon bras en délivre l'Empire ?

GERMANICUS.

Vous deviez l'avoir fait au lieu de me le dire.

1642. Que, dis-je, par sa fin cette guerre eût fini?
Mais si vous l'aviez fait, on vous auroit puni.
Non, non, nous combattons & sans fraude, & sans haine,
Et l'honneur est l'objet de la vertu Romaine.
L'univers est le prix de nos fameux combats,
Mais l'univers sans lui, ne nous satisfait pas.
Les lâches seulement dérobent la victoire;
Et vaincre sans péril, seroit vaincre sans gloire.

SEGESTE.

Il est bien mal aisé que le victorieux
Après qu'il a vaincu, n'ait un sort glorieux.
Il n'importe comment tombent nos adversaires:
Il est, comme des maux, des crimes nécessaires.

Arminius suivi de ses soldats, dont les uns portent les Aigles Romaines, prises à la défaite de Varus, & les autres des vases d'or pleins de pierreries, vient traiter, pour la rançon d'Hercinie. La générosité & la clémence naturelle à Germanicus, le portent assez à lui accorder sa demande, il s'y est même déterminé par l'avis d'Agrippi-

ne, mais il change de ſentiment, dans l'appréhenſion des périls imaginaires que Cécinna, Général Romain lui fait preſſentir. Agrippine même écoute ce que ce dernier dit, comme des paroles prophétiques. Une ſi grande foibleſſe s'accorde mal avec les ſentimens qu'ils ont fait paroître. Arminius tente encore une fois de fléchir Germanicus : ſur ſon refus il s'adreſſe à Ségeſte, & enfin, ſuivant le conſeil d'Hercinie, il s'abaiſſe juſqu'à implorer le ſecours de Flavian. L'entrevûe des deux Freres eſt ſinguliere. Arminius s'exhale en reproches : Flavian, après y avoir répondu aſſez mal, met l'épée à la main : Arminius en fait autant, & Hercinie vient à propos pour les ſéparer. Flavian fait encore quelques efforts pour percer ſon Rival, qui le déſarme. Germanicus, qui entre dans ce moment, eſt d'autant plus offenſé de cet attentat de Flavian, qu'il vient d'apprendre que Ségeſte a abandonné le camp. Il ſe contente cependant d'ordonner à Hercinie de choiſir entre ces deux freres : elle ne balance pas à prononcer en faveur d'Arminius. Ce dernier comblé de joie obtient le pardon par ſon lâche frere. Il rend enſuite les ai-

1642. gles Romaines, que Germanicus accepte, pour effacer la mémoire du malheur de Varus, mais il refuse l'or & les richesses que le Prince des Chérusques distribue aux soldats, pour ne lui pas céder en générosité.

L'auteur a joint le personnage épisodique de Ségimire, premiere Maîtresse de Flavian. Ce rôle est assez beau. Cette Princesse, qui ne peut oublier son ingrat, prend le parti de l'aller chercher au camp des Romains, & s'offre à leur chef pour captive, à la place d'Hercinie : elle espere par cette action, écarter sa Rivale, & avoir le moyen de regagner son Amant, qu'elle épouse à la fin, lorsqu'il est obligé de renoncer à Hercinie.

La Préface de cette Piéce contient l'Histoire de toutes celles que l'Auteur a donné au Théatre : il la finit en ajoutant. « Enfin, Lecteur, il ne me reste » plus à nommer que le Grand Arminius que je vous présente, & par » lequel je prétens finir un si long & si » laborieux travail: c'est mon chef-d'œu- » vre que je vous présente en cette Pie- » ce, & l'Ouvrage le plus achevé qui soit » jamais sorti de ma plume, soit pour la » fable, pour les mœurs, pour les sen-

» timens, ou pour la versification : il est » certain.... que si mes labeurs avoient » pû mériter une couronne, je ne l'at- » tendrois que de ce dernier. » 1642.

On ne doit pas prendre ce discours comme un langage ordinaire à M. de Scudery, qui toutes les fois qu'il présentoit un Ouvrage nouveau au Public, l'annonçoit toujours comme le meilleur de sa composition : c'est ici le jugement général de tous ses Poëmes, qui le porte à donner la préference à celui-ci, qui est en effet le chef-d'œuvre de l'Auteur. Nous n'entendons pas dire par-là, que c'en soit un pour le Théatre. La Tragédie d'Arminius a de vraies beautés, on y trouve de l'esprit, de l'art, des situations, & des sentimens, elle est, outre cela, reguliere, mais sujètte aux défauts ordinaires du Poëte. Caracteres la plûpart faux & manqués, pensées forcées, plan défectueux, & versification enflée.



1642.

LE MENTEUR,

COME'DIE

DE M. CORNEILLE.

QUoique dans les différentes éditions des Piéces de M. Corneille, celle-ci soit toujours placée à la suite de *Polyeucte*, cependant, sur le témoignage de l'Auteur, nous avons cru ne devoir la mettre qu'après *Pompée*. « Je vous présente, » dit-il, dans l'Epître qui précéde cette Comédie, « une » Piéce de Théatre d'un style si éloi- » gné de ma derniere, qu'on aura de » la peine à croire qu'elles soient par- » ties toutes deux de la même main, » dans le même hiver. Aussi les raisons » qui m'ont obligé à y travailler, ont » été bien différentes. J'ai fait *Pompée* » pour satisfaire à ceux qui ne trou- » voient pas les vers de Polyeucte si » puissans que ceux de Cinna.... J'ai » fait le *Menteur* pour contenter les » souhaits de beaucoup d'autres, qui, » suivant l'humeur des François, ai- » ment le changement, & *après tant*

1642.

» *de Poëmes graves, dont nos meil-
» leures plumes ont enrichis la Scene,*
» m'ont demandé quelque chose de
» plus enjoué qui ne servit qu'à les di-
» vertir. Dans le premier, j'ai voulu
» faire un essai de ce que pouvoit la
» majesté du raisonnement, & la force
» des vers, dénués de l'agrément du
» sujet. Dans celui-ci, j'ai voulu ten-
» ter ce que pourroit l'agrément du
» sujet, dénué de la force des vers. Et
» d'ailleurs, étant obligé au genre co-
» mique de ma premiere réputation, je
» ne pouvois l'abandonner tout-à-fait,
» sans quelque espéce d'ingratitude.(*a*)

» Il est vrai, ajoute M. Corneille,
» que comme alors que je me hazar-
» dai à le quitter, je n'osai me fier à
» mes seules forces..... Ainsi, quand
» je me suis résolu de repasser du hé-
» roïque au naïf, je n'ai pas osé des-
» cendre de si haut, sans m'assurer d'un
» guide. En un mot, ce n'est qu'une co-

(*a*) Ce passage que nous avons cru nécessaire à l'histoire de la Piece, nous a paru en même-temps si clair, pour fixer le rang qu'elle doit avoir entre les Poëmes Dramatiques de M. Corneille, que nous sommes étonnés que le sçavant Editeur de ses Oeuvres, qui en a lû toutes les feuilles avec soin, n'y ait fait aucune attention.

1642. » pie d'un excellent original, mis au jour » sous le titre de *la Verdad Sospechosa*... « Cette Piece, continue l'Auteur dans » son éxamen, est en partie traduite, » en partie imitée de l'Espagnol. Le » sujet m'en semble si spirituel, & si » bien tourné, que j'ai dit souvent que » je voudrois avoir donné les deux plus » belles Pieces que j'ai faites, & qu'il » fut de mon invention. On l'a attri- » bué au fameux Lope de Vegue, » mais il m'est tombé depuis peu entre » les mains un Volume de Dom Juan » d'Alarcon, où il prétend que cette » Comédie est à lui, & se plaint des » Imprimeurs qui l'ont fait courir sous » le nom d'un autre. Si c'est son bien, » je n'empêche pas qu'il ne s'en resai- » sisse. De quelque main que parte » cette Comédie, il est constant qu'elle » est très-ingénieuse; & je n'ai rien vû » dans cette langue, qui m'ait satisfait » d'avantage. J'ai tâché de la réduire » à notre usage, & dans nos régles. »

Le succès que cette Comédie a eu dans sa nouveauté, & la réputation qu'elle s'est conservée au Théatre depuis plus d'un siécle, justifient assez l'éloge que M. Corneille fait ici de l'original, & son discernement dans le

choix

choix d'un sujet imaginé heureusement, dont la conduite & les incidens font toujours plaisir. Il est vrai que pour être goûté, ce sujet avoit besoin de l'art de l'Auteur, qui y a ajouté les régles, & les bienséances du Théatre, un peu trop négligées par les Poëtes Espagnols. Un modele si beau ne manqua pas d'être suivi par les Auteurs contemporains, & servit à les dégoûter un peu du genre Tragi-Comique (*a*). On chercha à plaire par des intrigues amusantes, d'un fond plus comique, & par des discours assaisonnés de meilleures plaisanteries. C'étoit avant Moliere tout ce qu'on demandoit à un Auteur qui entreprenoit de donner une Comédie. (*b*) « Quoique 1642.

(*a*) « Dans ce temps-» là, la Tragi-Comédie » étoit assez à la mode, » genre mêlé, où l'on » mettoit un assez mau-» vais tragique, avec » du comique, qui ne » valoit guéres mieux. » Souvent cependant, » on donnoit ce nom à » certaines Pieces tou-» tes sérieuses, à cause » que le dénouement en » étoit heureux. La plû-» part des sujets étoient » d'invention, & avoient » un air fort romanes-» que : aussi la coutume » étoit de mettre au-de-» vant de ces Pieces, de » longs argumens, qui » les expliquoient. » *Vie de P. Corneille*, *par M. de Fontenelle.*

(*b*) On peut s'en convaincre, si l'on veut lire le passage suivant, pris de l'examen de la suite du Menteur, où M. Corneille veut excuser celle-ci du côté de l'utilité & des mœurs. « Or, pour

1642. « le Menteur soit très-agréable, & » qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui, j'avoue, dit M. de Fontenelle, que la Comédie n'étoit point

Vie de P. Corneille.

» ne vous pas donner » mauvaise impression » de la Comédie du Menteur, que vous pourriez juger être simplement faite pour plaire, » & n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle » semble violer une maxime qu'*on veut tenir* » *pour indubitable*, touchant la récompense » des bonnes actions, & » la punition des mauvaises, il ne sera peut-être pas hors de propos que je vous dise » là-dessus ce que je » pense Il est certain » que les actions de Dorante ne sont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes & » menteries, & néanmoins, il obtient enfin ce qu'il souhaite, » puisque la vraie Lucrece est en cette Piece sa derniere inclination. Aussi, *si cette* » *maxime est une véritable régle du Théatre*, j'ai » failli.... Cependant je » n'ai qu'à vous dire » que *cette régle imaginaire*, est entierement » contre la pratique des » anciens....... Dans » les Comédies de Plaute » & de Terence, que » voyons-nous autre » chose que de jeunes » fous, qui après avoir, » par quelque tromperie, tiré de l'argent de » leurs peres, pour dépenser à la suite de » leurs amours déréglées, sont enfin richement mariés; & » des esclaves, qui après » avoir conduit toute » l'intrigue, & servi de » ministres à leurs débauches, obtiennent » leur liberté pour récompense? Ce sont » des exemples qui ne seroient non plus propres » à imiter, que les mauvaises finesses de notre » Menteur..... Pourvû » qu'on sçache mettre » les vices & les vertus » en leur jour, & les » faire connoître par » leur véritable caractere, celles-ci se feront » aimer, quoique mal-

» encore à sa perfection. Ce qui dominoit dans les Pieces étoit l'intrigue, & les incidens, erreurs de noms, déguisemens, lettres interceptées, avantures nocturnes, & c'est pourquoi on prenoit presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matieres. Ces Pieces ne laissoient pas d'être fort plaisantes & pleines d'esprit; témoin le Menteur, dont nous parlons, Dom Bertrand de Cigarral, & le Geolier de soi-même. Mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit 1642.

» heureuses, & ceux-là se feront détester, quoique triomphans. Et comme le portrait d'une laide femme, ne laisse pas d'être beau, & qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'original n'en est pas aimable, pour empêcher qu'on l'aime; il en est de même dans notre peinture parlante, quand le crime est bien peint de ses couleurs, quand les imperfections sont bien figurées, il n'est pas besoin d'en faire voir un mauvais succès, à la fin, pour avertir qu'il ne les faut pas imiter: & je m'assure que toutes les fois que le Menteur a été représenté, bien qu'on l'ait vû sortir du Théatre pour aller épouser l'objet de ses derniers desirs, il n'y a personne qui se soit proposé son exemple pour acquérir une maîtresse: & qui n'ait pris toutes ses fourbes, quoiqu'heureuses, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on se corrige, si l'on veut passer pour honnête homme. »

1642. » inconnue ; on ne songeoit point aux » mœurs, & aux caractéres ; on alloit » chercher bien loin les sujets de rire » dans des événemens imaginés avec » beaucoup de peine, & on ne s'avi- » soit point de les aller prendre dans » le cœur humain qui en fourmille. »

Cependant, comme M. Corneille n'a songé qu'à plaire, on peut dire qu'il a parfaitement réussi. Sa Comédie, la plus ancienne de celles qui sont restées au Théatre, n'a point cessé d'y être applaudie. Les différens embarras où se trouvent le Menteur, font autant de plaisir, que la façon dont il s'en tire, cause de surprise. Outre le personnage de Dorante, qui est soutenu avec tout l'art possible, on peut remarquer le caractere naïf de son valet : la finesse des rôles de ses Maîtresses ; celui d'Alcippe, & le bonhomme Géronte. D'ailleurs, il regne dans cette Piece un air de noblesse, & un genre de Comique inconnu jusqu'alors : & les rôles semblent avoir été composés pour les Acteurs qui les ont remplis d'original. M. Corneille nous a donné dans la troisiéme Scene du premier Acte de la suite du Menteur, le portrait des deux Comédiens

qui jouerent ceux de Dorante & de Cliton *. Ce dernier, après avoir dit à son Maître, que son nom est si décrié à Paris, que l'on y représente ses avantures en plein Théatre, ajoute : 1642.

* Bellerose & Jodelet.

On y voit un Dorante avec votre visage,
On le prendroit pour vous, il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paroît, comme vous, adroit au dernier point.

Cliton continue ainsi par son propre portrait (*a*).

Comme à l'évenement j'ai part à la peinture :
Après votre portrait, on produit ma figure ;

(*a*) Pour achever le portrait de Jodelet, nous croyons devoir joindre le morceau suivant. Pendant que Dorante est occupée à écrire à Mélisse, Cliton entretient la conversation avec Lise, suivante de cette Demoiselle.

Suite du Menteur. ACTE I. SCENE III.

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble ?

LISE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moi.

LISE.

Toy ?

1642. Le Héros de la Farce, un certain *Jodelet*
Fait marcher après vous votre digne Valet.
Il a jusqu'à mon nez, & jusqu'à ma parole :
Et nous avons tous deux appris en même école.
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux ;
Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux.

CLITON.
Oui moy, que t'ensemble ?
LISE.
Dis que tout verd & rouge ainsi qu'un perroquet,
Tu n'est que bien en cage, & n'as que du caquet.
CLITON.
Tu ris ? cette action, qu'est-elle ?
LISE.
Ridicule.
CLITON.
Et cette main ?
LISE.
De taille à bien ferrer la mule.
CLITON.
Cette jambe ? ce pied !
LISE.
Si tu sors des prisons,
Dignes de t'installer aux Petites-Maisons.
CLITON.
Ce front ?
LISE.
Est un peu creux.
CLITON.
Cette tête ?
LISE.
Un peu folle.
CLITON.
Ce ton de voix est fin, avec cette parole.
LISE.
Ah ! c'est-là que mes sens demeurent étonnés ;
Le ton de voix est rare aussi bien que le nez.

Et tout autre que lui, dans cette Comédie, 1642.
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.

Et acheve ce tableau par les trois vers suivans.

Pour Clarice & Lucrece, elles en ont quelqu'air:
Philiste avec Alcippe (a) y vient vous accorder.
Votre feu pere même est joué sous le masque.

Ce portrait de Jodelet, nous fournit l'occasion de placer à sa suite la vie de cet Acteur célébre.

JODELET. JULIEN GEOFFRIN, entra dans la Troupe du Marais en 1610. & prit au Théatre le nom de JODELET. La naïveté de son jeu, & la vérité de ses tons, lui acquirent une grande réputation dans le genre Comique. Au mois de Décembre 1634. Jodelet, par ordre du Roy (Louis XIII.) passa à l'Hôtel de Bourgogne: son mérite déja connu s'augmenta encore sur ce Théatre. Plusieurs Auteurs travaillerent pour

(a) Nous avons dit Tome V. p. 25. en parlant de Bellerose, que l'Acteur qui joua le rôle d'Alcippe, piqué du présent que le Cardinal de Richelieu avoit fait au premier, fit valoir le personnage, dont il étoit chargé, autant & plus qu'il ne valoit, quoique bien inférieur à celui de Dorante.

1642. faire paroître ce célébre Acteur, mais parmi ceux qui le firent mieux briller, Scarron fut celui à qui il dût son plus grand éclat, par les Pieces de *Jodelet, Maître & Valet; Jodelet souffletté; D. Japhet d'Armenie, &c.* rôles qu'il joua d'original, & qu'il joua avec un succès étonnant. « Les traits » de son visage étoient marqués, & si » comiques, qu'il n'avoit qu'à se mon- » trer pour exciter les éclats de rire, » qu'il augmentoit encore, par la sur- » prise qu'il témoignoit de voir rire les » autres. » Jodelet mourut à la fin du mois de Mars 1660. Voici ce qu'en dit Loret dans sa Gazette en vers du trois Avril suivant:

Notre Démocrite Gaulois,
De la mort subissant les loix,
A payé tribut à nature;
Et voici pour sa sépulture.

Ici gît qui de Jodelet
Joua cinquante ans le rolet,
Et qui fut de même farine
Que Gros Guillaume, & Jean farine,
Hormis qu'il parloit mieux du nez (a)
Que lesdits deux enfarinez.

(a) Jodelet parloit beaucoup du nez, mais ce défaut étoit réparé par ses talens. Au reste, il

1642.

Il fut un Comique agréable,
Et (pour parler ſelon la fable)
Paravant que Clothon, pour nous pleine de fiel,
Eût ravi d'entre nous cet homme de Théatre,
Cet homme archi-plaiſant, cet homme archi-folâtre,
La Terre avoit ſon Mome, auſſi-bien que le Ciel.

Jodelet avoit été marié, il laiſſa un fils, qui entra très-jeune dans l'Ordre des Feuillans, & qui ſe rendit recommandable par ſa piété, ſon ſçavoir, & ſon talent ſupérieur pour la belle déclamation de la chaire. Chacun approuvera ce juſte éloge, lorſqu'on ſçaura que nous parlons de *Dom Jerôme*, fameux prédicateur du ſiécle paſſé, & du commencement de celui-ci. Il y a encore beaucoup de perſonnes qui ſe rap-

eſt dépeint dans des eſtampes, avec une grande barbe, des mouſtaches noires, & le reſte du viſage fariné. M. Piganiol de la Force, page 345. de ſa deſcription de la Ville de Paris, nous apprend le nom de famille de Jodelet, en rapportant l'Epitaphe de D. Jerôme; « Ce célébre Prédicateur » portoit dans le monde » le nom de *Claude Geoffrin*. Mort le 16. des » Calendes d'Avril 1721. » âgé de 80. ans enterré » aux Feuillans de la » rue Saint Honoré. »

1642. pellent l'onction de ses sermons, & la noble hardiesse avec laquelle il les débitoit.

1643.

HERMÉNIGILDE,

TRAGEDIE

En Prose,

DE M. DE LA CALPRENEDE.

HErménigilde, fils de Lévigilde, Roy d'Espagne, assiégé dans Séville, où il s'est retiré pour fuir les cruelles persécutions de Goisinthe sa belle-mere, se rend enfin sur les instances d'Indegonde, & la promesse que lui fait Recarede, que ses jours sont en sureté. A peine ce Prince s'est-il soumis à la volonté de Lévigilde, que ce foible Roy, qui n'agit que par les conseils de cette cruelle marâtre, le fait arrêter. Recarede au désespoir, & se reprochant d'être cause du malheur de son frere, reclame la foi du traité dont il a porté la parole. Le Roy, pressé de tous côtés, consent enfin à faire grace à Herménigilde, mais c'est à

condition qu'il renoncera à la foi Catholique. Cette condition empêche qu'il en puisse profiter. Indégonde l'exhorte à ne pas abandonner sa Religion, & à porter avec fermeté sa tête sur l'échaffaut. Voilà le sujet de cette Tragédie assez passable du côté de la la conduite, & des régles, mais languissante, & sans art. Telle qu'elle est, M. de Montauban qui en a jugé peut-être plus favorablement, M. de Montauban, dis-je, crut que ce sujet étoit très-propre au Théatre, & qu'il n'y manquoit que la versification. C'est ce qu'il fait dans sa Tragédie d'Indégonde, qui n'est autre chose que la Tragédie de M. de la Calprenede mise en vers, avec quelques petits changemens dans la catastrophe. En attendant que nous parlions de cette derniere, joignons un morceau de la prose de M. de la Calprenede. 1643.

Indégonde dit un dernier adieu à Herménigilde, & après son départ, ajoute : « Donnez maintenant mes » yeux, donnez le cours à des pleurs » que je retiens avec trop de tyran- » nie ; Herménigilde n'est plus auprès » de nous, pour remarquer notre foi- » blesse, & pour relâcher de sa cons-

» tance par la perte de la nôtre. No-
1643. » tre exemple ne lui peut plus nuire ;
» pleurons donc avec liberté, & la
» mort d'un Prince très-accompli, & la
» mort d'un époux, qui fut toujours
» la meilleure partie de nous-même....
» C'est assez, » dit-elle à Sigerie, qui
fait le récit de la mort du Prince.
« Je suis satisfaite d'Herménigilde,
» puisque le Ciel le doit être. .... ô
» bonté souveraine, tu éxauces nos
» prieres, je sens.... que peu à peu
» cette vie se dissipe comme une om-
» bre, & comme une fumée ; je com-
» mence à perdre l'usage de mes sens...
« Cessez (*elle parle à ses Confidentes*)
» de me donner des assistances inuti-
» les, & que je ne désire plus de vous ;
» ma vie, par la grace du Ciel, &
» par la faveur d'Herménigilde, est ar-
» rivée à la fin que je lui ai deman-
» dée ; je vais rejoindre mon cher ma-
» ri, & je vole après lui sur les aîles
» de mon Amour. ».



1643.

LA CLIMENE
OU
LE TRIOMPHE
DE LA VERTU,

TRAGI-COME'DIE

En Prose,

DE M. PUGET DE LA SERRE.

CLimene eſt aimée d'un Roy, (on ne ſçait de quel païs) & de ſon favori ; & elle aime ce dernier. La ſœur de Climene, amante mépriſée du favori, découvre au Roy, l'amour de Climene. Sur le champ, le Roy ordonne qu'on mette le feu au Château de ſon rival. Climene toute en pleurs, vient ſe jetter aux pieds du Roy, & attendrit ce Prince au point, qu'il ſe repent de l'ordre qu'il a donné. Dans le moment on vient dire que le Château a été conſommé, mais que le favori s'eſt ſauvé de la fureur des flâmes. Le Roy conſent à l'hymen de Climene & de ſon amant, c'eſt ce qui finit

cette Piece mal arrangée, & encore plus mal écrite.

1643.

ESTHER,

TRAGE'DIE

DE M. DU RYER.

COmme cette Tragédie se trouve réimprimée dans le Recueil en douze Volumes des Pieces du Théatre François, qui se vend par la Compagnie des Libraires, nous n'en rapporterons que les vers suivans.

Aman, qui voudroit faire périr les Juifs, qui sont répandus dans les Etats d'Assuérus, après les avoir dépeint des plus noires couleurs, ajoute, que la différence de leur Religion, avec celle des autres peuples, doit encore hâter leur perte.

Car enfin, quelle flâme, & quels malheurs éclatent
Quand deux Religions dans un état combattent?
Quel sang épargne-t-on, ignoble, ou glorieux.
Quand on croit le verser pour la gloire des Dieux?

Alors tout est permis, tout semble légitime, 1643.
Du nom de piété l'on couronne le crime :
Et comme on pense faire un sacrifice aux Dieux,
Qui verse plus de sang, paroît le plus pieux.

LE MARTYRE DE S^TE CATHERINE,

TRAGE'DIE EN PROSE,

DE M. PUJÉT DE LA SERRE.

CEtte Piece ne paroît pas avoir été représentée : & de plus, elle est si pitoyablement construite, que ce seroit ennuier le Lecteur, que de lui en donner le plus petit Extrait.



1643.

ROXELANE,
TRAGI-COME'DIE
DE M. DESMARES (a).

SOliman II. Empereur des Turcs, est si épris des beautés, & du mérite de Roxelane, une des esclaves de son Sérail, qu'il veut l'épouser, malgré l'usage des Princes Othomans, qui depuis Bajazet I. n'ont eu que des esclaves favorites. Ce Prince, après avoir rendu Roxelane libre, consulte le Moufti sur l'engagement qu'il veut prendre.

LE MOUFTI.

Vous pouvez l'épouser.

SOLIMAN.

Epouser une esclave ? ah ! que dites-vous, Pere !

LE MOUFTI.

Le remede est fâcheux, mais il est salutaire.
Eh ! Seigneur, qui des deux est indigne de vous,
D'être né d'une esclave, ou d'en être l'époux.

(a) Desmares ne nous est connu que par la Piece de *Roxelane*, qui semble être le seul Ouvrage qu'il ait publié.

Cette Tragi-Comédie, quoique foible, a des endroits assez bien rendus. Le rôle de Roxelane est beau, & soutenu. 1645.

LA BELLE ESCLAVE ; TRAGI-COME'DIE

DE M. DE L'ESTOILLE.

PRêt d'être uni par les plus doux liens avec la belle Clarice, le Prince Alphonse la perd à la prise de Mégare, où vraisemblablement elle a dû finir ses jours, & se trouve réduit à l'esclavage dans un Païs d'Afrique, dont l'Auteur n'a pas jugé à propos de dire le nom. Il ouvre la Scene, s'entretenant de ses malheurs avec son valet Fernand. Le Roy du Païs, qui aime Alphonse, & veut lui procurer tous les plaisirs possibles, vient lui ordonner de choisir entre toutes les esclaves qu'on lui amene, celle qui lui plaira d'avantage ; il en excepte une seule, dont il veut, dit-il, faire présent au Grand Seigneur.

Cette esclave destinée au Sérail se trouve
1643. ve être la même Clarice, dont Alphonse
se pleure la perte. Ces deux Amans se reconnoissent, mais ils n'osent faire éclater leurs sentimens que sous les noms de frere & de sœur. Quelque bonne volonté que le Roy ait pour Alphonse, il n'ose lui accorder la liberté de Clarice ; ce tendre Amant, au désespoir, implore les bontés de la Reine, & obtient cette grace, par son crédit. Dans le moment que le Roy donne ses ordres, pour qu'on ramene Clarice, Haly vient dire qu'elle s'est précipitée dans la mer. A ce récit, Alphonse se désole, & recommence ses regrets : mais la Reine par ses perquisitions, découvre la fourberie d'Haly, & qu'épris des charmes de cette belle, il vouloit se l'approprier. On la ramene saine & sauve à son cher Alphonse, & le Roy pardonne à Haly, en faveur de la commune joye.

Cette analyse met en état de juger du plan & de la conduite de la Piece, passons aux principaux personnages.

Le Roy & la Reine sont trop doux & compatissans pour des Barbares. On auroit de la peine à trouver des personnes aussi charitables. La vertu de Cla-

rice est un peu Romanesque. A l'égard d'Alphonse, c'est un bon garçon, son rôle est long, & toujours sur le ton plaintif. L'Auteur a eu tort de ne lui pas donner un Valet plus intelligent & plus secourable que Fernand. 1643.

Il ne reste plus qu'à joindre un morceau de versification, pour achever de faire connoître les talens de l'Auteur pour la Poësie Dramatique. Nous avons choisi les Quatriéme & Cinquiéme Scenes du second Acte, qui contiennent la triste séparation des deux Amans. Cette situation est touchante & propre à éxercer l'art d'un Poëte.

ACTE II.

SCENE IV.

ALPHONSE, CLARICE, FERNAND.

ALPHONSE.

HA ! malheureux départ !

CLARICE.

S'il vous blesse, il me tue.
Au prix de mon destin, le vôtre est-il pas doux?
Vous ne perdez que moy.

ALPHONSE.

Qu'ai-je à perdre que vous ?

1643.

CLARICE.

Je vous pers, & de plus, ô perte sans seconde!
Je pers ce qui vaut mieux que moi, que tout le monde,
Enfin, je pers l'honneur.

ALPHONSE.

Moy l'esprit, & les sens.
Mais, qui résisteroit aux douleurs que je sens?
Quoy! perdre de la sorte une sœur adorable?

CLARICE.

Ha! nommez-la plûtôt infame & misérable;
Et dans l'état qu'elle est, au lieu de la louer,
Commencez déja même à la désavouer.

ALPHONSE.

Moy! je désavouerois un objet que j'adore?

CLARICE.

Ha! ne découvrez point un secret qu'on ignore.
Dieu! que diroit le Roy, s'il sçavoit qui je suis?
Redoubleroit-il pas ma honte & mes ennuis?
Et vous est-il si doux, qu'il vous seroit sévere,
Cachons-lui ma naissance, évitons sa colere,
Parlons bas.

ALPHONSE.

A quoy plus déguiser notre cœur
Sous ces noms empruntés & de frere, & de sœur?
Agissons franchement; il n'est plus temps de feindre,
Nous n'espérons plus rien, qu'avons-nous plus à craindre?

CLARICE.

Rien, si ce n'est de vivre, & de ne pouvoir pas
Rachetter mon honneur, au prix de mon trépas.
Mon frere; mais hélas! si vous m'étiez si proche,
Qui de ma honte un jour ne vous feroit reproche?
C'est à vos déplaisirs quelque soulagement
Que je ne vous sois sœur, que de nom seulement.

ALPHONSE.

La fussiez-vous d'effet, merveille de notre âge
Vous ne m'êtes pas tant, & m'êtes d'avantage:
Le sang touche beaucoup, mais je fais assez voir
Qu'amour plus que nature a sur nous de pouvoir;

1643. Les ennuis d'un amant passent bien ceux d'un frere ;
La perte d'une sœur à porter est légere,
Celle d'une maîtresse accable de souci,
Et comme on vit pour elle, on meurt pour elle aussi.

CLARICE.

Non, non, ne mourez point, rien ne vous y convie :
Mais en vous exhortant de garder votre vie,
Je sens bien que la mienne est prête à s'envoler,
Et je console enfin, qui me doit consoler.
Est-il quelque malheur que le mien ne surmonte,
Puisqu'il faut que je meure, ou vive avecque honte ?

ALPHONSE.

Hélas ! que dois-je faire en si grand désespoir ?

CLARICE.

Il faut vivre, m'aimer, & cesser de me voir ;
Mais j'espere aux ennuis, dont je suis affligée,
C'est par eux que déja je suis toute changée :
Je ne me connois plus, & mes gémissemens
Vont troubler du Sérail tous les contentemens ;

Enfin le Grand Seigneur regardant mon visage,
Croira qu'on n'en a fait qu'une infidelle image:
Me verra sans désirs, & même avec dédain,
Et touché de mes pleurs, m'éloignera soudain.

ALPHONSE.

Dieu! que malgré vos pleurs, il vous trouvera belle,
Il brulera d'abord d'une ardeur criminelle,
Et s'il veut vous contraindre à le favoriser,
A ce torrent de feu, quelle digue opposer?

CLARICE.

La mort!

ALPHONSE.

Ha! d'un grand cœur grande & chaste pensée!

CLARICE.

Celle qui sçait mourir, ne peut être forcée.

ALPHONSE.

Ha! vous ne mourrez point; non je vous tirerai
D'un si grand précipice, ou bien j'y périrai.
Oüi, l'épée à la main, j'irai, sans nulle crainte
Percer vos conducteurs d'une mortelle atteinte.

. . . .

CLARICE.

Mais Haly s'en revient.

1643.

SCENE V.

CLARICE, ALPHONSE, FERNAND, HALY.

ALPHONSE.

Quoy ! déja nous quitter ?

HALY.

Différer son malheur, ce n'est pas l'éviter.
Il faut partir, Madame, & votre plainte est vaine.

CLARICE.

Adieu, mon frere, adieu, pour jamais on m'emméne,
On m'arrache de vous, sans aucune pitié.

ALPHONSE.

On retranche de moi la plus belle moitié.

CLARICE.

Il faut que je vous laisse.

ALPHONSE.

Il faut donc que je meure.

CLARICE.

Voici mon dernier jour.

ALPHONSE.

Voici ma derniere heure.

CLARICE.

Au moins, pensez à moi.

ALPHONSE.

Peut-on vous oublier ?
Peut-on rompre les nœuds qui nous ont sçû lier ?

C'est

C'est vouloir séparer le feu d'avec la flâme,
L'ombre d'avec le corps, & l'esprit d'avec l'ame,
Que vouloir séparer ma sœur d'avecque moi. 1643.

CLARICE.

Prodige d'amitié, seul comparable à soi!
Encore un coup, adieu, je ne puis plus rien dire,
Mais pourrois-je parler à l'heure que j'expire?

SCENE VI.

ALPHONSE, FERNAND.

ALPHONSE.

De quelle foy l'esprit se peut-il remparer?
Pour voir un tel désordre, & ne pas murmurer?
Je pardonne à qui croît qu'en toute la nature
Il ne se trouve rien qui n'aille à l'avanture;
Que l'Eternel Auteur de la terre & des Cieux
Ne les daigne éclairer d'un regard de ses yeux:
Et que le monde enfin n'est qu'un vaisseau qui flotte,
Et parmi les écueils, voit dormir son Pilote, &c.

CLAUDE DE L'ESTOILLE, Sieur DU SAUSSAY, étoit Parisien, Gentilhomme, & de fort ancienne famille, jus- L'ESTOILLE. *Histoire de l'Académie Françoise.*

1643. qu'à compter un Chancelier de France parmi ses ancêtres. Son pere qui étoit Audiencier à la Chancellerie de Paris, laissa trois fils ; l'aîné qui mourut jeune, le second qui fut Sécretaire du Cardinal de Lyon, & celui-ci, qui étoit le troisiéme, qui n'eût point d'autre emploi que celui des belles Lettres, & de la Poësie, où il se rendit très-célébre. Il avoit pourtant plus de génie que d'étude, & de sçavoir. Il s'étoit attaché particulierement à bien tourner un vers, à quoi il réussissoit fort bien, & aux régles du Théatre, qu'il faisoit profession d'avoir apprises de M. Gombauld, & de M. Chapelain. Il étoit grand admirateur des vers de M. de Sérisay, & de ceux de M. de Gombauld : .... Il étoit d'une compléxion extraordinairement portée à l'amour, & cette passion fit presque tous les troubles de sa vie. En ses dernieres années, il épousa par inclination, une femme qui n'avoit que peu de biens. Il tint long-temps ce mariage caché & comme il n'étoit pas riche, autant qu'il falloit pour vivre commodément à Paris, avec sa famille, il se retira à une maison des Champs, où il passa presque tout le reste de sa vie. Il

mourut en 1652. âgé d'environ 50. ans. Il étoit de taille médiocre, & fort grèle. Il avoit les cheveux, & les yeux noirs, le visage fort pâle, & fort maigre, gâté, & sans barbe en quelques endroits, à cause qu'étant enfant il étoit tombé dans le feu. Il avoit beaucoup de vertu & d'honneur, & supporta sa mauvaise fortune sans s'en plaindre, & sans être incommode, ou importun à personne. Il reprenoit hardiment, & brusquement, avec une sévérité étrange, ce qui ne lui plaisoit pas dans les choses qu'on exposoit à son jugement. On l'accuse d'avoir fait mourir de regret & de douleur un jeune homme qui étoit venu de Languedoc avec une Comédie, qu'il croyoit un chef-d'œuvre, & où il lui fit remarquer clairement mille défauts. 1643.

Il travailloit avec un soin extraordinaire, & repassoit cent fois sur les mêmes choses. De-là vient que nous avons si peu d'Ouvrages de lui. Il laissa deux Pieces de Théatre, LA BELLE ESCLAVE, Tragi-Comédie, 1643. & L'INTRIGUE DES FILOUX, Comédie, 1647. & en achevoit une troisiéme, quand il mourut, qu'il appelloit LE SÉCRETAIRE DE SAINT INNOCENT. Il

avoit part, comme on l'a déja dit, aux
1643. Pieces des Cinq-Auteurs.

L'ABSENT CHEZ SOY,

COMEDIE

PAR M. D'OUVILLE.

LOrsqu'on a lû une Piece de d'Ouville, on connoît presque tous les sujets de ses Comédies. Ce sont toujours des rencontres inopinées, de trompeuses apparences, des brouilleries, & des raccommodemens : des personnes qui se trouvent les unes chez les autres, sans trop sçavoir pourquoi. La Comédie qui fait le sujet de cet article, est remplie de tous ces événemens. Le principal personnage, qui se nomme Clitandre, rend des soins à une jeune personne nommée Elize : ensuite il la quitte, pour revenir à Diane sa premiere maîtresse. Le galant de Diane est un fou fieffé, qui tantôt fait le jaloux, & tantôt le complaisant. Les valets imitent leurs maîtres, ils se quittent, se raccommodent, se brouillent, &c. Piece assez foible, à quelques Scenes près. Nous

remarquerons en passant, que le titre de cette Comédie n'est éxact que pour le premier Acte, où le pere d'Elize feint d'aller à la campagne, & rentre sécrettement dans sa maison, par une porte de derriere. 1643.

LE BÉLISSAIRE,

TRAGÉDIE

DE M. ROTROU.

ROtrou semble avouer que cette Piece n'eût pas de réussite; car voici comment il s'exprime dans son Epître dédicatoire au Duc de Guise: « Bélissaire a été trop cruellement traversé pendant sa vie, pour espérer » de ne l'être point après sa mort, & » quoiqu'il ait été l'admiration de tout » le monde, il n'a pas laissé d'être la » haine de quelques-uns, parce qu'il » en a été l'envie. *Son Histoire ne doit » pas être plus privilégiée que sa vie, » ni sa représentation, que lui-même;* » & si ceux-même qui l'aimerent le » plus furent ceux qui lui firent le plus » de mal, il est visible que son sort » est d'être persécuté, quoiqu'il soit

1643. » admiré, & d'être condamné par des » passionnés, & par des jaloux. »

Bélissaire, vainqueur des Perses, revient à Constantinople : trois personnes attirées par l'Impératrice Théodore, pour assassiner Bélissaire, sont si charmés de sa vertu, qu'ils deviennent, ou du moins promettent d'être ses plus zélés défenseurs. L'Empereur Justinien reçoit Bélissaire comme le vrai soutien de son Empire. Le bonheur de Bélissaire est de peu de durée : une lettre qu'il a écrite à une Dame qu'il aime, & que cette Dame a laissé tomber, est ramassée par l'Impératrice, qui la porte à Justinien, en l'assurant que c'est à elle que Bélissaire l'a adressé. L'Empereur, sans vouloir rien écouter pour la justification de ce grand homme, lui ôte tous ses emplois, & donne ordre qu'on le fasse mourir. L'Impératrice Théodore, pressée par ses remords, justifie Bélissaire. Justinien révoque trop tard ses ordres, on vient lui annoncer la mort de Bélissaire, & la Piece finit par le désepoir de l'Empereur. Malgré la chûte de cette Tragédie, elle n'est cependant pas la plus foible de son temps.

1643.

AXIANE, (a)

TRAGI-COMEDIE EN PROSE,

PAR M. DE SCUDERY.

Au Lecteur.

« IL y a dix ou douze ans, que je » me suis trouvé en conversation » avec trois des plus beaux esprits du » Royaume ; l'un desquels, soutient » fortement, que la prose étoit aussi » propre au Théatre que les vers ; que » par elle, on pouvoit aussi-bien ex- » citer les passions, que par la Poë- » sie, & que, pourvû qu'un Poëme » de cette sorte fut composé par un » bon Artiste, il auroit le même suc- » cès. J'avoue que j'écoutai lors ce » discours comme un paradoxe, & que » toutes les raisons qu'il apporta ne » me persuaderent point. Cependant, » il est arrivé par la suite du temps, que

(a) Le sujet de cette Tragi-Comédie est tiré d'une Histoire du premier Volume de l'Illustre Bassa.

1643. » l'expérience m'a fait voir la vérité » de son opinion, & la fausseté de la » mienne : & trois ou quatre Ouvra- » ges de cette espéce, ont si avanta- » geusement réussi, qu'il a fallu don- » ner les mains, & rendre les armes, » & confesser ingénuement à l'avanta- » ge de la Prose, que ses forces sont » plus grandes que je n'avois cru...... » Mais comme celui dont j'avois com- » battu les sentimens, a remarqué » que les miens étoient changés, il a » voulu pousser plus loin sa victoire, » & se servant du pouvoir que les » vainqueurs ont sur les vaincus, il » m'a imposé, comme une réparation » à son honneur, la nécessité de faire » une Piece de cette nature : je l'ai donc » faite........avec tout l'art, & tout » le soin dont je suis capable, &c. ».

Léontidas, Prince de Lesbos, chassé de ses Etats par ses propres sujets, forme le dessein de courir les mers, & devient en peu de temps un fameux Corsaire. Hermocrate, fils de Diophante, Roy de Créte, est pris prisonnier par Léontidas. Il devient amoureux d'Axiane, fille de ce dernier. Axiane, sensible à l'amour d'Hermocrate, brise ses fers, & s'enfuit avec lui

lui en Créte, où Diophante les reçoit avec bonté. Léontidas, au déſeſpoir de la perte d'Axiane, déclare la guerre au Roy de Créte, & dans une bataille navale, ce dernier tombe au pouvoir de ſon ennemi. (Ici commence la Piece.) Léontidas offre la vie & la liberté au Roi de Créte, en lui remettant Axiane. Diophante refuſe cette propoſition, aimant mieux mourir, que de commettre une pareille perfidie. Cependant Axiane, ſans en rien communiquer à Hermocrate, ſe réſout à ſe remettre au pouvoir de ſon pere, pour ſauver la vie au généreux Roy de Créte. Le même motif engage Hermocrate à s'offrir à la colere de Léontidas. Axiane, & Hermocrate ſe trouvent dans le même moment aux pieds de ce pere inéxorable. Ce ſpectacle, & les diſcours de ces Amans, déſarment la colere de Léontidas : il pardonne à Axiane, & conſent qu'elle s'uniſſe avec Hermocrate, & en même-temps, il ſe réconcilie avec le Roy de Créte, & promet de quitter la profeſſion de Corſaire ; & le Roy de Créte lui offre tous les ſecours néceſſaires pour remonter ſur le trône de Leſbos. Cette Piece a beaucoup d'endroits pathétiques : le dénouement en eſt même attendriſſant. 1643.

1643.

EUROPE,

COME'DIE HEROIQUE

DE M. DESMARESTS.

Quoique cette Piece ait été imprimée comme d'un Anonyme, cependant le nom de l'Auteur étoit aussi connu, que l'allégorie facile à appliquer à la conjoncture des affaires, où l'Europe se trouvoit alors.

La paix *descendant du Ciel*, fait le Prologue, & annonce le retour des Arts, du Commerce, des plaisirs, & de l'Abondance.

Europe, qui du monde eut le plus beau partage,
Qui compte tant de Rois entre ses habitans,
Malgré l'orgueil de ses Tirans,
Va voir dissiper son orage.
Après mille tourmens soufferts,
Un guerrier valeureux la va tirer des fers,
D'un Tyran dont l'ardeur la veut rendre captive.
Son heur sera suivi de tous.
Après le mal, le bien; les fruits de mon Olive.
Au cueillir sont amers, & par le temps sont doux.

L'Espagne représentée par Ibere ouvre le premier Acte, & prie Germanique son parent & son Confident, de l'aider dans le dessein qu'il a d'assujétir la Reine Europe, malgré les efforts de Francion, qui a entrepris de maintenir sa liberté. 1643.

Je brule pour Europe, & ma fortune est
telle,
Que sans faire le vain, je suis seule digne
d'elle.
Tant de Rois asservis, tant de puissans Etats
M'ont mis au plus haut rang entre les Potentats.
Je suis si cher aux Dieux, que du milieu de
l'onde,
Ils ont fait pour moi seul sortir un autre
monde;
Et pour me combler d'heur, ils ont fait
naître encor
Des rivieres d'argent, & des montagnes d'or.

Comme ses soins & ses empressemens ne font qu'irriter cette superbe Reine, Ibere a recours à la ruse, & à la violence: & tâche à gagner la Nymphe Ausonie (1), Confidente & favorite d'Europe. Pour faciliter cette conquête, Germanique employe son autorité, & fait agir Parthenope & Mé-

(1) L'Italie.

lanie (1), Suivantes de la Nymphe. 1643. Ausonie, prête à succomber, est secourue fort à propos par Francion. Ibere au désespoir, fait tomber toute sa fureur sur son rival, & souléve contre lui la Nymphe Austrasie (2). Francion qui a de violens soupçons sur la fidélité de cette derniere, en éxige des assurances, & découvrant ensuite ses intelligences secrétes avec Ibere, il dépouille cette perfide, sans s'embarrasser des menaces de son ennemi. Ibere, privé de cet appui, continue toujours ses poursuites auprès d'Europe ; & pour la tromper, lui fait proposer la paix par Germanique. Quoiqu'Europe doute de la sincérité de cette offre, elle veut bien y consentir ; & exhorte Austrasie à s'aller jetter aux pieds de son Vainqueur. Germanique séduit une seconde fois cette Nymphe, en faveur d'Ibere ; à peine Austrasie a quitté la Scene, que Germanique ouvrant enfin les yeux, fait de longues réfléxions sur le procédé ambitieux d'Ibere, dont il est la premiere victime. On vient avertir Francion des nouveaux attentats de la rébelle Austrasie ; il sort pour les prévenir. Pendant ce temps, Ibere apprend sans s'é-

(1) Naples & Milan.

(2) La Lorraine.

mouvoir, plusieurs pertes qu'on vient lui annoncer. Il ne perd point l'espérance de réussir, jusqu'au retour de Francion. 1643.

FRANCION.

J'ai dissipé des miens les entreprises noires,
Qu'Ibere nourrissoit, pour borner mes victoires.
Et pour comble d'honneur, la place * est en mes mains
Par où pouvoient un jour s'éclorre leur dessein.

* Sedan.

IBERE.

Ah ! c'est-là mon malheur ! nulle espoir ne me reste,
Voilà, voilà le coup à ma grandeur funeste.
J'attendois en suspens par ce complot puissant
De revoir tout-à-coup mon pouvoir renaissant.
Soutiens moi, Germanique, en ce malheur extrême. *Il tombe évanoui.*

GERMANIQUE.

Hélas ! je ne puis pas me soutenir moi-même.

EUROPE *à Germanique & à Francion.*

Tous deux étant d'accord,
Vous me donnez la paix, je ne crains nul effort.

1643. Que le Ciel, Francion, toujours vous favorise,
Et vos chers alliés, auteurs de ma franchise ;
Germanique en mon cœur tiendra ce même rang :
Je vous aimerai tous : vous êtes tous mon sang.
Ibere l'est aussi, s'il étouffe sa flamme,
Je lui réserve encore une place en mon ame.

LA SUITE DU MENTEUR, COMEDIE DE M. CORNEILLE.

Epître de la suite du Menteur. « JE vous avois bien dit, (c'est M. » Corneille qui parle) que le Men» teur ne seroit pas le dernier emprunt » ou larcin que je ferois chez les Es» pagnols. En voici une suite qui est » encore tirée du même original : & » dont Lope a traité le sujet sous le ti» tre de *Amar sin Saber à quien*. Elle » n'a pas été si heureuse au Théatre » que l'autre, quoique plus remplie de » beaux sentimens, & de beaux vers.

1643.

» Ce n'est pas que j'en veuille accuser, » ni le défaut des Acteurs, ni le mau» vais jugement du peuple. La faute » en est toute à moi, qui devois mieux » prendre mes mesures, & choisir des » sujets plus répondans au goût de mon » auditoire. Si j'étois de ceux qui tien» nent que la Poësie a pour but de pro» fiter aussi-bien que de plaire, je tâ» cherois de vous persuader que celle» ci est beaucoup meilleure que l'au» tre, à cause que Dorante y paroît » beaucoup plus honnête homme, & » donne des éxemples de vertu à sui» vre, au lieu qu'en l'autre, il ne don» ne que des imperfections à éviter; » mais pour moi qui tiens avec Aris» tote & Horace, que notre Art n'a » pour but que le divertissement, j'a» voue qu'il est ici bien moins à esti» mer qu'en la premiere Comédie, » puisqu'avec ses mauvaises habitudes, » il a perdu presque toutes ses graces; » & qu'il semble avoir quitté la meil» leure part de ses agrémens, lorsqu'il » a voulu se corrigèr de ses défauts. »

Examen de la suite du Menteur.

« L'original Espagnol est de Lope de » Vegue sans contredit, & a ce défaut » que ce n'est que le valet qui fait rire, » au lieu qu'en l'autre, les principaux

1643. » agrémens sont dans la bouche du maî» tre. L'on a pu voir, par les divers succès, » quelle différence il y a entre les raille» ries spirituelles d'un honnête homme » de bonne humeur, & les bouffonneries » froides d'un plaisant à gages. L'obscu» rité que fait en celle-ci le rapport à » l'autre, a pu contribuer quelque » chose à sa disgrace, y ayant beau» coup de choses qu'on ne peut en» tendre, si l'on n'a l'idée présente du » *Menteur.* » (a)

(a) « Elle a encore, (continue M. Corneille) » quelques défauts par» riculiers. Au second » Acte, Cléandre racon» te à sa sœur la généro» sité de Dorante, qu'on » a vû au premier, contre » la maxime qu'il ne » ne faut jamais faire ra» conter ce que le Spec» tateur a déja vû. Le » cinquiéme est trop sé» rieux pour une Piece » si enjouée, & n'a rien » de plaisanr que la pre» miere Scene entre un » Valet & une Servante. » Cela plaît si forr en Es» pagne, qu'ils font » souvent parler bas les » amans de condirion, » pour donner lieu à ces » sortes de gens de s'en» tredire des badinages, » mais en France, ce » n'est pas le goût de » l'Audiroire. Leur en» tretien est plus sup» porrable au premier » Acte, pendanr que Do» ranre écrit : car il ne » faut jamais laisser le » Théatre, sans qu'on » y agisse, & l'on y » agit qu'en parlant. » Ainsi Dorante qui é» crir, ne le remplir pas » assez, & toutes les fois » que cela artive, il » faur fournir l'action » par d'auttes gens qui » parlent. » Ce que M. Corneille ajoure ensuite, doit être regardé comme un précepte pour la Poësie Dramatique, & dont on peut former cet-

1643.

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici avec tout le respect que l'on doit à la mémoire de M. Corneille, qu'il paroît clairement, que persuadé du mérite de cette Piece, la chûte l'en a surpris au point, qu'après un rigoureux éxamen, il a cru ne pouvoir en attribuer la cause, qu'à certains défauts, dont la plupart même ne doivent être regardés comme tels, que par la différence du goût François à celui des Espagnols. S'il avoit voulu écarter un peu cette prévention, il auroit reconnu, que quoique la suite du Menteur soit mieux écrite, & que Dorante y donne de meilleurs éxemples que dans la premiere, cependant elle a dû n'avoir qu'un foible succès. L'intrigue en est foible, & sans intérêt. Dorante n'y

ce régle. « Que quand on » a occasion de louer une » Lettre, un Billet, ou » quelqu'autre Piece éloquente ou spirituelle, il ne faut jamais » la faire voir, parce » qu'alors c'est une propre louange que le » Poëte se donne à soi-même, & souvent le » mérite de la chose répond si mal aux éloges qu'on en fait, que » j'ai vû des stances présentées à une Maîtresse, qu'elle vantoit » d'une haute excellence, bien qu'elles fussent » très-médiocres, & cela » devenoit ridicule. Mélisse loue ici la lettre » que Dorante lui a écrite, & comme elle » ne la lit point, l'Auditeur a lieu de croire » qu'elle est aussi-bien » faite qu'elle le dit. »

1643. conserve aucun caractere, & mérite aussi peu le bonheur dont il est accablé, que la prison, dans laquelle il paroît pendant les trois premiers Actes. Mélisse & Cléandre son frere, ne sont pas certainement des éxemples à imiter. La premiere fait l'amour avec trop peu de bienséance, & l'autre manque de prudence & de politesse. Philiste est un personnage très-équivoque. L'effort qu'il fait en cédant sa maîtresse à Dorante, ne paroît pas grand, & d'ailleurs Mélisse est trop coquette pour qu'un galant homme doive la regretter. M. Corneille avoue que les discours du valet & de la soubrette sont déplacés : mais quand ils ne le seroient pas, croira-t-on que leurs plaisanteries soient capables de faire réussir une Comédie, qui n'a d'ailleurs rien de piquant. L'Auteur avoit plus de tort qu'un autre de se plaindre de la délicatesse du public, & d'appeller de son jugement.

Quoique d'abord cette Piece n'eut pas grande approbation, quatre ou cinq ans après, la Troupe du Marais la remit sur le Théatre, avec un succès plus heureux, mais aucune des Troupes de Province ne s'en est chargée.

1644.

LA FOLIE DU SAGE,

TRAGI-COME'DIE

DE M. TRISTAN.

LE sujet de cette Tragi-Comédie est entierement de l'invention de l'Auteur, aussi-bien que les personnages qu'il y introduit. Le Roy de Sardaigne, amoureux de Rosélie, fille d'Ariste, déclare, sans autre façon, ses intentions au pere de cette belle, & le prie de le servir. Ariste, en cette occasion, soutient assez bien le caractere de Philosophe & de Sage: il n'étoit guéres possible qu'il pût faire autrement. Le Roy, sans vouloir écouter ses remontrances, fait venir Palamede; ce dernier qui aime Rosélie, & en est aimé, n'ose faire soupçonner sa passion, & combat adroitement celle du Roy en lui représentant que cette fille est trop vertueuse pour la souffrir. L'éloge que Palamede fait ensuite des rares qualités de Rosélie, ne sert qu'à augmenter l'amour dans le cœur du

1644. jeune Monarque. Il convient qu'il a eu tort de former des desirs criminels sur cette beauté, qu'elle est digne de partager sa couronne, & il charge ce confident d'aller promptement lui apprendre cette grande nouvelle. Cette situation est très-délicate, & Tristan l'a passablement rendue.

Palamede est accablé de douleur, Rosélie en ressent une bien plus vive lorsque son amant, obéissant trop fidélement à ses ordres, vient lui annoncer la volonté du Roy, & la presse même d'y souscrire. Ne consultant que son cœur, elle prend la résolution de s'empoisonner, & laisse sur la table de sa chambre, un billet adressé au Roy, par lequel elle fait connoître qu'elle s'est procuré la mort, conformément aux sages conseils d'Ariste, & en se servant du poison que Palamede lui a présenté. Le Roy qui ignore le véritable sens de ce billet, s'abandonne à la fureur, fait arrêter Palamede comme coupable, & accable Ariste d'injures. Ce déplorable pere n'est que trop sensible à la perte de sa fille : sa sagesse s'éclipse, il se livre à des transports, & à des emportemens ridicules : Voici le passage, il est singulier.

1644.

ACTE III. SCENE IV.

ARISTE.

Par quel déréglement ſuis-je perſécuté,
Avec tant d'injuſtice, & tant de cruauté?
Il n'eſt rien d'ordinaire en cette deſtinée,
Et ma raiſon timide en demeure étonnée.
Mais quoi! j'ai des garants de ces oppreſſions,
J'ay pris contre le ſort de bonnes cautions.
Eſprits dont la doctrine en erreurs ſi féconde,
S'eſt acquis tant de gloire en trompant tout le monde,
Nous donnant la vertu pour un ſouverain bien,
Que déterminez-vous d'un ſort tel que le mien?
Ah! voici ces Docteurs, de qui l'erreur nous flatte: *Il vient à ſes livres.*
Ariſtote, Platon, Solon, Bias, Socrate,
Pittaque, Periandre, & le vieux Samien, (1)
Xénophane, & Denis le Babylonien.
Reviſitons un peu cette troupe ſçavante,
Guide, Eudoxe, Epicharme, Alcidame, & Cléanthe,
Démocrite, Thalès, d'un immortel renom,
Poſſidoine, Caliphe, Antiſthene, Zénon,
Conſultons Xénocrate, & conſultons encore
Pherceyde, Ariſton, Timée, Anaxagore,
Chryſippe, Polémon, le docte Agrigentin, (2)
Clitomaque, Archytas, Anaxarque & Plotin;

(1) Pythagore.

(2) Empedocle.

1644. Reconfrontons encor tous ces Auteurs de marque,
Ariſtippe, Sénéque, Epictete, & Plutarque.
Eh bien! ſages Docteurs, eh bien! ſçavans eſprits,
Célébres artiſans du piége où je ſuis pris,
En mes afflictions je vous prens à partie,
Et c'eſt contre vous ſeuls que j'ay ma garantie.
Vous avez aſſuré qu'en ſuivant la vertu,
Jamais l'homme de bien ne ſe trouve abatu:
Qu'il eſt aux accidens un cube inébranlable,
Toujours en même aſſiette, & de face ſemblable.

. . . .

Vous l'avez ſoutenu, vous en avez menti:
Effrontés, impoſteurs; allez je vous défie,
De me faire avouer votre philoſophie:
Vous m'avez abuſé de diſcours ſuperflus,
Changez de ſentiment, & ne vous montrez plus.

Ariſte jette ſes livres. Cléagene ſon Gentilhomme les ramaſſe, & fait cette réfléxion.

CLÉAGENE.

O Cieux! la cruauté d'une atteinte ſi rude,
Altere cet eſprit affoibli par l'étude.
Preſſé de la douleur qui lui trouble les ſens,
Il punit de ſes maux des ſujets innocens.

Son égarement ne lui permet pas d'écouter un Médecin qui vient l'avertir que Rosélie qu'on croit morte, n'est seulement qu'endormie. Ariste ne répond que par des discours insensés, & sa science ne sert qu'à rendre son galimathias plus inintelligible : enfin il ne recouvre la raison, que lorsque Rosélie, revenue de son assoupissement, lui certifie qu'elle est vivante. L'explication qu'elle donne au véritable sens du billet, fait connoître l'innocence de Palamede. Le Roy ordonne qu'on lui sauve une vie qu'il ne pouvoit perdre sans injustice, mais il le persécute toujours comme son Rival. Ariste même, sortant de son caractere, employe toute son autorité pour faire consentir sa fille à l'hymen glorieux que le Roy lui propose. Rosélie plus constante, & plus généreuse que ce Philosophe, déclare qu'elle ne peut cesser d'aimer son cher Palamede, & qu'elle est prête à souffrir les tourmens les plus affreux, plûtôt que de lui être infidelle. Ariste est obligé de louer cette rare fermeté, & le Roy étouffant enfin sa passion, consent au bonheur de ces deux Amans. 1644.

Le sujet de cette Piece, est, comme

on le voit, un peu bizarre : les carac-
1644. teres sont foux, & mal soutenus. Le Roy de Sardaigne est un jeune Prince fougueux, & livré à toutes ses passions. Ariste, pendant son égarement, présente un tableau de la foiblesse humaine, lorsque la raison disparoît, mais il devoit être plus prudent, & plus raisonnable dans le reste du Poëme. Rosélie est une bonne fille : elle pourroit être blâmée de se piquer d'une constance romanesque pour Palamede, qui n'est qu'un imbécille.

LE JUGEMENT ÉQUITABLE DE CHARLES LE HARDY, DERNIER DUC DE BOURGOGNE,

TRAGE'DIE

DE M. MARÉCHAL.

RODOLFE, Gouverneur de Mastric, amoureux de Mathilde, femme d'Albert, Citoyen de la Ville, suppose une lettre de ce dernier, écrite à Louis XI. Roy de France, qui lui marque les

les moyens de surprendre Mastric : sous ce prétexte, Rodolfe fait arrêter Albert, & le condamne à perdre la vie, ce qui s'éxécute secrettement. Mathilde, qui ignore la mort de son mari, vient demander grace à Rodolfe, qui la lui accorde, à condition qu'elle se rendra à son amour. 1644.

MATHILDE.

Qu'ai-je oui ? vous m'aimez ? votre bouche
l'exprime !
Albert, je t'ai perdu ; son amour est ton
crime.

RODOLFE.

Non, mais le seul moyen à son salut of-
fert.
Où je vis par sa vie, ou sa perte me pert.
Choisis.

MATHILDE.

Quelle injustice à ce choix me convie ?
Que je perde l'honneur, ou qu'il perde la
vie !
Qu'Albert meure pourtant, je conclus son
trépas,
Sa vie, & mon honneur ne se balancent pas.
Lui-même contre lui, dans ce choix déplo-
rable,
M'inspire combien l'un à l'autre est préfé-
rable ;

1644. Qu'étant son propre honneur dans le mien
confondu,
Si par-là je le sauve, il se croit plus perdu.
Un grand cœur souffre moins, quand le sort
le surmonte,
A mourir innocent, qu'à vivre dans la honte:
Puis, quand il seroit tel que votre amour le
rend,
Pour effacer un crime, en ferai-je un plus
grand.

. . . .

Laissez-moi voir Albert, Seigneur, ou je
vous laisse.
Je ne demande plus qu'un moment en ce
lieu,
Pour sortir de la vie, en lui disant adieu.

Rodolfe feint d'avoir fait conduire Albert dans son appartement, & dit à Matilde d'y passer. Il se présente à elle dans la résolution de la violer. La frayeur de Mathilde lui cause un évanouissement; & lorsqu'elle en est revenue, elle croit que Rodolfe a profité de cet accident, pour triompher de son honneur. Elle en porte sa plainte à Charles, Duc de Bourgogne, qui s'est rendu à Mastric. Le Duc découvre l'iniquité de Rodolfe, & pour réparer l'honneur de Mathilde, il lui ordonne

de l'épouser. Le mariage fait, on arrête Rodolfe, & le Duc le condamne à perdre la tête sur un échaffaut. Frédégonde, qui passoit pour la mere de Rodolfe, vient se jetter aux pieds de Charles, & lui apprend que Rodolfe est né de lui, & d'une sœur qu'elle avoit, qui mourut quelque temps après la naissance de ce fils. Charles éprouve un trouble extrême à cette nouvelle : mais enfin la justice reprend tous ses droits dans son cœur. Il se raffermit dans le dessein de faire punir Rodolfe, & on vient lui en apprendre la mort. 1644.

CHARLES.

O justice ! ô destin ! que votre ordre est sévere !
Perdre un fils ! vos décrets me portent à ce point !
Ciel ! je l'ai fait, j'en pleure, & ne m'en repens point !

Cette Piece a quelques beautés de détail : mais le fonds n'en est pas heureux, ni convenable au Théatre François.

1644.

THÉSÉE
OU
LE PRINCE RECONNU,
TRAGI-COMÉDIE
En Prose,
DE M. PUGET DE LA SERRE.

LE Héros qui donne son nom à la Piece, vient, sans être connu, au secours d'Athenes, assiégée par Anthiope, Reine des Amazones. Plusieurs raisons l'engagent à prendre ce parti; l'honneur de la patrie, la défense d'un état où il doit un jour commander, & la noble ambition de ne paroître devant Egée, que couvert de gloire, & digne successeur de sa couronne. Il espere aussi que le hazard lui fournira l'occasion de voir la Reine des Amazones qu'il aime constamment. C'est en cet état qu'il ouvre la Scene. Pirithoüs son ami est pris dans une sortie: Antiope lui rend la liberté: se flatant qu'Egée en usera de même à l'égard d'Egérie sa sœur, qui a été

faite prisonniere au combat précédent. 1644.
Pirithoüs ne pouvant obtenir la liberté de la Princesse, & ne voulant pas céder en générosité à la Reine, embrasse ses intérêts. Pendant ce temps-là, Médée, qui s'est emparée de l'esprit du Roy d'Athenes, devient amoureuse de Théſée, & offre de le faire regner à la place d'Egée. Théſée rejette cette proposition avec horreur. Médée irritée fait entendre au Roy, que le Prince, d'intelligence avec Antiope, conspire contre sa vie: & pour appuyer sa calomnie, elle se sert d'une lettre interceptée, qu'Antiope écrit à Théſée. Le jeune Prince demande à parler au Roy, & lui présente son épée, & une lettre de Rytra * sa mere. A la vue de la lettre de son épouse, & de l'épée qu'il lui avoit laissée, Egée reconnoît son fils, & ne doute plus de la perfidie de Médée. Cette Magicienne se sauve à travers les airs. D'abord que Théſée est reconnu pour fils du Roy, Antiope leve le siége qu'elle tenoit devant Athenes, Egée accepte avec une extrême joie la paix qu'elle lui offre, charmé qu'elle soit assurée, par son mariage avec Théſée son Amant fidéle.

* Æthra.

1644. Nous croyons que M. Quinault a pu faire usage de ce Poëme en prose, & sur-tout du rôle de Médée, dans l'Opera qu'il a donné sous le nom de Théſée. Ce n'eſt pas que nous prétendions comparer l'un à l'autre. L'Ouvrage du Sieur de la Serre eſt plein de défauts : l'on y trouve des penſées, mais le ſtyle eſt enflé, rempli de galimathias, & de platitudes. L'unité de lieu y eſt ſi mal obſervée, que la Scene eſt alternativement au Palais d'Egée, & dans le camp des Amazones. Théſeé a trop de timidité & de foibleſſe pour un Héros. Egée eſt un Monarque mépriſable, digne d'être berné par une Sorciere telle que Médée. On pourroit aisément ſupprimer le rôle d'Antiope, quoiqu'il ſoit le plus noble, & le plus brillant de la Piece, qui, avec ces défectuoſités, eſt cependant une des plus paſſables de l'Auteur.



LA STRATONICE
OU
LE MALADE D'AMOUR,
TRAGI-COME'DIE
DU SIEUR DE BROSSE.

1644.

L'Auteur n'avoit pas besoin d'avertir que c'est ici un coup d'essai. Pour peu qu'on ait de teinture de l'histoire, on conjecturera que le sujet de cette Piece, pour être traité passablement, ne devoit pas l'être par un écolier, qui n'avoit aucun goût, ignoroit ce que c'est que caracteres, & tomboit dans des défauts grossiers, qu'il n'étoit pas capable de cacher par la versification.

Conformément au récit des Historiens, le nouvel Auteur fait paroître Antiochus accablé d'une maladie causée par l'amour qu'il ressent pour Stratonice sa belle-mere, & qu'il n'ose déclarer. Il entreprend cependant de le faire, mais la fierté que Stratonice affecte, lui fait changer de ton ; il feint une espéce de délire, & continue ce

1644. personnage jusqu'à la fin de la Piece. Le Médecin Erasistrate découvre la cause de son mal ; il en fait part à Séleucus ; ce Roy, après avoir bien balancé, préfére enfin la vie de son fils, à sa propre satisfaction, & lui céde la belle Stratonice. Thamire, Princesse de Thessalie, qui jusqu'à ce moment s'étoit flatée que les soupirs d'Antiochus s'adressoient à elle, demeure fort surprise. Séleucus, pour l'appaiser, lui donne la main, & la Piece finit par ce double hymen.

Voici le Catalogue des Pieces du Sieur de Brosse, dont nous avouons que nous ne connoissons que le nom, & les Ouvrages.

La Stratonice, *ou* le Malade d'Amour, Tragi-Comédie, 1644.

Les Innocens coupables, Com. 1645.

Les Songes des Hommes éveillez, Comédie, 1646.

Le Turne de Virgile, Trag. 1646.

L'Aveugle Clairvoyant, Comédie, 1649.

Le Curieux impertinent, ou *le Jaloux*, Comédie qui parut en 1645. n'est pas de l'Auteur dont nous parlons, mais de son frere. C'est ce que n'a pas observé l'Auteur des *Recherches sur les Théatres de France*.

PERSIDE

1644.

PERSIDE
OU
LA SUITE D'IBRAHIM BASSA,
TRAGE'DIE
DE M. DESFONTAINES.

ERaste, Gentilhomme François, tombé par le sort des armes dans l'esclavage, devient par sa valeur Grand Visir, & favori de l'Empereur des Turcs Soliman II. Ce dernier devient amoureux de Perside, femme d'Eraste, & n'en pouvant rien obtenir, par le conseil de ses confidens, il se résout à se défaire d'Eraste, sous prétexte d'une conspiration contre sa personne. Perside qui apprend la mort de son époux, se travestit avec un habillement d'homme : méconnue sous ce déguisement, elle est blessée, & conduite à Soliman, qui la reconnoît, & la voit expirer dans le moment. Selon l'usage établi au dénouement d'une Piece, Soliman regrette Eraste & Per-

1644. fide, & promet de punir les auteurs du pernicieux conseil qu'il a suivi.

Ce sujet avoit déja été traité par Mainfray, sous le titre de *la Rhodienne*, ou *la Cruauté de Soliman.* * Au langage près, & quelques usages de Théatre, Desfontaines n'a pas un grand avantage sur l'ancien Poëme.

* Voyez le quatriéme Tome de cette Histoire, page 332.

L'ILLUSTRE OLYMPIE

OU

LE SAINT ALEXIS,

TRAGE'DIE

DE M. DESFONTAINES.

Alexis, fils d'Euphémien, Sénateur Romain, & principal Ministre de l'Empereur Honorius, après avoir épousé Olympie, fille d'Olympius, Général des armées de l'Empereur, mort au service de ce Prince, la quitte le soir de son mariage, pour obéir au commandement du Ciel, qui lui ordonne ce sacrifice. Il s'embarque dans un vaisseau, pour aller à Edesse, Ville de Syrie. La tempête jette le vaisseau au port d'Ostie. Alexis après son

naufrage, forme le dessein de retourner à Rome, & à la faveur de son déguisement, & du temps qui a changé les traits de son visage, de se retirer dans la maison de son pere, où il passe sept années, ne se nourrissant que des restes des domestiques : enfin il meurt ; c'est ce qui finit le quatriéme Acte : car tout ce que l'on vient de rapporter se passe aux yeux des Spectateurs : le mariage d'Alexis, sa fuite, le désespoir d'Olympie, l'embarquement, & le naufrage d'Alexis, son retour à Rome, la vie ignominieuse qu'il menoit chez Euphémien, & enfin sa mort : sans comprendre l'amour d'Honorius, & des deux Généraux de ses armées pour Olympie. 1644.

ACTE V.

« L'Empereur entrant au Palais » d'Euphémien, entend une voix qui » prononce ces paroles. Argument de l'Auteur.

Arrête, Honorius, c'est le Ciel qui l'ordonne ;
Commande qu'on cherche un trésor,
Plus riche mille fois que les perles ni l'or ;
Abaisse devant lui ton sceptre & ta couronne.
C'est le palais d'Euphémien,
Qui te recelle un si grand bien.

» Honorius à ces paroles demande à

« Euphémien quel est ce trésor. . . . . &
1644. » lui ordonne de lui en rendre compte :
» Euphémien, en entrant dans la Sale
» où est Alexis, sous le degré, le trou-
» ve expirant, & environné d'Anges,
» qui font un concert de musique au-
» tour de lui. A l'abord d'Euphémien,
» un nuage descend, qui enveloppe
» les Anges, & les fait disparoître. Eu-
» phémien les suivant de la vue & de
» la voix, leur demande quel est le
» trésor que le Ciel a déclaré à l'Em-
» pereur. Ils répondent du nuage, que
» le corps qui git à terre devant ses
» yeux, est ce qu'il désire. Après cette
» réponse, Euphémien fait mettre le
» corps sur un lit de parade, & va
» rendre compte à l'Empereur de ce
» qu'il a vû. L'Empereur avec toute
» sa Cour entre dans la Sale, couvre
» le corps du Saint de son manteau
» royal, & met son sceptre & sa cou-
» ronne à ses piés, le priant d'être le
» protecteur de ses états. Après, ayant
» apperçû le Billet qui étoit en la main
» d'Alexis, il le demande avec res-
» pect : le Saint ouvre la main ; l'Em-
» pereur le donne à son Chancelier,
» qui le lit.

1644.

Billet d'Alexis.

Mets fin, cher Olympie, au cours de tes
soucis,
Ne cherche plus ton Alexis,
Il a par son retour satisfait ton envie;
Tes yeux sur qui l'amour avoit mis son bandeau,
Ne l'ont pas reconnu, quand il étoit en vie;
Reconnois-le dans le tombeau.

❦

Je tiens d'Euphémien la naissance & le
jour:
Tu fus l'objet de mon amour
Deslors que mon esprit fut capable de flâme.
Je te quittai pourtant, & sans te dire adieu.
Car si tu pris mon cœur, le Ciel ravit mon
ame;
Mais je te quittai pour un Dieu.

❦

J'eus pour lui de l'amour, aussi-bien que
pour toy,
A tous deux j'ai gardé ma foy,
Et par une admirable, & divine avanture,
Je puis vous satisfaire, en vous mettant
d'accords;
Le Ciel aura mon ame, & dans la sépulture,
Tu pourras posséder mon corps.

1644.

OLYMPIE.

Oui, c'est-là, cher époux, qu'il faut que je te suive ;
Aussi-bien après toi ne crois pas que je vive :
Ce moment que sans toi je conserve le jour,
Semble déja durer un siécle à mon amour.
Attens-moi, je te suis ; Ciel permets que je meure.
Quoi ! mon ame, as-tu peine à quitter ta demeure ?
. . . .
Alexis. . . . .

EUPHÉMIEN.

Ah ! mon fils.

AGLÉS, *mere d'Alexis.*

Ah ! mon ame s'envole,
Pour suivre dans les airs cette triste parole.

OLYMPIE.

Alexis, Alexis, ouvre, ouvre un peu les yeux :
Revois pour un moment la lumiere des Cieux,
Et regarde à tes pieds ta déplorable femme
Qu'un excès de douleur va priver de son ame.
Songe à ce que je fus, songe à ce que je suis,
Ne m'abandonne pas au milieu des ennuis :
Et dans le haut éclat d'une immortelle gloire,
De ta chere moitié ne perds point la mémoire.

Aide-moi, cher époux, à me tirer au port, 1644.
Et pour toute faveur, accorde moi la mort,
Délivre de ce corps mon ame prisonniére,
Ah! je sens que le Ciel éxauce ma priére.
Rien plus dorénavant ne nous peut diviser,
Prens ce dernier soupir, & ce dernier baiser. *

* Elle tombe sur le corps d'Alexis.

POLIDARQUE.

Prodigieuse amour!

ARISTANDRE.

O vertu sans éxemple!

HONORIUS.

Qu'on ne leur dresse pas un tombeau, mais un temple;
Et sans verser des pleurs sur ces corps bienheureux,
Offrons leur désormais de l'encens & des vœux.



1644.

RODOGUNE,

TRAGE'DIE

DE M. GILBERT.

MOnsieur de Fontenelle dans la vie de M. Corneille son oncle, après avoir parlé de la Tragédie de Rodogune, de cet illustre Poëte, ajoute. « Je ne crois pas devoir rappeller ici » le souvenir d'une autre Rodogune, » que fit M. Gilbert, sur le plan de M. » Corneille, qui fut trahi en cette oc- » casion, par quelque confident in- » discret: le Public n'a que trop dé- » cidé entre ces deux Pieces, en ou- » bliant parfaitement l'une. » Le devoir d'Historien nous force de donner quelque éclaircissement au passage qu'on vient de rapporter. La personne qui communiqua à Gilbert le plan de M. Corneille, ne donna au premier qu'une fausse idée de la Piece (*a*), & ne

(*a*) Par une faute de jugement inconcevable, cet *indiscret confident* de M. Corneille, confondit Rodogune avec Cléopatre, & mit sur le compte de la premiere, tout ce que Corneille fait dire, & faire à l'autre. Cette erreur fut peut-

lui parla point du cinquiéme Acte, qui est le chef d'œuvre de M Corneille, & peut-être de l'esprit humain en ce genre. L'extrait suivant fera connoître la mal adresse de l'ami infidéle, & le peu de goût de Gilbert, lorsqu'il fut abandonné à son propre génie. 1644.

être occasionnée par l'attention que M Corneille avoit eu de ne point nommer Cléopatre dans toute sa Piece. Voici la raison qu'il en rend dans la Préface de *Rodogune*. « J'ai fait porter à la » Piece le nom de cette » Princesse (Rodogune) » plutôt que celui de » Cléopatre, que je n'ai » même osé nommer » dans mes vers; de peur » qu'on ne confondit » cette Reine de Syrie, » avec cette fameuse » Princesse d'Egypte qui » portoit même nom, » & que l'idée de celle-ci, » beaucoup plus connue » que l'autre, ne semât » une dangereuse préoc- » cupation parmi les » Auditeurs. » Mais encore un coup, on ne peut assez s'étonner du change pris par cet ami, sur les personnages de Cléopatre, & de Rodogune, & ce qui acheve de rendre ce fait plus singulier, c'est que le second, le troisiéme & le quatriéme Acte de la Piéce de Gilbert sont pareils, non seulement par le plan, avec celle de Corneille, mais encore qu'on y trouve les mêmes situations, & quelquefois le même discours. Comment est-il possible qu'une personne qui retient si bien la marche d'une Piéce, puisse confondre deux caractères aussi marqués que ceux de Cléopatre, & de Rodogune? Cette réfléxion conduit à demander la raison du silence que garda M. Corneille, sur la trahison de son ami, & l'entreprise de Gilbert. Sans doute que son triomphe lui fit dédaigner le procédé de ces deux personnes. Ce noble orgueil étoit digne du caractere de M. Corneille.

1644. Rodogune, femme d'Hydaſpe, Roy de Perſe, commence la Piece, & raconte à ſes fils, Artaxerce & Darie, qu'Hydaſpe vaincu dans une bataille, & priſonnier de Tigrane, Roy d'Arménie, a fait ſa paix avec ce Roy, en épouſant la Princeſſe Lydie ſa ſœur. Ce récit eſt ſuivi d'imprécations contre ſon infidéle époux, & contre Lydie, qui vient remplir ſa place au trône de Perſe. Oronte, que Rodogune a envoyé ſur la route de la Princeſſe Lydie, pour l'enlever, vient apprendre à cette Reine que ſon ordre a été éxécuté, & que Lydie eſt en ſa puiſſance : mais il ajoute que parmi les morts, il a reconnu Hydaſpe, Roy de Perſe. Ce dernier événement force Rodogune à feindre quelque douleur de la perte de ſon époux, mais la joye de tenir Lydie en ſa poſſeſſion, l'emporte ſur ſa politique. C'eſt ce qui termine le premier Acte. Le ſecond ouvre par Rodogune & Lydie. La premiere accable d'injures ſa malheureuſe Rivale. La ſuite de cet Acte reſſemble abſolument pour le fonds, & la marche au ſecond de M. Corneille : également dans celui-ci, Rodogune propoſe à ſes fils de la déſaire de Lydie, & met la couronne &

le droit d'aîneſſe, dont elle ſeule ſçait
le ſecret, à ce Prix. Les Princes refu- 1644.
ſent de ſervir ſa vengeance, ils reſtent enſemble, & comme ils ſont tous deux amoureux de Lydie, Artaxerce, qui tient ici la place de Seleucus dans la Tragédie de Corneille, Artaxerce, dis-je, offre à Darie tout ce qu'il peut eſpérer de ſa naiſſance, s'il veut lui céder Lydie.

DARIE.

De cent peuples fameux, il faut être vainqueur
Avant que de prétendre une place en ſon cœur.
Quoi que vous me diſiez, & quoique je vous die,
L'on ne peut ſéparer l'empire de Lydie :
Cette illuſtre beauté, veut une illuſtre cour :
Ici l'ambition s'accorde avec l'amour.
En vain nous oppoſons ces paſſions diverſes,
Il faut que ſon époux ſoit Monarque des Perſes.
Et puiſque la couronne appartient à l'aîné,
Il faut qu'un ſeul l'obtienne, & ſoit ſeul fortuné.
Et ſans que le plus jeune en prenne jalouſie,
Qu'il ait ſeul la Princeſſe, & l'Empire d'Aſie.

Voici comment M. Corneille fait

répondre Antiochus, qui se trouve dans le même cas de Darie.

1644.

ACTE I.
SCENE V.

ANTIOCHUS.

Un grand cœur céde un trône, & le céde avec gloire,
Cet effort de vertu couronne sa mémoire;
Mais lorsqu'un digne objet a pû nous enflâmer,
Qui le céde est un lâche, & ne sçait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage,
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage;
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera Roy.
La couronne entre nous flotte encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit être Reine,
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet?
Regnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & reprise pour elle:
Et ce trône où tous deux nous osons renoncer,
Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer.

C'est dans notre destin le seul conseil à prendre, 1644.
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

Nous abandonnons ici l'extrait de la Piece de Gilbert, qui n'est qu'une copie très-mal faite de la Tragédie de M. Corneille, pour passer à la Scene où Artaxerce & Darie pressent Lydie de déclarer ses sentimens, pour l'un ou pour l'autre. Après quelque refus, enfin elle dit:

LYDIE.

Entre deux grands Héros difficile est le choix.
Puisque vous le voulez, je veux vous satisfaire;
Vous & moi nous pleurons la mort de votre pere,
De parricides mains l'ont mis dans le tombeau,
Avant que notre hymen fit luire son flambeau.
Je veux de mon amour lui donner une preuve,
Ayant reçu sa foi, je dois agir en veuve.
Soyez dignes de moi, je veux l'être de vous:
Perdez les assassins d'un pere, & d'un époux,

1644. Lavez dedans leur sang leur noire perfidie,
C'est par-là seulement qu'on peut plaire à Lydie,
Elle n'épousera, quoi qu'ordonne le sort,
Que celui de ses fils, qui vengera sa mort.

Rodogune de M. Corneille, répond aux deux Princes, qui la conjurent à prononcer entr'eux.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il est temps de me faire connoître:
J'obéis à mon Roy, puisqu'un de vous doit l'être,
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez.

. . . .

Tremblez, Princes, tremblez au nom de votre Pere,
Il est mort, & pour moi, par les mains d'une mere,
Je l'avois oublié, sujette à d'autres loix;
Mais, libre, je lui rens enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine,
J'aime les fils du Roy, je hais ceux de la Reine;

Réglez-vous la-dessus, & sans plus me presser, 1644.
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer;
Il faut prendre parti : mon choix suivra le vôtre,
Je respecte autant l'un, que je déteste l'autre.
Mais ce que j'aime en vous, du sang de ce grand Roy,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
Valent bien que pour lui votre cœur s'interresse,
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit:
Qui peut contre elle & lui soulever votre esprit.
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle.
Vous devez la punir, si vous la condamnez,
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez.
Quoi! cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre soupire!
J'avois sçu le prévoir, j'avois sçu le prédire.

ANTIOCHUS.

Princesse.....

1644.

RODOGUNE.

Il n'eſt plus temps, le mot en eſt lâché :
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appellez ce devoir, haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune il faut venger un Pere.,
Je me donne à ce prix : oſez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu Princes.

Paſſons préſentement au cinquiéme Acte de la Tragédie de Gilbert, qui n'a rien d'emprunté de celui de Corneille ; auſſi eſt-il miſérable du commencement à la fin. Rodogune qui veut faire périr Lydie, a donné ordre à Oronte de lui amener cette infortunée Princeſſe. Oronte revient avec Lydie, & apprend à la Reine que Darie, ayant voulu s'oppoſer à ſon deſſein, s'eſt précipité ſur les gardes avec ſi peu de précaution, qu'il eſt tombé mort d'un coup d'épée, où il s'eſt enferré. Rodogune regrette ce fils qu'elle avoit déclaré Roy, & veút venger ſa mort ſur Lydie. Survient Artaxerce, qui par ſes menaces ſuſpend la fureur de la Reine. Darie qui n'a reçu qu'une légere bleſſure, vient chercher ſa chere

Lydie.

Lydie. Rodogune surprise de cet événement, change de caractere. Elle embrasse Lydie, lui demande son amitié, l'unit avec Darie, & promet de marier Artaxerce avec la sœur de Lydie, qui a été faite prisonniere avec cette Princesse. 1644.

SAINTE CATHERINE,

TRAGÉDIE

DE M. SAINT GERMAIN.

L'Empereur Maximin, amoureux de Sainte Catherine, Reine d'Egypte, pour obliger cette Reine à quitter la Religion Chrétienne, lui envoye des Philosophes payens, qui disputent contre elle. Elle les convertit, & ils sont martyrisés, ainsi que l'Impératrice Valérie, femme de Maximin. Cet Empereur offre en vain à Sainte Catherine sa main & l'Empire. Le refus de la Sainte est suivi de sa mort, par les ordres de l'Empereur. On vient lui en faire le récit. En voici quelques vers. C'est Sainte Catherine qui parle à son peuple affligé du supplice qu'elle va subir.

1644. O peuple, je suis triste, à cause que vous l'êtes,
Je pleure de regret des regrets que vous faites ;
Bien qu'ils soient innocens, j'ai honte de les voir ;
Vous me donnez des pleurs que je crois vous devoir.
Perdez cette tristesse, & m'obligez à croire
Que vous êtes jaloux de l'excès de ma gloire.
Je veux bien que ce trouble agite vos esprits :
Prenez part, ô mon peuple, aux desseins que j'ai pris.
Entrez dans la carriére, & marchez sur mes traces ;
Le Dieu, dont la bonté m'a comblé de ses graces,
Est tout prêt de répondre à vos justes désirs.
Mais j'impose silence à tous vos déplaisirs.
Ne pleurez plus, troupe fidelle,
Ma mort est glorieuse,& la cause en est belle.
Dans la lice d'honneur où l'on me voit courir
Pour braver un tiran, je vais cesser de vivre :
J'ay suivi ce qu'il falloit suivre,
Et je meurs comme il faut mourir.

Cette Tragédie, qui est foible, s'est conservée une sorte de réputation dans les Couvens de Filles, où

l'on en donne encore aujourd'hui des représentations, pour amuser les jeunes pensionnaires. 1644.

LA MORT DE SÉNEQUE,

TRAGE'DIE

DE M. TRISTAN.

QUoique Séneque soit le Héros de la Tragédie, il n'y joue cependant qu'un rôle épisodique, puisque le sujet n'est autre chose, que la conjuration conduite par les soins d'Epicaris contre Néron, & dans laquelle ce Philosophe ne se trouve enveloppé que par la malignité de Poppée Sabine. A cela près, son caractere est beau, & soutenu jusqu'au bout : les autres sont assez bien peints d'après les Historiens, si ce n'est que l'Auteur auroit dû mettre un peu plus de noblesse dans les discours de Néron, & de sa Maîtresse.

On trouve dans la Piece dont nous parlons, des vers heureux, beaucoup de sentimens, que M. Tristan exprimoit ordinairement avec assez de force

1644. & de véhémence, mais il n'entendoit rien à dresser un plan, ni à conduire un Poëme Dramatique. Ses Scenes sont trop décousues : en général sa versification est un peu trop épique.

Acte I. Scene II. Séneque craignant que Néron ne veuille attenter à sa vie, pour avoir un prétexte d'envahir ses biens, prévient le coup, & vient les lui offrir.

SÉNEQUE.

Acheve ton ouvrage, & ma félicité,
Laisse à ton serviteur plus de tranquillité ;
Reprens tous ces bienfaits, & permets que je quitte
Ces marques de ta gloire, & non de ton mérite,
Qui pour en bien parler sont des fardeaux pesans,
A m'attirer l'envie, & charger mes vieux ans.
Permets qu'ayant servi sous un si digne maître,
J'aille me délasser en un séjour champêtre.

. . . .

De moi, je suis encore à deviner pourquoi
J'ay reçû tant d'honneurs & de bienfaits de toy.

. . . .

L'honneur de te servir m'a trop récompensé ;

Les traits de ton esprit, & ceux de ta mémoire, 1644.
En cent occasions ont trop fait pour ma gloire.
Falloit-il pour cela que tes rares bienfaits
M'élevassent ainsi plus haut que mes souhaits :
Et que ton amitié donnât à ma fortune
Tant de lustre & d'éclat qu'elle m'en importune ?
Mon jugement s'égare en ces biens superflus,
Je m'y cherche moi-même, & m'y trouve plus.

Voici encore un morceau du récit de la mort de ce grand homme, que l'on vient faire à sa femme.

Un vaste bassin d'or, où des eaux odorantes, ACTE V.
Ornoient leur parfum de mille pierres brillantes,
N'y faisoit éclater une valeur sans prix,
Que pour y recevoir son sang, & ses esprits.
Un de ses affranchis, ministre de l'étuve,
L'a fait asseoir ensuite au mi-corps, dans la cuve,
Et retroussant ses bras au grand éclat du jour,
A passé promptement le rasoir à l'entour.

1644. Ses amis ont pâli voyant ouvrir ses veines,
Qui d'une froide humeur n'étoit qu'à demi-
pleines.

Mais ce grand Philosophe, à mourir disposé,
A vû courir son sang d'un esprit reposé.
Ne s'est non plus ému durant cette avanture,
Que si d'un jour de fête il eut vû la peinture.
Amis, leur a-t-il dit, ne vous affligez pas,
La vertu vous défend de pleurer mon trépas;
Vous n'y trouverez rien d'indigne d'une vie
Dont les plus grands du monde ont conçu de
l'envie.

Je meurs, mais c'est sans crime, ainsi que
sans remords,

Que du rang des vivans je passe chez les
morts.

. . . .

. . . . Alors, levant les yeux,
Il a dit en poussant sa voix foible & trem-
blante;

Dans le creux de sa main prenant de l'eau
sanglante;

Qu'à peine il a jetté en l'air à sa hauteur.
Voici ce que je t'offre, ô Dieu libérateur,
Dieu dont le nouveau bruit a mon ame ravie;
Dieu qui n'est rien qu'amour, esprit, lumiere
& vie:

Dieu de l'Homme de Tarse, où je mets mon espoir, 1644.

Mon ame vient de toy, veuille la recevoir.

A peine a-t-il fini cet étrange langage,
Qu'une pâleur mortelle a couvert son visage, &c.

RODOGUNE PRINCESSE DES PARTHES,

TRAGE'DIE

DE M. CORNEILLE.

LE Cid de M. Corneille, & tous les Poëmes qu'il donna ensuite au Théatre, doivent être regardés comme autant de chefs-d'œuvre : chacun d'eux est marqué au coin de l'immortalité par un genre de beauté qui lui est propre, & le caractérise. Ces différentes perfections se trouvent rassemblées dans la Tragédie qui fait le sujet de cet article : & elle en a de particulieres, qu'on ne voit point ailleurs. L'Auteur qui est inimitable par-

1644. la disposition de ses Pieces, & la peinture de ses caracteres, s'est ici surpassé lui-même.

Examen de Rodogune.

« On m'a souvent, dit-il, fait une » question à la Cour, quel étoit celui « de mes Poëmes que j'estimois le plus; » & j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont » faite si prévenus en faveur de Cinna » & du Cid, que je n'ai jamais osé » déclarer toute la tendresse que j'ai » toujours eue pour celui-ci (*a*), à qui » j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer, » en quelque sorte, au respect que je » devois à ceux que je voyois pancher » d'un autre côté. Cette préférence est

(*a*) M. Corneille a écrit quelque part, que pour trouver « la plus » belle de ses Pieces, il » falloit choisir entre » Rodogune & Cinna; » & ceux à qui il en a » parlé, ont démêlé, » sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour » Rodogune. Il ne m'appartient nullement de » prononcer sur cela; » mais peut-être préféroit-il Rodogune, » parce qu'elle lui avoit » extrêmement coûté: » car il fut plus d'un an » à disposer le sujet. Peut-» être vouloit-il, en » mettant son affection » de ce côté-là, balan» cer celle du Public, » qui paroît être de l'au» tre. Pour moi, si j'ose » le dire, je ne mettrois » point le différent en» tre Rodogune, & Cinna, il me paroît aisé » de choisir entr'elles, & » je connois une Piece * » de M. Corneille, que » je ferois passer encore » avant la plus belle des » deux. » *M. de Fontenelle, Vie de Pierre Corneille.*

* Polyeucte.

peut-

1644.

» peut-être en moi un effet de ces in-
» clinations aveugles, qu'ont beaucoup
» de peres pour quelques-uns de leurs
» enfans , plus que pour les autres ;
» peut-être y entre-t-il un peu d'amour
» propre, en ce que cette Tragédie
» me semble être un peu plus à moi,
» que celles qui l'ont précédées, à cause
» des incidens surprenans qui sont pu-
» rement de mon invention , & n'a-
» voient jamais été vûs au Théatre;
» & peut-être enfin, y a-t-il un peu de
» vrai mérite, qui fait que cette in-
» clination n'est pas tout-à-fait injuste.
» Je veux bien laisser chacun en liberté
» de ses sentimens, mais certainement
» on peut dire que mes autres Pieces
» ont peu d'avantages qui ne se rencon-
» trent en celle-ci. Elle a tout ensem-
» ble la beauté du sujet, la nouveauté
» des fictions, la force des vers, la fa-
» cilité de l'expression, la solidité du
» raisonnement, la chaleur des pas-
» sions, les tendresses de l'amour, &
» de l'amitié, & cet heureux assembla-
» ge est ménagé de sorte, qu'elle s'éleve
» d'Acte en Acte. Le second passe le
» premier, le troisiéme est au-dessus
» du second, & le dernier l'emporte
» sur tous les autres. L'action y est

1644. „ une, grande, complette. Sa durée ne „ va point, ou fort peu au-delà de „ celle de la présentation. Le jour est „ le plus illustre qu'on puisse imaginer : „ & l'unité de lieu s'y rencontre en la „ maniere que je l'indique dans le troi- „ siéme de mes discours ; & avec l'in- „ dulgence que j'ai demandée pour le „ Théatre. »

Nous croyons qu'il est superflu de faire remarquer les sublimes beautés de cet Ouvrage, elles sont trop frapantes pour échaper, & justifient éxactement l'éloge que l'Auteur en fait dans son éxamen. La préférence qu'il lui donne ne souffriroit aucune contradiction, sans le défaut de l'exposition. M. Corneille convient qu'il est mal aisé de répondre à toutes les objections qui ont été faites à ce sujet, il tâche en vain à l'excuser, j'aime beaucoup mieux lui voir prendre la défense de la proposition que Rodogune (Acte III. Scene IV.) fait aux deux Princes : & que la critique a trouvé indigne d'une personne aussi vertueuse. Concluons, avec M. Corneille, que « quand cette » proposition seroit tout-à-fait con- » damnable en sa bouche, elle méri- » teroit quelque grace & pour l'éclat

» que la nouveauté de l'invention fait » au Théatre, & par l'embarras sur- » prenant où elle jette les Princes, & » pour l'effet qu'elle produit dans le » reste de la Piece qu'elle conduit à » l'action Historique. » 1644.

1645.

OROONDATE,

OU

LES AMANS DISCRETS,

TRAGI-COME'DIE

Du Sieur Guérin de Bouscal.

ORoondate, Prince de Maroc, aime, & n'ose découvrir son amour à la Princesse Alciane, Reine des Isles Fortunées : cette discrétion dure jusqu'à la derniere Scene de la Piece. Un glace fait voir à Oroondate, qu'il est l'objet aimé d'Alciane. Thiamis, Confident d'Oroondate, dit à ce dernier.

THIAMIS.

Ne valloit-il pas mieux prévenir tous ces maux ?
Et plutôt qu'employer les secrets de l'optique,
Des discours ambigus, un amour chimérique,

1645. Des sanglots dérobés, les soupirs d'une
sœur,
L'adresse d'un ami, d'un frere la douceur,
Et tout ce qu'a produit cet embarras extrême,
Dire naïvement, en trois mots, je vous aime.

ALCIANE.

Thiamis a raison.

En lisant ces vers, ne diroit-on pas qu'un connoisseur qui auroit senti le ridicule du sujet, & de l'intrigue de cette Piece, en feroit la critique ?

LA VIRGINIE ROMAINE,

TRAGE'DIE

DE M. LE CLERC.

CE sujet extrêmement connu, & déja traité par du Teil sous le titre de *l'Injustice punie*, est assez passablement rendu par le Clerc. Les caracteres de Virginie, de Virginius son pere, & d'Icile, Amant de Virginie,

1645.

sont peints d'après l'Histoire. Celui du Décemvir Appius seroit assez bien si on lui avoit donné un peu plus de prudence au dénouement. On n'entrera point dans la marche de cette Tragédie. Il suffira de rapporter une partie de la seconde Scene du premier Acte, entre Appius & Virginie.

VIRGINIE *à Appius.*

Veux-tu dans mon esprit passer pour véritable ?
Veux-tu même à mes yeux devenir agréable,
Mériter mon estime, & vaincre mes mépris ?
Fais sans plus différer ce que je te prescris.
Dépouille sans regret ce pouvoir tirannique,
Sous qui tombe & gémit la liberté publique ;
Car tu peux t'assurer que j'aimerai bien mieux
Un simple citoyen, qu'un tyran glorieux.
Quitte ces vains faisceaux, & tant d'indignes marques,
De l'injuste pouvoir de nos derniers Monarques,
Qui ne témoignent rien qu'un courage abbattu,
Et marche accompagné de ta seule vertu.
Rens si tu peux le jour à tant d'illustres hommes,
Vrais ornemens de Rome, & du siécle où nous sommes,

1645. Dont, craignant leurs vertus, ton bras s'est affranchi,
Et vomis tous leurs biens dont tu t'es enrichi :
Chasse d'auprès de toi mille infâmes sangsues,
Du sang de tout un peuple indignement repues,
Ces cruels boûts-feux, ces démons des états,
Fiers de mille larcins, noirs de mille attentats ;
De tes soldats mutins réprime l'insolence :
Fais fleurir la vertu, protége l'innocence,
Honore le Sénat, & respecte nos loix,
Rens au peuple Romain sa franchise & ses droits ;
Fais que tes compagnons fassent après de même,
Si tu m'oses aimer, si tu veux que je t'aime :
Autrement, fier tyran.....

APPIUS.

Ah ! cessez d'outrager
Un cœur qui vous chérit, & qui peut se venger.
Ces traits noirs & piquans aigrissant mon courage,
Feroient que ma douleur se tourneroit en rage,
Et d'amant indulgent, & trop respectueux,
Je pourrois.......

VIRGINIE.

Il suffit, c'est-là ce que je veux.
Cesse de te contraindre, & rentre en ta furie,
J'abhorrois ta douceur, j'aime ta barbarie,
C'est d'elle que j'attens comme un bien souverain
Une mort qui me doit affranchir de ta main;
Elle n'a rien pour moi de triste, d'effroyable,
Et ton amour, tyran, m'est bien moins supportable.
Je ne cesserai point d'irriter ton courroux,
Que ton bras n'ait percé mon cœur de mille coups:
C'est alors, que voyant ta barbare manie,
Rome ne voudra pas la laisser impunie;
Et ses dignes enfans feront un noble effort,
Et pour rompre leurs fers, & pour venger ma mort.

MICHEL LE CLERC, né à Alby vers l'an 1622. vint à Paris à l'âge de vingt-trois ans, pour y faire jouer sa Tragédie de *Virginie Romaine.* Cette Piece qui eut du succès, fit augurer que si l'Auteur continuoit dans ce genre d'écrire, il mériteroit une place dans le second rang des Poëtes. (M. Corneille tenoit seul le premier.) Cette réussite n'excita point M. le Clerc à donner de nouvelles productions au Théatre, LE CLERC.

1645. puisque trente ans s'écoulerent depuis sa Tragédie de Virginie, jusqu'à celle d'*Iphigénie*. Sans doute que la profession d'Avocat qu'il embrassa, & qu'il suivit, le détourna de ce genre de littérature. Il fut reçu à l'Académie Françoise le 26. Juin 1662. & mourut le 8. Décembre 1691. âgé vraisemblablement de 69. à 70. ans. Ce Poëte tient si peu au Théatre, que nous terminons son article par les titres de ses deux Tragédies.

La Virginie Romaine, Tragédie, 1645.

Iphigénie, Tragédie, 1675.

Avec M. l'Abbé Boyer.

Oreste, Trag. 1681. non imprimée.

LES INNOCENS COUPABLES, *COMEDIE.*

De M. de Brosse.

Epitre de Brosse à M. de Lambert. « SI *les Innocens coupables* n'a» voient obtenu dans Paris une dé» claration publique & favorable de » leur innocence, aussi-bien qu'un par» don universel de leurs défauts, je

» n'aurois pas la hardiesse de vous les » présenter...... Et bien que Paris » les ait vû paroître à leur avénement » cinq fois consécutives sur le premier » de ses Théatres *, & qu'un Prince » même qui les a mandés, les ait ho- » norés deux fois de sa présence, je » veux croire que ces choses sont plu- » tôt une marque de la rudesse du peu- » ple, & de l'indulgence d'un Prince, » qu'un témoignage de leur valeur. » 1645.

* Celui de l'Hôtel de Bourgogne.

L'Auteur termine ainsi son avis au Lecteur. « Je te prie seulement de con- » sidérer l'invention de mon sujet, la » nouveauté des incidens qui l'intri- » guent, la ressemblance de deux filles » en corsage, & en habits, qui ne cause » pas de petites méprises: le rapport de » deux jardins, qui ne fait pas un équi- » voque désagréable, & sur-tout de » ne point prendre les naïvetés de mon » style, pour des bassesses: le comique » veut être sans pompe, comme le sé- » rieux sans abaissement. Je sçais l'œ- » conomie de l'un & de l'autre. *Les* » *Innocens coupables* que je te pré- » sente, & la Stratonice que je te don- » nai l'an passé, peuvent l'entretenir » dans cette opinion; laquelle, pour » changer en créance, je te promets

1645. » dans peu une Comédie que j'appelle » *Les Songes des Veillans* *, que j'es- » pere qui te satisfera, & une Tragé- » die intitulée *le Turne*, où tu verras » si j'ai manqué de force pour sur- » monter Virgile, que j'ai eu au moins » assez d'assurance pour l'envisager. »

* *Les Songes des Hommes éveillés.* Comédie qui parut en 1646.

Passons à l'Extrait de la Comédie, qui n'est pas sans mérite, mais l'Auteur ne devoit pas en tirer une si grande vanité. Le sujet n'est point de son invention, il est tiré de l'Espagnol : Brosse est le premier qui l'a présenté sur la Scene Françoise : l'Abbé de Boisrobert l'a employé ensuite sous le titre des *Apparences trompeuses* : & en 1707. M. le Sage s'est servi du même fonds, pour en composer une Comédie intitulée *César Ursin*, du nom du principal personnage.

César des Ursins est amoureux de Floride, fille de D. Alonse, Gouverneur de Naples. Un soir, allant chez sa Maîtresse, il rencontre un rival qui lui fait mettre brusquement l'épée à la main. César lui porte un coup mortel, & cet accident l'oblige à prendre la fuite. Floride n'écoutant que son amour, abandonne sécrettement la maison de son pere, pour le chercher.

D. Alonse, prévenu que César a enlevé sa fille, & qu'il a pris la route de Gayette, écrit à D. Jean d'Arragon, Gouverneur de cette Ville, pour le prier de faire arrêter le Ravisseur. Dom Jean qui ouvre la Scene, reçoit la lettre de D. Alonse, & donne des ordres en conséquence. Ensuite paroît Lucinde, fille de D. Jean. Cette jeune personne est recherchée, du consentement de son pere, par un Cavalier nommé Adraste, mais son penchant à la coquetterie, fait qu'elle écoute les fleurettes d'un inconnu, à qui elle a donné rendez-vous dans un endroit du jardin. Par malheur ce Cavalier est reconnu par les Archers pour ce même César qu'ils ont ordre d'arrêter. Dom Jean le traite avec beaucoup de politesse, & ordonne que la Dame qui est prise avec lui, & qu'il prend pour Floride soit conduite, sans être démasquée à l'appartement de Lucinde. Il s'y rend ensuite, & trouvant sa fille en conversation avec une Demoiselle dont il ignore le nom & la condition, il prend cette inconnue pour cette même personne qu'il vient de faire arrêter; Lucinde qui jusqu'alors craignoit d'avoir été reconnue, se rassurre, & est 1645.

charmée de la méprise de son pere :
1645. elle proteste à sa Suivante, qu'elle a absolument oublié le Cavalier du jardin, mais qu'elle se croit dans l'obligation de faire quelques efforts pour obtenir sa liberté. De son côté, César n'a pas moins de générosité : quoiqu'attaché inviolablement à sa chere Floride, dont il ignore le sort, il ne peut se dispenser d'employer le crédit d'Adraste son ancien ami, auprès de D. Jean, en faveur de la belle masquée. Adraste court chez le Gouverneur, & n'y voyant que Lucinde, croit être trahi, & prend le ton d'un amant jaloux. Elle se sauve adroitement. Floride, sous les mêmes habits, prend sa place. Le masque fait continuer la méprise, & les reproches d'Adraste, jusqu'au moment qu'elle se découvre. Adraste s'imaginant parler à la personne pour qui César s'interesse, ne songe plus qu'à s'excuser. Floride apprend par ses discours que son Amant est à Gayette, veut sortir pour le chercher : D. Jean survient & l'arrête. On peut imaginer la surprise de cette belle, de se trouver prisonniére sans en sçavoir le sujet, dans une maison qu'elle avoit choisi pour

asyle. César n'est pas moins agité. 1645.
Adraste lui vient dire qu'il a vû son inconnu, qui n'est autre que Floride elle-même. Il ne peut comprendre une avanture aussi extraordinaire, ni l'accorder avec une nouvelle lettre qu'il reçoit dans le moment de son inconnue, qui ne peut être sa maîtresse, & par laquelle on lui demande un second rendez-vous. Adraste propose de le donner dans l'appartement que le Gouverneur lui a fait prendre au Château : César y consent, mais il ne peut s'y trouver, attendu que D. Jean l'arrête pour lui parler d'un accommodement avec le Gouverneur de Naples. Pendant ce temps, Lucinde & Floride, conduites par des Porteurs de chaise, se trouvent amenées à l'appartement d'Adraste. Lucinde est effrayée : dans le moment Adraste entre, & peu après D. Jean, accompagné de César. Tous ces personnages rassemblés, se reconnoissent. César toujours épris des charmes de sa belle Floride, renouvelle ses sermens, & promet de l'épouser. Leur union est suivie de celle d'Adraste & de Lucinde : & cette derniere en a d'autant plus de joie, que cette heureuse catastrophe empêche des éclair-

ciſſemens qui ne pourroient lui être que
1645 déſavantageux.

Le titre de la Piece eſt aſſez bien rempli par Céſar & Floride, qui paroiſſent coupables ſans l'être. On auroit bien de la peine à prouver l'innocence de Lucinde : Adraſte ſeul peut paſſer pour tel.

CÉLIE
OU
LE VICEROY DE NAPLES,
COMEDIE
DE M. ROTROU.

LEs deux neveux du Viceroy de Naples, ſont amoureux de Célie, fille de qualité, mais ſans aucun bien. On fait entendre au pere de cette belle, que ſa fille mene une conduite irréguliere. Ce diſcours, quoique dénué de toute vraiſemblance, fait un tel effet ſur le pere de Célie, qu'il donne un

coup d'épée à cette derniere. Le Viceroy prend connoissance de cette affaire, elle est discutée devant lui, les calomniateurs sont confondus, & Célie, qui n'a été blessée que légerement, épouse l'amant dont son cœur a fait choix. Foible Piece, & nullement comique. 1645.

JODELET
OU
LE MAITRE VALET,
COME'DIE
DE M. SCARRON.

DOm Juan d'Alvarade, arrive de nuit à Madrid, accompagné de son Valet Jodelet : il vient dans cette Ville pour y épouser Isabelle, fille de Dom Fernand de Rochas, qu'il ne connoît point, mais dont il a reçu le portrait, & à qui il croit avoir envoyé le sien.

DOM JUAN.

Jodelet ?

JODELET.

Dom Juan.

1645.

DOM JUAN.

Sans doute mon portrait
Envers mon Isabelle aura fait son effet :
J'y suis peint à ravir.

JODELET.

Je sçais bien le contraire.

DOM JUAN.

Que dis-tu ?

JODELET.

Je vous dis, qu'il n'a fait que déplaire.

DOM JUAN.

D'où diable le sçais-tu ?

JODELET.

D'où, je le sçais ? fort bien
Parce qu'au lieu du vôtre, elle a reçu le mien.

DOM JUAN.

Traître, si tu dis vrai..... mais je crois que tu railles,
J'irois chercher ta vie au fond de tes entrailles.

JODELET.

Venez-la donc chercher, car je ne raille point ;
Mais en frappant mon corps, épargnez mon pourpoint.

DOM JUAN.

Ne penses pas tourner la chose en raillerie.
Dis, comment as-tu fait ?

JODELET.

Vous êtes en furie !

DOM

DOM JUAN.

Oui, j'y suis tout de bon, je n'y fus jamais tant :

JODELET.

Lorsqu'avec bon congé du Cardinal Infant,
Et lettres de faveur nous partîmes de Flandres....

DOM JUAN.

Eh bien ?

JODELET.

Ecoutez donc, & vous allez l'apprendre :
Le désir violent de vous voir à Burgos
Nous fit aller bien vîte & par monts & par vaux,
Le voyage fut court, mais à notre arrivée
Un frere mis à mort, une sœur enlevée,
Sans sçavoir où, par qui, ni pourquoi, ni comment,
Vous penserent quasi gâter le jugement.

DOM JUAN.

A quel propos, méchant, viens-tu r'ouvrir ma playe,
Par le ressouvenir d'une perte trop vraye ?
Ah ! frere non vengé, sœur qui m'ôte l'honneur,
Et de ton assassin, & de ton suborneur,

1645. Je sçaurai par mon bras si bien me satisfaire;
Que je pourrai vanter ce que j'avois à taire.
Mais venons au portrait.

JODELET.

J'y vais tant que je puis,
Mais ma foi je ne sçais quasi plus où j'en suis:
Je ne fais que tirer, & rengainer ma langue:
Car vous interrompez à tout coup ma harangue.
Or pour votre portrait que j'avois oublié...

DOM JUAN.

Jamais ses longs discours ne m'ont tant ennuyé.

JODELET.

A peine fûmes-nous de retour en Castille;
Que Fernand de Rochas vous proposa sa fille:
La-dessus son portrait, qui vous fut apporté
Vous rendit plus brulant que le soleil d'été:
Vingt mille écus étoient offerts avec la belle;
Et vous pour la charmer, comme vous l'étiez d'elle,
Vous voulûtes aussi qu'elle eût votre portrait:
Ainsi vous la frapiez avec son même trait.
Lors à bon chat, bon rat, & la pauvre donzelle
Etoit pour en avoir profondément dans l'aile;

Le stratagême étoit d'un amant rafiné, 1645.
Mais le ciel autrement en avoit ordonné.

DOM JUAN.

Enfin, finiras-tu quelque jour ton histoire?

JODELET.

Oui, Seigneur, mais il faut vous remettre en mémoire;
Car pour moi, je suis las de me ressouvenir.

DOM JUAN.

Fusses-tu las aussi de tant m'entretenir:
J'ai bien besoin ici de patience extrême.

JODELET.

Vous vous souviendrez donc que votre peintre même
Me voulut peindre aussi.

DOM JUAN.

Poursuis, je le sçais bien.

JODELET.

Sçavez-vous bien aussi, qu'il ne m'en coûta rien?
Et que ce bon Flamand est bon homme, ou je meure.

DOM JUAN.

Eh bien! crois-tu pouvoir achever dans une heure?
As-tu brulé, vendu, bû, mangé mon portrait?
L'ais-je encore l'a-t'elle; enfin qu'en as-tu fait?

1645.

JODELET.

Donnez-moi patience, & vous l'allez apprendre,
Mais retournons chez-vous, & laissons-là la Flandres :
Comme j'étois après à vous empaqueter :
Vous sçavez que je suis très-facile à tenter,
Et que le Ciel m'a fait curieux de nature ;
Pour votre grand malheur j'avisai ma peinture,
Celle qu'au Pays-Bas, comme je vous ai dit,
Sans qu'il m'en coutât rien, votre peintre me fit.
Je la mis aussitôt vis-à-vis de la vôtre,
Pour voir si l'une étoit aussi belle que l'autre ;
Lors ; je ne sçais comment le diable s'en mêla,
Ni ne vous puis conter comment se fit cela,
La mienne prit la poste, & la vôtre restée,
Fit que j'eus quelques jours la tête inquiétée
Mais le temps qui dissipe, & chasse les ennuis,
M'ayant favorisé de quelques bonnes nuits,
Je me suis défâché, de peur d'être malade.
Vous, si vous m'en croyez, sans faire d'incartade,

1645.

Vous ne songerez plus au mal que j'ay commis :
Puisque c'est par mégarde, il doit m'être remis.
Voilà la vérité, comme on dit toute nue.

DOM JUAN.

Et qu'aura-t-elle dit de ta face cornuë :
Chien ! qu'aura-t-elle dit de ton nez de bléreau ?
Infame.

JODELET.

Elle aura dit que vous n'êtes pas beau ;
Et que si nous étions artisans de nous-mêmes,
On ne verroit par-tout que des beautés extrêmes, &c.

Cette premiere Scene, que nous avons cru devoir extraire un peu au long, pour faire connoître le génie de l'Auteur, qui ouvrit la carriere au dialogue comique sur le Théatre, est terminée par l'arrivée d'un valet à qui Jodelet, par ordre de son Maître, demande la demeure à D. Fernand. Ce Valet lui montre la maison. D. Juan se présente pour y entrer, & voit descendre d'un balcon, un homme qui s'enfuit en l'appercevant. Cette vûe le frape aussi-bien que Jodelet.

1645.

JODELET.

Mais de grace, mon Maître,
On sort donc à Madrid ainsi par la fenêtre?
Vous ne me dites mot?

DOM JUAN.

Je ne dois pas ici rien faire à la volée.

JODELET.

Vous avez, ce me semble, un peu l'ame troublée.

DOM JUAN.

Oui, je l'ai Jodelet, & j'en ai du sujet,
Mais raisonnons un peu là-dessus.

JODELET.

C'est bien fait.

DOM JUAN.

Je suis né dans Burgos, pauvre, mais d'une race
Exemte jusqu'à moi de honte & de disgrace.

JODELET.

Fort bien.

DOM JUAN.

A mon retour de la guerre à Burgos
Je me trouve attaqué de deux différens maux:
Le meurtre de mon frere, & ma sœur enlevée,
Quoique soigneusement dans l'honneur élevée,

Me causent un chagrin qui n'eût jamais d'égal. 1645.

JODELET.

Fort mal, fort mal, fort mal, & quatre fois fort mal.

DOM JUAN.

Dom Fernand me choisit pour époux d'Isabelle;
Ton portrait pour le mien est reçu de la belle....

JODELET.

Pas trop mal.

DOM JUAN.

Nous traitons cette affaire sans bruit;
Et je pars pour Madrid, où j'arrive de nuit.

. . . .

Je rencontre un valet où loge Dom Fernand;
J'en vois sortir son Maître.

JODELET.

Il est vrai qu'il détale
Comme un poltron qu'il est.

DOM JUAN.

Mais de peur de scandale.
Certes, il ne vient point à nous comme un poltron.

JODELET.

Comment y vint-il donc? le malheureux larron!

1645.

DOM JUAN.

Il y vint, Jodelet, comme aimé d'Isabelle.

JODELET.

Fort mal.

DOM JUAN.

Et c'est cela qui me met en cervelle.

JODELET.

Raisonnons donc encore.

DOM JUAN.

Ah! ne raisonne plus.

Tes sots raisonnemens sont ici superflus;
Attens: certain conseil que l'amour me suggere,
Guérira mes soupçons; c'est en toi que j'espere,
Il faut que dès demain, ô mon cher Jodelet,
Tu passes pour mon Maître, & moi pour ton Valet:
Ton portrait supposé fait ici des merveilles, &c.

Cette supposition fonde toute l'intrigue de la Comédie. Jodelet sous le nom de son Maître, arrive chez Dom Fernand qui, aussi-bien qu'Isabelle, le trouve fort ridicule. Cependant Dom Juan apprend que l'Homme du balcon, qui s'appelle Dom Louis, neveu de Dom Fernand, est non seulement son

1645.

ſon rival, mais encore celui qui a tué ſon frere, & ſéduit ſa ſœur : cette ſœur, qui ſe nomme Lucreſſe, vient par hazard demander un aſile à Dom Fernand, & retrouve ſon infidéle. Tout s'accommode ; Dom Juan ſe fait connoître, ſe réconcilie avec Dom Louis, qui rend ſon cœur à Lucreſſe, & il épouſe Iſabelle, qui avoit pris de l'amour pour lui, quoiqu'elle le crut un ſimple domeſtique.

Comme cette Comédie eſt reſtée au Théatre, nous avons paſſé dans cet extrait, les Scenes de Jodelet. Cependant, pour faire juger du comique de ce rôle, nous croyons qu'on ne ſera pas fâché de trouver les Scenes ſuivantes.

ACTE IV. SCENE III.

BÉATRIS, *Confidente d'Iſabelle, parlant à Jodelet.*

Ah ! Seigneur Dom Juan ; l'on vous a bien cherché,

JODELET.

L'on me devoit trouver, je n'étois pas caché.

. . . .

Quelle clef tenez-vous ?

BÉATRIS.

Celle de votre chambre.

. . . .

JODELET.

1645. Ah! cher Béatris,
Sais-tu bien que pour toy je suis d'amour
épris;
De tout temps je me trouve enclin aux Béatrisses :
Pour toi, je couve un feu, plus chaud que
des épices.

BÉATRIS.

Moi, j'aime de tout temps les Seigneurs
Dom Juans,
Et je sentis mon mal, quand vous vintes
céans.

JODELET.

Follette, Dieu me sauve....

BE'ATRIS.

Ha! prenez-là donc vîte.

JODELET.

Mais, viens donc me mener jusqu'à ce
nouveau gîte.

BE'ATRIS *s'enfuyant.*

Tarare, suivez-moi, j'y vais tout de ce
pas.

JODELET.

Larronesse des cœurs, tu n'échapperas pas....
Las! faut-il donc pour vous que notre poitrine
arde,
Si vous n'êtes pour nous qu'une Nymphe
fuyarde?

1645. SCENE IV.

ISABELLE *survenant.*

Quoi ! Seigneur Dom Juan, vous courrez Béatris.

JODELET.

Je voulois tant soit peu m'ébaudir les esprits.

ISABELLE.

Je ne vous croyois pas de si peu de courage.

JODELET.

Ce sont jeux de garçon, qui passent avec l'âge.

ISABELLE.

Vous donnerez de vous mauvaise opinion,
Et je dois bien douter de votre affection.

JODELET.

Allez vous en filer, notre épouse future ;
Plus grand'Dame que vous est madame Nature :
Je suis son serviteur, & le fus de tout temps :
Et nargue pour tous ceux qui n'en sont pas contens.

ISABELLE.

Je vais donc vous laisser, de peur de vous déplaire.

JODELET.

Objet charmant & beau, vous ne sçauriez mieux faire.

(*seul.*)

Ma foi, je m'y suis pris de mauvaise façon,
Car je sçais que son cœur ne fut jamais glaçon.

1645. Aristote a raison ; qui dit, qu'une maraude,
Ne se doit point prier, mais qu'il faut à la chaude
La gripper aux cheveux, la saisir au collet,
Quelquefois l'affoiblir avec un beau soufflet.
Si soufflet ne suffit, user de la gourmade :
Si la gourmade est peu, lors de la bastonnade :
Tout homme de bons sens doit, ce dit-il, user
Pour la mettre en état de ne rien refuser, &c.

Cette Comédie, dont le succès surpassa celui des autres du même temps, a été célébrée par Sarrazin, dans une Epître au Comte de Fiesque. Après avoir parlé des Comédiens Italiens, il finit ainsi.

Mais toutefois un Zani baloté
Par les Sergens *Spavento di note*
Sauts, escalade, & telle momerie
Chicos berlis ; & Turcs de Tartarie,
Ne me sont rien auprès de *Jodelet*.
Non, de par lui ; je serois un folet,
Voir un grand fou de lui donner la pomme,
Or entens-moi, c'est ce que le petit homme
Que tu connois : & dont on peut précher,
L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,
A translaté de la langue Espagnole
N'a pas longtems, Comédie tant folle,

1645.

Où Jodelet est si plaisant garçon,
Qu'Italiens il jette hors d'arçon.
Tu l'avouerois, si la Piéce avois luë,
Et encore plus, si jouer l'avois vuë.
Dom Francesco de Roxas est l'Auteur,
Et Paul Scarron, comme ai dit, translateur.

PAUL SCARRON (*a*), d'une ancienne famille, naquit à Paris à la fin de 1610. ou au commencement de 1611. fils d'un Conseiller au Parlement, qui avoit plus de vingt-cinq mille livres de rentes, & n'ayant que deux sœurs (*b*). C'étoit d'assez heureuses conjec- SCARRON.

(*a*) La vie de M. Scarron, qui est à la tête des Oeuvres de cet Auteur, édition de 1737. composée par M. Bruzen de la Martiniere, est assurément de main de Maître; mais en rendant justice à cet Auteur, il ne sera pas fâché que nous ayons éclairci certains faits qu'il n'a pas assez approfondis, & corrigé beaucoup d'autres, sur lesquels il est fautif.

(*b*) Toutes les deux moururent sans être mariées. « Scarron disoit » de ses deux sœurs, que » l'une aimoit le vin, & » l'autre aimoit les hommes. Il disoit aussi d'elles-mêmes, qu'il y » avoit douze coureuses » dans la rue de douze » portes * à ne prendre » ses deux sœurs que » pour une. Quelqu'un » étant chez lui, & » voyant qu'il appelloit un petit enfant » son neveu, lui demanda par quel endroit il lui étoit oncle, puisque ses deux » sœurs n'étoient pas » mariées? Il lui répondit qu'il étoit son » neveu à la mode du » Marais. » Segraisiana, édition de Paris, *in-8°.* 1721. page 78.

* Au Marais.

1645. tures pour esperer une vie plus aisée, & très-différente de celle à laquelle il fut réduit. Mais ces apparences de bonheur ne tarderent pas à se démentir. Le premier coup que lui porta la fortune, ce fut la mort de sa mere. Le Conseiller se lassa bientôt du veuvage, & épousa en secondes nôces Françoise de Plaix, de laquelle il eut deux autres filles. Cette seconde femme profita de la foiblesse de son mari, qui pour me servir des termes du fils, *étoit le meilleur homme du monde, mais non pas le meilleur pere*. Elle commença de bonne heure à faire sa main en faveur de ses enfans, au préjudice de ceux du premier lit : dénatura une partie du bien, & prit des mesures pour s'approprier le reste. Le petit Scarron avoit trop d'esprit pour ne pas voir ce manége ; son âge & la vivacité de son tempérament bilieux & sanguin, ne lui permirent pas de dissimuler. Haï de sa belle-mere, il n'eut pas pour elle ces ménagemens politiques, si nécessaires dans l'état de subordination où il étoit ; son pere qui avoit la tête rompue des plaintes continuelles qu'on lui en faisoit, s'en ennuya à la fin, & sacrifiant son fils à la paix de la mai-

son, il l'envoya à Charleville, chez
un parent. Un éxil de deux ans, 1645.
ayant un peu adouci l'amertume de
la belle-mere, le jeune Scarron revint
à Paris, où il acheva ses études, &
prit le petit collet. L'état Ecclésiastique ne lui convenoit aucunement;
aussi ne s'y engagea-t-il point, il n'en
prit que l'habit.

Il ne passa pas toute sa jeunesse à
Paris; il fit le voyage d'Italie. Il pouvoit avoir alors vingt-quatre ans. Il
ne démentit point le proverbe, le
voyage de Rome ne le changea point,
il revint tel qu'il y étoit allé, avec un
goût très-vif pour les plaisirs de son
âge.

Un jeune homme de cette humeur,
qui n'avoit ni la sobriété, ni la tempérance d'un Anachoréte, vécut fort
vîte. Une lymphe âcre se jetta sur ses
nerfs, & se joua de tout le sçavoir
des Médecins: la Sciatique, le Rhumatisme, & plusieurs autres maladies,
vinrent tantôt successivement, tantôt
ensemble, & firent du pauvre Abbé
un triste objet de compassion.

Le déplorable état dans lequel Scarron se trouva à la suite de ces maladies, & qui l'accompagna jusqu'à la

1645. mort, est détaillé par lui-même dans l'avis qui précede *la Relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde, au combat des Parques & des Poëtes, sur la mort de Voiture.* Comme cet avis sert à son Histoire, nous croyons devoir le placer ici.

« Lecteur, qui ne m'a jamais vû, & » qui, peut-être, ne s'en soucie guéres, à cause qu'il n'y a pas beaucoup » à profiter à la vue d'une personne » faite comme moi, sçaches que je ne » me soucierois pas aussi que tu me » visses, si je n'avois appris que quelques beaux esprits facécieux se ré- » jouissent aux dépens du misérable, » & me dépeignent d'une autre façon » que je ne suis fait : les uns disent » que je suis cul-de-jatte ; les autres, » que je n'ai point de cuisses & que » l'on me met sur une table, dans un » étui, où je cause comme une pie » borgne, & les autres que mon cha- » peau tient à une corde, qui passe » dans une poulie, & que je le hausse » & baisse pour saluer ceux qui me vi- » sitent. Je pense être obligé, en con- » science, de les empêcher de mentir » plus longtems..... J'ai trente ans » passés, si je vais jusqu'à quarante,

1645.

» j'ajouterai bien des maux à ceux que » j'ai déja soufferts depuis huit ou neuf » ans. (a) J'ai eu la taille bien faite, » quoique petite. Ma maladie l'a rac- » courcie d'un bon pied. Ma tête est un » peu grosse pour ma taille. J'ai le visage » assez plein, pour avoir le corps très- » décharné : des cheveux assez, pour » ne porter point de perruque. J'en ai » beaucoup de blancs, en dépit du » proverbe. J'ai la vue assez bonne, » quoique les yeux gros : je les ai bleus ; » j'en ai un plus enfoncé que l'autre, » du côté que je penche la tête. J'ai le » nez d'assez bonne prise. Mes dens, » autrefois perles carrées, sont de cou- » leur de bois, & seront bientôt de » couleur d'ardoise. J'en ai perdu une « & demie, du côté gauche, & deux & » demie du côté droit, & deux un peu » égrignées. Mes jambes & mes cuis- » ses ont fait premierement un angle » obtus, & puis un angle égal, & en-

(a) Scarron parle ici de ses infirmités depuis huit ou neuf ans. Cependant, dans une lettre à M. de Marigny, il dit : « Quand je songe » que j'ai été assez sain, » jusqu'à l'âge de vingt- » sept ans, &c. » Peut-être parle-t-il dans cette lettre de différentes maladies qui précéderent celle qui le réduisit dans l'état où il étoit à trente & un ans.

1645. » fin un aigu. Mes cuisses & mon corps » en font un autre, & ma tête se penchant sur mon estomach, je ne représente pas mal à un Z. J'ai les bras » raccourcis, aussi-bien que les jambes, » & les doigts aussi-bien que les bras. » Enfin je suis un raccourci de la mi» sere humaine (*a*). Voilà à peu près » comme je suis fait. Puisque je suis en » si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur. » J'ai toujours été un peu colere, un » peu gourmand, & un peu paresseux. » J'appelle souvent mon valet sot, & un » peu après, Monsieur. Je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite » de même. Je suis bien aise quand j'ai » de l'argent, je serois encore plus aise si » j'avois de la santé. Je me réjouis assez en compagnie, je suis assez content quand je suis seul, & je supporte mes maux assez patiemment. »

Tel que Scarron se dépeint ici, &

(*a*) « Scarron étoit » fait comme un Z, » n'ayant d'autre mouvement libre, que celui de la langue, & de » la main, pour écrire » sur un porte-feuille » qu'on lui mettoit sur » les genoux, ou sur la » planche qu'on mettoit devant lui, sur » des bras de fer, attachés à son fauteuil. » *Segraisiana*, *édition de Paris*, page 87.

ſouffrant continuellement des maux affreux, il prit le parti des belles lettres,& adopta le genre comique, qu'il pouſſa juſqu'au burleſque. Tous les Ouvrages qu'il fit juſqu'à ſa mort, furent dans ce goût. Son Roman comique, & ſon Virgile travesti, ſont des modeles dans ce genre. Mais comme ces Ouvrages, auſſi-bien que ſes Poëſies mêlées, & ſes nouvelles, n'ont aucun rapport à notre Hiſtoire, nous ne parlerons que de ſes Pieces de Théatre. Mais avant d'en donner la liſte, revenons à la ſuite de la vie de cet Auteur. 1645.

Privé de la ſucceſſion de ſon pere (*a*), que ſa belle-mere avoit trouvé le ſe-

(*a*) Si nous en voulons croire M. de Segrais, on pourroit attribuer en partie le malheur de M. Scarron à ſon peu de conduite. « Il avoit, dit-» il, fait donation à ſes » parens du peu qu'il en » avoit : mais ſes parens » le lui rendirent ; & il » le vendit à M. Nublé, » qui lui en donna ſix » mille écus, ſans ſça-» voir poſitivement ce » qu'il valloit, & Scar-» ron fut très-content » du marché. M. Nublé » alla voir ce bien qui » étoit ſitué près d'Am-» boiſe, & à ſon retour » à Paris, étant allé voir » Scarron, il lui dit : » Vous avez cru que vo-» tre bien ne valloit que » dix-huit mille francs, » il en vaut vingt-qua-» tre par l'eſtimation » que j'en ai fait faire : » & M. Nublé l'obligea » de prendre encore » deux mille écus, qu'il » lui donna pour ache-» ver cette ſomme. M. » Nublé étoit un des » premiers Avocats con-» ſultans, un des plus » honnêtes hommes de » ſon tems » *Segraiſiana*, page 87.

1645. cret de s'approprier pour ses enfans. Scarron eut recours à la Poësie pour subsister. Il paroît par ses Ouvrages que nombre de personnes de la Cour lui faisoient des présens : mais le plus honorable, & celui qui lui procura le plus d'aisance, fut une pension de quinze cent livres que la Reine Mere (de Louis XIV.) lui faisoit, & pour laquelle il prenoit la qualité de *Malade de la Reine*. On devoit joindre à cette pension, un logement qu'on ne lui donna point. Ce fut à ce sujet qu'il fit la Requête suivante.

A LA REINE,

REQUÊTE.

Scarron, par la grace de Dieu,
Malade indigne de la Reine,
Homme n'ayant ni feu, ni lieu,
Mais bien du mal, & de la peine:
Hôpital allant, & venant,
Des jambes d'autrui cheminant:
Des siennes n'ayant plus l'usage:
Souffrant beaucoup, dormant bien peu,
Et pourtant faisant par courage,
Bonne mine, & fort mauvais jeu.

1645.

Prie humblement sa Majesté
De se remettre en la mémoire,
Qu'au commencement de l'été,
Alors que la Cour devint noire,
Il fut son malade avoué,
Dont le Tout-Puissant soit loué :
Qu'on lui donna quelque espérance
D'avoir un petit logement,
Et tout aussi-tôt par avance
Qu'il en fit un remerciment.

Ce remerciment imprimé,
Chez Toussaint-Quinet le Libraire,
Devoit bien être supprimé :
Mais quelqu'effort qu'il ait pu faire,
Par tout Paris il a couru :
Chacun l'a dit, chacun l'a cru
A force de l'entendre dire,
Il le crut lui-même, quasi ;
Vous-même, ô Reine, qu'il admire,
Ne le croyez-vous pas aussi ?

Grande Reine, n'en croyez rien :
C'est croire faux comme hérésie :
Hélas ! il s'en apperçoit bien,
Dont vainement il se soucie :
Chaque quartier, Maître Arragon,
Prend son argent comme un dragon ;

1645.

Je suis malade de la Reine,
S'écrie-t-il tout rechigné,
Mais il veut avoir la main pleine;
Tout aussitôt qu'il a signé.

Cependant ce malade éxerce
Sa charge avec intégrité,
Pour servir Votre Majesté;
Depuis peu l'os la peau lui perce;
Tous les jours s'accroît son tourment,
Mais il le souffre gayement,
Il fait sa gloire de sa peine:
Et l'on peut juger surement,
Qu'aucun Officier de la Reine,
Ne la sert si fidélement.

Scarron eut un Procès contre sa belle-mere, à laquelle il redemandoit une partie de la succession de son pere: mais il perdit son Procès. Loret dans sa Muse Historique du 9. Juin 1652. rapporte ce fait dans les termes suivans.

Muse Historique de Loret du 9. Juin 1652.

Monsieur Scarron, esprit insigne,
Et qui n'écrit aucune ligne,
(Du moins, en qualité d'Auteur)
Qui ne plaise fort au Lecteur:

Avoit un Procès d'importance
Au premier Parlement de France,
Lequel il a perdu tout net;
Plusieurs opinans du bonnet,
En faveur de sa Belle-mere,
Ce qui le met fort en colére,
Contre nos Seigneurs les Commis
De Madame Sainte Themis.
Mais puisqu'un Procès sur la terre
Est quasi pire qu'une guerre,
N'en avoir plus, c'est un repos,
Dont il se plaint mal-à-propos.
Car enfin ledit personnage
Ayant contracté mariage
Avec une épouse, ou moitié
Qu'il a prise par amitié (*a*)
Il étoit chargé, ce me semble,
De deux pésans fardeaux ensemble.

(*a*) « M. Scarron se » maria en 1652..... il » disoit de sa femme, » je ne lui ferai point » de sotise, mais je lui » en apprendrai beau- » coup....... quoique » sans bien, il disoit » encore qu'ils ne lais- » seroient pas de vivre » commodément avec sa » petite terre, & son » Marquisat de Quinet. » C'est ainsi qu'il appel- » loit le revenu que lui » apportoient les Ou- » vrages que Toussaint- » Quinet imprimoit. Ce » mariage se fit au bout » de deux ans : Quoi- » que Scarron ne fut pas » riche, néanmoins il » étoit logé fort propre- » ment; & il avoit un » ameublement de da- » mas jaune, qui pou- » voit bien valoir cinq » à six mille livres, » avec ce qui l'accom- » pagnoit. » *Segraisiana, édition de Paris*, pages 87 & 112.

1645. Or ses foibles, & petits bras
N'ont besoin de tant d'embarras :
Car avec sa paralysie,
Cruel fléau de sa poësie,
Ce feroit un mal plein d'excès,
Qu'une femme avec un Procès.

Vie de M. Scarron, par M. de la Martiniere.

« Les infirmités de Scarron s'augmentant peu à peu, il prévit qu'il ne pouvoit pas aller loin. Il fut un jour surpris d'un hoquet si violent, que ceux qui étoient auprès de lui, craignirent qu'il n'expirât : cependant ce symptôme diminua : le fort du mal étant passé, *si jamais*, dit-il, *j'en reviens*, *je ferai une belle satyre contre le hoquet.* Ses amis s'attendoient à toute autre résolution qu'à celle-là, mais il fut dispensé de tenir parole : il ne revint point de cette maladie, & le Public a perdu la satyre qu'il se proposoit de composer. Peu avant que de mourir, comme ses parens, & ses domestiques étoient touchés de son état, & fondoient en larmes, il ne s'attendrit point de ce spectacle, comme mille autres feroient en pareil cas : *Mes enfans*, leur dit-il, *vous ne pleurerez jamais tant pour moi, que*

» *je vous ai fait rire.* » Scarron mourut au mois d'Octobre 1660. En voici la 1645.
preuve tirée de la Muse Historique de Loret.

Muse Historique du seize Octobre 1660.

Scarron, cet esprit enjoué,
Dont je fus quelquefois loué,
Scarron, fondateur du burlesque,
Et qui dans ce jargon grotesque
Passoit depuis plus de seize ans
Les Ecrivains les plus plaisans;
A vû moissonner sa personne,
Par cette faux qui tout moissonne,
Lui qui ne vivoit que de vers,
Est maintenant mangé des vers.
Il étoit de bonne famille,
Il ne laisse ni fils, ni fille,
Mais bien une aimable moitié:
Digne tout-à-fait d'amitié:
Etant jeune, charmante, & belle,
Et tout-à-fait spirituelle.
. . . .
Or comme icelui grand Critique,
Respecta la Muse historique,
J'ai fait ces vers tout bonnement.
. . . .

1645. *Epitaphe de Scarron.*

Quoique Scarron, auteur de marque,
De Caron ait passé la Barque,
Du Sieur Scarron on parlera
Tant que le monde durera.
Et sans graver pour lui des marbres, & des cuivres,
Il vivra long-temps dans ses Livres.

Nous croyons ne pouvoir mieux finir, que par un jugement très-sensé de M. de la Martiniere, sur le Théatre de l'Auteur qui fait le sujet de cet article.

« Scarron n'étoit pas un homme à » étudier ni les régles, ni les modeles » du Poëme Dramatique : il n'en avoit » ni la patience, ni le loisir. Aristote, » Horace, Plaute & Terence, lui » auroient fait peur, & peut-être ne » sçavoit-il pas qu'il y eut jamais eû » d'Aristophane. Il voyoit devant lui un » chemin frayé : la mode de ce temps » étoit de piller les Poëtes Espagnols : » Scarron sçavoit cette langue, il lui » étoit plus facile de moissonner dans » un champ, où il trouvoit déja tout » préparé, que de se rompre la tête » à inventer un sujet, & ensuite à le

» mettre dans la régle des trois unités. 1645.
» Il commença à secouer un joug,
» dont son esprit ennemi de toute con-
» trainte, ne pouvoit s'accommoder.
» Une Comédie alors, n'étoit autre
» chose qu'une intrigue assez obscure
» d'abord : qui par des méprises, sou-
» vent par l'étourderie d'un Valet, par
» l'intrigue de quelque Soubrette, ou
» par un coup de hazard, s'embrouil-
» loit de plus en plus, & s'éclaircissoit
» enfin par quelque autre hazard, aussi
» peu prévû que le premier. Quelque
» Valet, mauvais plaisant pour l'or-
» dinaire, disoit quelques ridicules
» douceurs à la Suivante, qui répon-
» doit à coup-sûr dans le même style.
» Un Vieillard, & un Mari rebuté,
» auquel on opposoit un Amant plus
» aimé qu'aimable, fournissoit quel-
» quefois une Scene, plus ou moins
» comique. Point de mœurs, point de
» caracteres, point d'unité, point de
» régle ; un Acte représentoit une en-
» trevue dans un jardin : un autre se
» passoit dans un Hôtel : souvent un
» troisiéme représentoit un quartier de
» la Ville, à un quart de lieue de la
» Scene du premier Acte : les anciens
» Comiques, tant Espagnols que Fran-

1645. » çois, n'y regardoient pas de si près. » Des Ouvrages où rien ne gênoit » l'Auteur, se faisoient facilement. Une » imagination échauffée suffisoit pour » les produire. Les Espagnols étoient » riches de cette sorte de compositions. » Scarron, qui possédoit cette langue, » prenoit d'eux l'intrigue d'une Comé- » die, & n'avoit qu'à y répandre le » badinage, qui lui étoit si naturel : » ainsi une Piece de Théatre lui coû- » toit peu : toutes les siennes sont des » sujets Espagnols ; chez lui le travail » consistoit, non à faire parler plai- » samment les personnages comiques, » mais à donner des expressions sérieu- » ses à ceux qui devoient parler sérieu- » sement. Le sérieux étoit une langue » étrangere pour lui. Le grand succès » de son *Jodelet Maître*, étoit une mer- » veilleuse amorce pour lui. Les Comé- » diens, qui s'en étoient bien trouvés, » lui demanderent avec empressement » de nouveaux Ouvrages : ils lui coû- » toient peu, il en tiroit de bonnes » sommes, il se divertissoit à les faire : « falloit-il d'autres raisons pour le » faire pencher vers ce travail ? »

Voici l'ordre Chronologique des Comédies de M. Scarron.

JODELET *ou* LE MAITRE VALET, Comédie, 1645. 1645.

LES BOUTADES DU CAPITAN MATAMORE, Comédie en un Acte, & en vers de quatre pieds, 1646.

LES TROIS DOROTHÉES *ou* JODELET SOUFFLETÉ, Comédie, 1646. (*a*)

L'HÉRITIER RIDICULE *ou* LA DAME INTERRESSÉE, Comédie, 1649.

DOM JAPHET D'ARMÉNIE, Comédie, 1653.

L'ÉCOLIER DE SALAMANQUE *ou* LES GÉNÉREUX ENNEMIS, Comédie, 1654.

LE GARDIEN DE SOY-MÊME, Comédie, 1655.

LE MARQUIS RIDICULE, *ou* LA COMTESSE FAITE A LA HÂTE, Comédie, 1656.

Piéces posthumes, non représentées.

LA FAUSSE APPARENCE, Comédie, } 1662.
LE PRINCE CORSAIRE, Tragi-Comédie, }

(*a*) Cette Piece est la même que celle intitulée : JODELET DUELLISTE.

1645.

L'ART DE RÉGNER

OU

LE SAGE GOUVERNEUR,

TRAGI-COMÉ'DIE

Du Sieur Gillet de la Tessonnerie.

RIen ne prouve plus la stérilité d'un Auteur, qu'un Ouvrage de la forme de celui-ci. Elle étoit fort commode au Sieur Gillet qui manquoit de talent du côté de l'invention, & entendoit assez mal le Théatre. Sa Tragi-Comédie du *Triomphe des Cinq-Passions*, est également composée de cinq sujets différens. Pour donner une liaison à ceux qui forment la Piece en question, l'Auteur dans une espéce de Prologue introduit le Gouverneur du Prince d'Athenes, qui profitant du séjour des Comédiens François, leur fait éxécuter cinq petits Poëmes moraux, à la fin de chacun desquels, il fait faire les réfléxions convenables, au jeune Prince, qui paroît plus satisfait, que vraisemblablement le Spectateur

n'a dû l'être. C'est au Lecteur à en décider. 1645.

Minerve, Dame Grecque, indignement deshonorée par Attale, favori de Philippe, Roy de Macédoine, & ne pouvant obtenir justice de ce Prince, qui la chasse honteusement, s'abandonne à son désespoir, & lui ôte la vie avec le même poignard, dont elle se perce ensuite le sein. ACTE I.

MINERVE *à Philippe.*

Et pourrois-je penser que tu fusses mon Roy,
Voyant ainsi régner l'injustice chez toy?
Non, je ne te crois point mon Prince légitime,
Philippe aime l'honneur, toi tu chéris le crime,
Et j'ose encore un coup m'obstiner en ce point,
Puisqu'il est vertueux, & que tu ne l'est point.
Non, non, ce n'est pas toi qui triompha d'Argée, &c.

Camille, Capitaine Romain, Amant de Lucippe, va tous les soirs au camp d'Annibal, pour entretenir sa belle. Cette conduite le rend suspect au Con- ACTE II.

1645. ſul Fabie, (à qui l'Auteur veut accorder le titre & les prérogatives de Roy.) Il ordonne à un Exemt d'arrêter Camille. Prêt à périr, ſon innocence eſt reconnue, & il eſt uni pour toujours avec ſa chere Maîtreſſe. Voilà ce que l'Auteur propoſe pour éxemple de clémence.

ACTE III. La Mort de Pompée, & la généroſité que Céſar fit paroître en cette occaſion, font le ſujet du troiſiéme Acte. Il ne faut pas croire que le Poëte ait rien emprunté de la Tragédie de M. Corneille, qui porte ce nom, pas même de celle de Chaulmer. Ici Cléopatre preſſe Ptolomée de faire périr Pompée. Ce Roy accablé des remords de ſon action, & de honte des reproches de Céſar, tire ſon épée dans le deſſein de s'en fraper: mais s'appercevant que ce fer eſt inutile dans ſa main chancellante, il le rompt en morceaux, & veut bien ſe conſerver une malheureuſe vie, capable d'épouvanter les Princes, & leur faire éviter de pareilles foibleſſes.

ACTE IV. Le IV[e] Acte repréſente la continence d'Aléxandre. Ce Prince étouffe en un moment l'amour qu'il reſſent pour Statira, fille de Darius, amante d'Oroondate.

Au

1645. ACTE V.

Au cinquiéme, le Sieur Gillet s'est efforcé de peindre la triste destinée d'un Prince trop attaché à ses richesses. Persée, Roy de Macédoine, se voit enlever des trésors, que son avarice l'empêche d'employer à sapropre défense, & il est réduit enfin à la condition d'un vil esclave.

SCENE VII.

PERSÉE *seul.*

Songeant à ce discours, voyant comme il* me traite,
Sans esprit, sans raison, sans conseil, sans retraire,
Sans trésors, sans amis, sans force, sans pouvoir,
Accablé de malheur, destitué d'espoir,
Inquiet, insensé, confus, hors de moi-même,
Enfin que résoudrais-je en ce désordre extrême, &c.

* Paul Emile.

En général ce Poëme est très-mauvais : le second Acte est moins supportable que le premier : le troisiéme & le quatriéme sont encore inférieurs, & plus remplis de platitudes, & le cinquiéme est le plus detestable. Bien loin de mériter l'attention d'un jeune Prince, nous croyons qu'elle seroit sifflée par le moindre Ecolier. Telle quelle est, l'Auteur l'avoit composée

1645. dans le dessein d'instruire le Roy, sous la personne du Prince d'Athenes. Il n'y a appercevoit d'autres fautes que celles de l'Imprimeur. « Je n'ai pû, » dit-il dans son Avis, les corriger, » pendant que je donnois toutes mes » veilles à l'Ouvrage que tu verras » de moi cet hyver. * C'est dans ce » Poëme, que j'ai concerté depuis » deux ans (*a*), que tu remarqueras » des élévations plus nobles, des con- » ceptions plus achevées, & des ex- » pressions plus nettes, & plus har- » dies, &c. »

* La mort de Valentinien & d'Isidore, Tragédie qui ne parut qu'en 1647.

(*a*) Ce passage est très-intelligible, cependant il a fait prendre le change à l'Auteur des Recherches des Théatres, qui applique à l'Art de régner, ce que l'on voit clairement que Gillet dit de sa Tragédie de Valentinien & Isidore. On doit être plus exact lorsqu'on fait des Recherches.



L'ILLUSTRE COMÉDIEN
OU
LE MARTYRE
DE SAINT GENEST,
TRAGE'DIE
DE M. DESFONTAINES. 1645.

RUtile, Miniſtre de l'Empereur Dioclétian, conſeille à ce dernier, de faire ceſſer les tourmens qu'il employe pour détruire la Religion des Chrétiens : il ajoute ;

RUTILE.

Je trouve que l'on fait d'inutiles efforts
Pour guérir les eſprits, d'en affliger les corps :
Cette ſupérieure, & plus noble partie,
Par des effets ſi bas n'eſt point aſſujetie :
Elle brave ſes fers, & rit de ſa priſon,
Pour ſuivre ſeulement les loix de la raiſon.
Elle ſeule la dompte, elle ſeule eſt ſa Reine,
Et ſur elle, elle ſeule agit en ſouveraine ;
Pour ranger les Chrétiens, aux termes du devoir,
Une fois, ô Céſar, ſers toi de ton pouvoir :

1645. Fais agir la raiſon, laiſſe agir les éxemples,
Tâche par la douceur de les mener aux temples,
Et ſans plus les forcer, donne leur le loiſir,
D'éxaminer un peu ce qu'ils doivent choiſir.
L'aſpect de tes bourreaux rend leur ame interdite,
Le fer les effarouche, & le ſang les irrite;
Au lieu que ta bonté peut remettre leurs ſens,
Et faire offrir aux Dieux des vœux, & de l'encens.

DIOCLÉTIAN.

Que faut-il pour dompter ces cœurs opiniâtres?

RUTILE.

Changer les échaffauts en ſuperbes Théatres,
Et là leur faire voir dans la dériſion
L'erreur, & les abus de leur religion.
Tu ſçais combien Geneſt, cet illuſtre comique
A de grace & d'adreſſe en tout ce qu'il pratique,
Et qu'au gré de ſa voix, & de ſes actions,
Il peut, comme il lui plaît, changer nos paſſions,
Egayer nos eſprits, les rendre ſolitaires,
Amoureux, mépriſans, pitoyables, coleres,

Et par un souverain & merveilleux pouvoir, 1645.
Imprimer en nos cœurs tout ce qu'il nous
fait voir.
Commande lui, Seigneur, d'exposer la Scene,
La superstition d'une troupe peu saine,
Qui se nourrit d'espoir, & pour de faux ap-
pas
Quitte l'heure qui la suit, & qui lui tend
les bras.

Ce projet est approuvé de l'empereur : on fait venir Genest & ses camarades, à qui on ordonne de représenter une Piece, dont le sujet soit le martyre de quelque Chrétien. Genest se charge de ce rôle, & en recevant par dérision le Batême, il est pénétré d'une vraie foi, par la présence d'un Ange qui ne se manifeste qu'à lui, & il vient professer la Religion Chrétienne devant Dioclétian.

DIOCLE'TIAN *parlant à un de ses Courtisans.*

Cette feinte, Aquillin, commence à me
déplaire.
Qu'on cesse.

GENEST.

Il n'est pas tems, ô César, de me taire,
Ce Seigneur des Seigneurs, & ce grand Roy
des Rois,
De qui tout l'univers doit révérer les loix,

1645. Sous qui l'enfer frémit, & que le Ciel adore,
Veut que je continue, & que je parle encore.
Sçache donc, Empereur, que ce Dieu Souverain,
De qui j'ai ressenti la puissance & la main,
Lorsque je me pensois rire de ses oracles,
Vient d'opérer en moi le plus grand des miracles,
Changeant un idolâtre en son adorateur,
Et faisant un sujet de son persécuteur.

. . . . , ...

Et je veux, ô César, qu'on sçache à l'avenir
Que je n'ai plus de voix, qu'afin de le bénir.
Qu'afin de publier aux deux bouts de la terre,
Qu'il est seul Souverain, seul maître du tonnerre,
des Cieux, des élémens, des Anges, des mortels,
Et digne seul enfin & d'encens, & d'autels.

Dioclétian irrité de la fermeté de Genest, le fait arrêter, & conduire en prison. On intercéde pour ce nouveau Chrétien, & pour l'engager à retourner au culte des faux Dieux, on lui envoye Pamphilie, sa camarade de Théatre, qu'il aime. Cette Scene a beaucoup de ressemblance à la Scene III.

du IV[e] Acte de Polyeucte, qui se passe entre ce dernier & Pauline : même on y trouve des vers à peu près semblables. Un ou deux éxemples suffiront. 1645.

GENEST.

Seigneur, si ta bonté daigne écouter mes vœux,
Accorde à Pamphilie.....

PAMPHILIE.

Arrête, malheureux !
Que veux-tu demander ?

GENEST.

Que sa bonté supérieure
Sauve l'autre moitié qui reste de moi-même.
Et souffre, pour le moins, qu'auparavant ma mort,
Je lui tende la main pour la mener au port.
Si j'obtiens dessus vous cette illustre victoire,
Que son heureux effet augmentera ma gloire !
Que mon sort sera doux ! que je serai content,
Si je puis achever cet ouvrage important, &c.

Voici l'original de ce passage.

POLYEUCTE.

Seigneur, de vos bontés, il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu, pour n'être pas Chrétienne :

1645. Avec trop de mérite il vous plût la former
Pour ne vous pas connoître, & ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de mon sang, je voudrois acheter.

Le second passage est aussi marqué. Genest peint le ridicule des Divinités du Paganisme, & parle ensuite des grandeurs du vrai Dieu, & continue,

Et cet ouvrage enfin si grand & si parfait,
De ce Dieu que j'adore, est un illustre effet;
Oui, Madame, il en est l'auteur & le Maître,
Je l'ignorois tantôt, il me l'a fait connoître:
Et pourvû que votre ame ait désir de le voir,
Cette même faveur est en votre pouvoir.
Ne la refusez pas, ma chere Pamphilie;

Que par elle votre ame à la mienne s'allie, 1645.
Et ſouffrez qu'aujourd'hui, pour un ſi beau lien,
J'uniſſe pour jamais votre cœur & le mien.
Voyez combien pour vous mon amour eſt extrême.

PAMPHILIE.

Tu m'aimes !

GENEST.

Oui, Madame, & bien plus que moi-même ;
Puiſque, pour vous ſauver, & pour vous acquérir,
Quelques rudes tourmens qu'il me faille ſouffrir,
Quelque ſupplice affreux que la rage déploye,
On m'y verra courir avec beaucoup de joye,
Pourvû que par mon ſang, je vous puiſſe achetter
Un bonheur qu'avec moi, vous devez ſouhaiter, &c.

Voyons préſentement cet endroit chez Corneille.

PAULINE.

Quittez cette chimere, & m'aimez.

1645.

POLYEUCTE.

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire, &c.

Revenons à Geneſt, qui convertit Pamphilie, & elle eſt martyriſée avec lui. On vient faire à l'Empereur le récit de leur mort. Dioclétian entre dans une eſpéce de délire: c'eſt ainſi que finit la Tragédie, qui a des beautés de détail, & qui n'eſt pas mal conduite.

1645.

ARTAXERXE,

TRAGE'DIE

DE M. MAGNON.

CEtte Tragédie eſt la même, pour le fonds du ſujet, que le *Couronnement de Darie*, de M. de Boiſrobert, avec cette différence que, quoique celle de M. Magnon ne ſoit pas ſans défauts, on y trouve cependant plus d'art, & une verſification plus forte que dans la premiere.

Darie & Ochus, fils d'Artaxerxe, Roy de Perſe, cherchent à faire valoir leurs droits au trône, moins par ambition, que pour le partager avec Aſpazie dont ils ſont amoureux. Pour éviter une guerre inteſtine, le Roy interpoſe ſon autorité, & décide en faveur de Darie. Il fait plus, malgré la paſſion qu'il reſſent pour cette même Aſpazie, il la céde à cet heureux rival. Cet effort héroïque auroit dû terminer la Piece, ſans la malignité de Tiribaze. Ce Miniſtre inſolent oſe lever les yeux ſur Ameſtris, fille de ſon Souverain : ce

1645. n'est pas encore là le but de ses desseins, son amour n'est qu'un prétexte pour s'assurer d'une couronne, qu'il veut porter, après qu'il aura sacrifié, avec la maison Royale, tout ce qui peut s'opposer à sa grandeur. Son intérêt demande qu'il désunisse le Roy & ses fils. Favori des uns & des autres, il y parvient facilement en réveillant la passion du Roy pour Aspazie. Darie au désespoir se révolte, par le conseil de ce traître, qui forme un troisiéme parti, sous le nom d'Ochus. Artaxerxe fait arrêter Darie : il est prêt à l'envoyer au supplice, lorsqu'on vient lui annoncer, que Tiribaze expirant a avoué tous ses crimes, & justifié la conduite des deux Princes. La mort du coupable rétablit la tranquillité. Le Roy consent à l'hymen de Darie, & de sa Maîtresse, & Ochus promet de ne plus troubler leur bonheur.

A celà près de cette duplicité d'action, que nous avons déja remarqué, & du dénouement, qui est un peu précipité, on peut dire que la Piece est passablement conduite. Le caractere de Tiribaze est bien soutenu : ceux de Darie & d'Aspazie, sont pleins de noblesse, & de beaux sentimens. Arta-

xerxe n'a pas aſſez de fermeté. Ochus joue un rôle très-ſubordonné, & Ameſtris eſt abſolument inutile. Voici quelques morceaux de la verſification. 1645.

ARTAXERXE. ACTE I. SCENE I.

Hé bien ! cher Ameſtris, & vous belle Aſpazie,
Mes fils briguent toujours le trône de l'Aſie,
Si ces impatiens aſpirent d'y monter,
Une contraire ardeur me porte à le quitter.
La fortune des Rois n'eſt pas la plus heureuſe,
Quoiqu'un nom ſpécieux la rende ſi fameuſe;
Elle eſt de ces beautés qui ne plaiſent qu'aux yeux.
Je ſouhaite un Empire à tous mes envieux.

AMESTRIS.

Tous les Princes n'ont pas une même fortune;
Il eſt des Rois heureux.

ARTAXERXE.

Leur diſgrace eſt commune;
Un Prince n'eſt jamais ſans l'un de ces dangers,
Ou d'avoir guerre ouverte avec des étrangers,
Ou de ſentir chez ſoi des factions publiques,
Ou de voir dans ſa Cour des malheurs domeſtiques.

1645. ACTE IV. SCENE I.

TIRIBAZE.

Considérez un trône, & voyez ce haut rang,
Avant que d'y monter, l'on répand bien du sang.

OCHUS.

Un sang si précieux, feroit rougir ma vie,
Et s'il le faut verser, c'est ma derniere envie.

TIRIBAZE.

Puisque vous y mettez votre félicité,
Le bonheur de regner est toujours acheté.
Le sang en est le prix, le Ciel nous le veut vendre,
Le sang ne coûte rien à qui l'ose répandre:
C'est un royal spectacle à plaire aux conquérans,
Qu'une couronne teinte au sang de ses parens.
Et quand l'ordre des Dieux dispose des couronnes,
Ils ne discernent point quelles sont les personnes,
Font pour ce changement toute sorte de choix,
Le fils l'arrache au pere, & les sujets aux Rois.

Terminons cet extrait par un fait anecdote très-curieux, qui nous fournit

en même temps l'occasion d'annoncer les talens de l'illustre Moliere, à qui la Comédie a tant d'obligation. Avant de paroître sur un Théatre public, la Tragédie dont nous parlons, fut représentée par une société particuliere, dont Moliere étoit un des principaux Acteurs. Voici de quelle façon l'Historien de sa vie rapporte la chose. « Le goût » pour les Spectacles étoit presque gé- » néral en France, depuis que le Car- » dinal de Richelieu avoit accordé une » protection distinguée aux Poëtes » Dramatiques. Plusieurs sociétés par- » ticulieres se faisoient un divertisse- » ment domestique de jouer la Co- » médie. Poquelin entra dans une de » ces sociétés, qui fut connue sous le » nom de l'*Illustre Théatre*. Ce fut » alors qu'il changea de nom, pour » prendre celui de Moliere.... Elle pa- » rut d'abord sur les fossés de Nesle, & » ensuite au quartier Saint Paul. Ces » nouveaux Comédiens qui jusques-là » avoient joué pour leur plaisir, flat- » tés par quelques succès, voulurent » tirer de l'argent de leurs représenta- » tions, & s'établirent dans le Jeu de » Paume de la Croix Blanche, au » Fauxbourg Saint Germain; mais leur

1645.

Mémoire sur la Vie & les Ouvrages de Moliere, imprimés à la tête de ses Oeuvres, édition de 1734.

1645. » projet ne réussit pas. ARTAXERXE de » Magnon, imprimé pour la pre» miere fois le 20. Juillet 1645. fut » représenté par l'*Illustre Théatre.* »

MAGNON. JEAN MAGNON naquit à Tournus, (*a*) petite Ville du Mâconnois, il fit ses études chez les Jésuites de Lyon; après avoir été quelque temps Avocat au Présidial de cette derniere Ville, il vint s'établir à Paris, & se fit connoître par quelques Pieces de Théatre, dont la meilleure est celle dont on vient de lire l'Extrait, & qui fut représentée par l'*Illustre Théatre*, dont Moliere, son ami, étoit un des Acteurs. Dégouté du genre Dramatique, il résolut de consacrer son travail, & ses talens pour la Poësie, à la gloire de Dieu (*b*). « Rien que la mort, (dit-il dans l'Avis » au Lecteur qui précéde sa Tragédie

(*a*) C'est par un motif de reconnoissance qu'il croyoit devoir à M. de Chandeniere, Seigneur temporel & spirituel de Tournus, & Abbé du petit Cîteau, qu'il lui a dédié sa Tragédie d'*Artaxerxe*.

(*b*) L'Auteur dans cet avis au Lecteur, proteste qu'il ne prétend pas blâmer le Théatre, sur-tout quand il aura ses oracles ordinaires, c'est-à-dire, dans le tems de l'inimitable Corneille, du pompeux Scudery, de l'ingénieux Desmarests, du fécond Rotrou, du grave du Ryer, & du délicat Tristan.... mais qu'il ne faut pas accorder ce titre de Poëte à ceux qui

de

1645.

» de *Jeanne de Naples*) ne verra la fin » de mon entreprise, qui est de te » produire en dix Volumes, chacun de » vingt mille vers, une science uni- » verselle, mais si bien conçue, & si » bien expliquée, que les Bibliothé- » ques ne te serviront plus que d'un » ornement inutile. Que si Lucrece, » pour avoir fait quelques vers sur les » premiers principes de la Nature, s'at- » tribue une gloire comme divine ; » quel applaudissement universel ne » me promettrois-je pas de mon travail, » s'il ne me suffisoit de la satisfaction » que j'y recevrai, & de cette récom- » pense éternelle que j'en espere d'un » Dieu, à qui seul je serai redevable » d'un Ouvrage si nouveau. Cepen- » dant je vais chercher quelque re- » traite, où vivant dans la compa- » nie des Maîtres de l'École Sacrée, & » de l'école profane, je tirerai de leur » commune substance tout ce qui peut » rendre un homme digne du nom

n'ont fait simplement que versifier bassement. Il ajoute qu'il ne prétend pas à cette qualité, & que ses Ouvrages sont tels, qu'ils lui ont coûté moins de peine, qu'on n'en peut prendre à les lire. M. Magnon prenoit la qualité d'Historiographe du Roy.

1645. „ qu'il porte ; & ſans en exclure un „ ſexe, à qui faiſant voir une ſcience „ univerſelle, hors des termes qui lui „ ſemblent trop barbares, je montre- „ rai qu'il eſt auſſi capable que le nô- „ tre, de la connoiſſance de la vé- „ rité. „

M. Magnon n'eut pas le plaiſir de voir achever l'impreſſion de cet Ouvrage : il fut aſſaſſiné ſur le Pont-Neuf le 18. ou le 20. Avril 1662. Loret nous apprend cet accident, par ſa Gazette du 29. Avril de la même année.

* Le Cours.

Mais auſſi-bien-là qu'aux Champs *
Se rencontre des gens méchans,
Des filoux, des brigands, des peſtes,
A pluſieurs gens de bien funeſtes :
Et pour appuyer mon diſcours,
Un des forts Auteurs de nos jours,
Un des favoris du Parnaſſe,
Qui pouvoit égaler un Taſſe,
Magnon eſprit tout plein de feu,
Fut aſſaſſiné depuis peu,
C'eſt-à-dire, l'autre Semaine
Vers, dit-on, la Samaritaine.

Piece de Théatre de M. Magnon.

Artaxerxe, Tragédie, 1645.
Josaphat, Tragi-Comédie, 1646.

Séjanus, Tragédie, 1646.

Le Mariage d'Oroondate et de Statira, *ou* la Conclusion de Cassandre, Tragi-Comédie, 1647. 1645.

Le Grand Tamerlan et Bajazet, Tragédie, 1647.

Jeanne de Naples, Tragédie, 1654.

Zénobie, Reine de Palmire, Tragédie, 1659.

LA DAME SUIVANTE,

COME'DIE

De M. d'Ouville.

Une Demoiselle de Lyon, nommée Isabelle, aime un Cavalier qui demeure à Paris, nommé Climante. Celui-ci a une Maîtresse appellée Léonor, dont il est amoureux, & qu'il compte épouser dans peu. Isabelle s'introduit chez Léonor à titre de Suivante, & trouve le moyen de brouiller Climante avec Léonor. L'effet de cette rupture, est le mariage d'Isabelle avec Climante, après qu'elle s'est fait connoître pour une personne de famille, & qui a beaucoup de bien. Cette

1645. Piece est assez foible de conduite, mais elle peut avoir amusé. L'Auteur dans son Epître à M. le Duc de Guise, rappelle à ce Seigneur, qu'il a voulu voir cette Comédie deux fois, & qu'elle a eu un grand succès.

LA MORT DE CHRISPE OU LES MALHEURS DOMESTIQUES DU GRAND CONSTANTIN,

TRAGE'DIE

De M. Tristan.

CE sujet est difficile à traiter : M. Tristan voulant éviter l'éxemple de Grenaille, & ne se sentant pas assez de talent pour présenter avec décence l'amour d'une belle-mere, pour le fils de son mari, le cache de façon, que quoique Chrispe soit assez instruit de la passion qui fait agir Fausta, cependant on peut s'y tromper, & prendre

la jalousie de l'Impératrice, pour un effet de sa politique, qui la porte à empêcher l'union de ce Prince, avec Constance, fille de Licinius : l'Auteur lui sauve encore l'odieuse accusation d'inceste, & à Constantin l'inhumanité de condamner à la mort un fils innocent. Ce dernier succombe sous l'effort du poison préparé pour Constance. L'Impératrice apprenant que sa vengeance est plus complette, qu'elle ne le souhaite, & qu'elle a enveloppé son Amant avec sa Rivale, céde à ses remors, & avoue ses crimes. Constantin, peu maître d'un premier mouvement, lui ordonne d'aller les expier. Avant qu'il ait eu le temps de faire ses réfléxions, on vient lui annoncer que cette Princesse a perdu la vie dans un bain. L'Empereur ne peut s'empêcher de la plaindre, & regardant cette suite de malheurs, comme un effet de la colére Divine, il prend la résolution de ne plus différer sa conversion, & de faire adorer le Dieu des Chrétiens, dans toute l'étendue de son Empire. 1645.

Nous laissons au Lecteur la liberté de juger si M. Tristan peut être excusé, d'avoir altéré avec tant d'hardiesse, un événement connu, mais

1645. qu'il ne pouvoit rendre ſelon la vérité de l'Hiſtoire. Au ſurplus, la Piece eſt foible, auſſi peu liée que les autres de cet Auteur ; ajoutez à cela que le ſujet en eſt triſte. Les rôles de Chriſpe & de Conſtance ſont les plus beaux : celui de Conſtantin n'a aucune dignité. A l'égard de Fauſte, on conviendra qu'elle avoit beſoin d'un Poëte plus habile, pour la rendre ſupportable au Théatre. Terminons cet Extrait, par un couplet du rôle de Conſtance, dont les vers nous ont parû aſſez bien tournés. Cette Princeſſe veut émouvoir la pitié de Conſtantin en faveur de Licinie.

CONSTANCE.

Il eſt juſte, Seigneur, que vous goutiez la joie
De rétablir des jours filez d'or & de ſoye,
Et qu'oubliant enfin tout ce qui s'eſt paſſé,
Vous redreſſiez vous-même un trône renverſé.
Changez par vos bontés un deſtin ſi funeſte ;
Le plaiſir de bien faire eſt un plaiſir céleſte ;

Et celui d'excuser, lorſque l'on peut punir, 1645.
De rendre des Etats qu'on pouvoit retenir,
Et libéralement remettre une couronne,
C'eſt de ces grands effets, dont l'univers s'étonne :
Et la félicité d'un ſpectacle ſi doux,
Ne peut jamais venir que des Dieux, & de vous.

BÉRÉNICE,

TRAGI-COMÉDIE

EN PROSE,

PAR M. DU RYER.

VOici comme l'Auteur parle de ſa Tragi-Comédie, dans un Avertiſſement qui la précéde. « J'ai fait » bien plus que je ne penſois, puiſque » j'ai fait en proſe une Piece de Théa- » tre, & qu'elle n'a pas été déſagréa- » ble.......... Et certes, nous en » voyons peu, qui en ayent fait deux » avec le même ſuccès, & à qui l'é- » vénement de la ſeconde n'ait ôté une » partie de la réputation de la premiere.

1645. » Quoi qu'il en soit, c'est une course » que je ne voudrois pas deux fois en» treprendre, & j'aime mieux me re» poser au bout de la carriere, avec » un peu de gloire, que de recommen» cer avec hazard. »

Criton, pour se soustraire à la cruauté de Phalaris, tyran d'Agrigente, se retire dans l'Isle de Créte, avec sa fille Bérénice. Le Roy de Créte, & Tarsis, fils de ce Roy, deviennent amoureux de Bérénice, qui est reconnue pour fille du Roy de Créte, & Tarsis, pour le fils de Criton. Le Roy consent au mariage de sa fille, avec Tarsis: c'est ce qui termine la Piece; qui est assez passable. Thomas Corneille traita depuis ce sujet sous le même titre, & en vers. Il y ajouta plus d'événemens: Nous en parlerons sous l'année qu'elle parut au Théatre.



PAPYRE

1645.

PAPYRE,
OU
LE DICTATEUR ROMAIN,
TRAGE'DIE
DE M. MARÉCHAL.

L'Auteur de cette Tragédie a fort peu ajouté à l'Histoire Romaine. Le jeune Fabius, malgré les ordres du Dictateur Papyrius, donne une bataille & la gagne : Papyrius, à cause de sa désobéissance, veut le faire mourir, & l'armée le sauve. Voici un passage de cette Tragédie. C'est le Dictateur qui parle de la désobéissance du jeune Fabius.

PAPYRE.

Je rappelle le sort par de nouveaux auspices,
Et lui, tente les Dieux, quand je les rens propices :
Si le sort est changé, c'est par moi, c'est par eux;
Son courage au combat à moins fait que mes vœux :

1645. De Rome, à notre camp, j'envoyai la victoire,
Et les Dieux dans son crime, ont pris soin de ma gloire.
Le jeune téméraire! il y devoit périr,
Mais ceux que j'invoquois l'allerent secourir;
Ils regarderent moins sa gloire, que ma honte:
Il exposoit mon camp, ils m'en ont rendu compte.
On dira de son bras, comme de ma vertu,
Que Papyre, & les Dieux, ont pour lui combattu.

ZÉNOBIE,
REINE DES PALMYRÉNIENS,
TRAGÉDIE EN PROSE,
PAR M. L'ABBÉ D'AUBIGNAC.

LA nature en donnant à M. l'Abbé d'Aubignac un goût décidé pour le genre Dramatique, lui avoit refusé les talens propres pour s'y exercer. Obligé de s'en tenir à la qualité de Cen-

feur, dont il s'acquittoit avec assez de goût, il se fit une grande réputation, & se rendit redoutable à tous les Poëtes qui travailloient pour la Scene Françoise : les plus célébres n'étoient pas même à couvert des traits de sa critique. Ses partisans faisoient hautement son éloge, & vantoient par-tout les obligations dont le Théatre lui étoit redevable. Ses adversaires soutenoient que cette réformation étoit l'effet qu'avoient produits les bons Ouvrages du temps, & sur-tout ceux de M. Corneille. Pour faire taire ces derniers. L'Abbé d'Aubignac crut devoir joindre l'exemple aux préceptes qu'il avoit donnés, & composa, dans ce dessein, la Tragédie qui fait le sujet de cet article. On peut dire que si le succès ne désabusa pas l'Auteur, du moins il prouva invinciblement au public, qu'une Piece très-réguliere, peut en même-temps être extrêmement froide, sans intérêt, & remplie de caracteres faux, & inutiles. « *Jusques-là M. l'Abbé d'Aubignac » s'étoit acquis une réputation uni- » verselle parmi les Poëtes de son temps, » par les loix qu'il leur avoit impérieu- » sement donné pour le Théatre : mais » il pensa la diminuer beaucoup par la

1645.

*Extrait de la Lettre de M. Boheron à M. *** contenant un abrégé de la Vie de l'Abbé d'Aubignac, & l'Histoire de ses Ouvrages : cette lettre est insérée dans la seconde partie du Tome premier des Mémoires de Litteratures de M. de Salengre.

1645. » *Zénobie*, Tragédie en prose, qu'il » composa sur les régles qu'il leur avoit » prescriptes. Ceux qu'il avoit repris » dans sa pratique du Théatre, furent » ravis de trouver cette occasion de » le mépriser, pour se venger des dé- » fauts qu'il avoit découvert dans leurs » Ouvrages. Ils lui reprocherent que » les régles qu'il avoit données, lui » étoient infructeuses. Il eût même le » désagrément de se voir raillé à la » Cour, où il se vantoit par-tout d'être » le seul de nos Auteurs, qui eût bien » suivi les préceptes d'Aristote : Sur » quoi M. le Prince dit un jour, qu'il » sçavoit bon gré à l'abbé d'Aubignac » d'avoir si bien suivi les régles d'A- » ristote, mais qu'il ne pardonnoit » point aux régles d'Aristote, d'avoir » fait faire une si méchante Tragédie » à l'Abbé d'Aubignac. Ce ne fut point » là le seul bon mot qui rabaissa sa » fierté : dans une conversation, où » il disoit, pour vanter sa Piéce, que » M. le Comte de Fiesque avoit coû- » tume d'appeller sa Zénobie, la fem- » me de Cinna : Un courtisan prit la » parole, & lui répondit, qu'il ne pre- » noit pas garde, que c'étoit avouer, » qu'il étoit autant au-dessous de Cor-

1645.

» neille, que la femme au-dessous de
» l'homme. »

Ce que nous venons de dire, ne peut que faire souhaiter l'extrait d'un Ouvrage, dont le nom est très-connu, & que cependant personne n'ose prendre la peine de lire.

Zabas, Prince Arabe, & Timagene, Prince Syrien, attachés aux intérêts de Zénobie par les liens de l'amour le plus discret, & le plus respectueux, se font une confidence mutuelle. Cette rivalité ne porte aucune atteinte à la générosité de leurs sentimens. Zénobie qui les ignore, les consulte sur l'état où les nouvelles insultes de l'Empereur Aurélien la réduisent: & conséquemment à leurs offres, donne à Zabas le commandement de son armée, & à Timagene celui de la Ville.

ZÉNOBIE.

« Voilà le partage que je fais de ma puissance, & je mets entre vos mains les » restes de ma gloire, de mes états, & de » ma vie. C'est le dernier ordre que je donne: » agissez maintenant, & faites les Rois avec » autant de cœur, & d'adresse, que vous » avez fait les Lieutenans de Zénobie. Vous » êtes les mêmes qui m'avez conquis l'Egypte, » après deux batailles fameuses ; qui m'avez » rendue maîtresse des peuples de la Gala-

» tie, qui m'avez soumis les Bithyniens, &
1645. » porté mes armes, avec la terreur, jusqu'aux
» murailles de Chalcédoine, & de Byzance.
» Après tant de merveilleux exploits, pour la
» gloire de mon nom, que ne puis-je espérer
» pour le salut de ma personne ? »

A peine sont-ils sortis, qu'Iléone, Confidente de la Reine, lui déclare la passion des deux Princes. L'austere vertu de Zénobie en est allarmée : elle se fait quelque scrupule, de les avoir chargé de ses ordres : mais la nécessité la force à vouloir ignorer un amour qui l'offense.

Au second Acte, on vient annoncer à la Reine la défaite de Zabas ; dans le moment, elle apprend qu'Aurélien est fait prisonnier. Zabas, qui arrive peu de temps après détruit une si flateuse nouvelle, & certifie que la personne, qui a été prise pour l'Empereur, lui ressemble *assez bien d'âge, de taille, & de poil, mais qu'il n'en a que ces apparences*. Dans cette extrémité, on conseille à la Reine de se sauver sécrettement. Après bien des contestations ennuieuses, Timagene est choisi pour accompagner la Reine, & Zabas se charge à son retour de défendre la Ville de Palmyre.

Iléone, & Diorée, fille de Zénobie,

ouvrent le troisiéme Acte. La derniere veut engager sa mere à se sauver. Iléone répond que cette fuite feroit découvrir celle de la Reine. 1645.

ILÉONE.

« En servant une autre Reine, il suffiroit » de lui friser les cheveux, ou tenir un mi- » roir devant elle, la suivre au bal, & dans » les vaines pompes de la Cour. Mais Zéno- » bie doit recevoir de nous des services plus » convenables à sa vertu. »

Zabas percé de coups, vient chercher un dernier asile dans le Palais de Zénobie.

ZABAS.

« Si je n'ai pu défendre ce sacré lieu du » repos de ma Reine, j'y rendrai les derniers » soupirs, avant que la main d'un insolent » ennemi la profane. Il faut que Zabas y » meure, & qu'il y meure les armes à la » main..... Je meurs content; puisqu'elle » est sauvée. Mais dites à Timagene que je » le laisse heureux, sans jalousie, & que j'ai » gardé mes sermens jusqu'au tombeau. Il » est juste qu'il la posséde..... Il n'est pas » moins glorieux de mourir pour elle, que » de la posséder.... Cette possession pouvoit » être un don de la fortune, mais cette » mort est un effet de vertu, connue seu- » lement des Héros, & rarement éprouvée. » On pouvoit la posséder sans la mériter : » mais qui meurt pour elle, étoit digne d'elle. » Enfin, je donne mon sang à Zénobie, mes

» prétentions à Timagene, & mon nom à
1645. » la gloire de la postérité.

ILE'ONE.

» Noble & malheureux testament, écrit
» avec des caracteres d'honneur, & de fidé-
» lité merveilleuse !

ZABAS.

» Quant à vous, Madame, je vous dis-
» pense de votre parole ; mon respect n'est
» pas obligé d'aller au-delà du tombeau, ni
» votre parole plus loing que mon respect.
» Vous pouvez découvrir à la Reine, les
» secrets de mon ame : mais il faut qu'aupa-
» ravant, elle ait sçû ma mort. Car si même,
» en cet état, ma témérité pouvoit lui dé-
» plaire ; je veux qu'elle me plaigne, &
» qu'elle m'estime avant que de me con-
» damner. »

Aurélien arrive, ne trouvant point la Reine, veut obliger ses filles par la crainte des tourmens, à lui découvrir sa retraite. La mort met Zabas à couvert de cette violence.

ACTE IV. Le chagrin que la fuite de Zénobie cause à l'amoureux Aurélien, ne l'empêche pas de parcourir avec étonnement, les riches & précieux meubles dont le Palais est orné, & sur-tout le cabinet de curiosités, qui renferme ce que l'Orient produit de plus rare & de plus beau. Il apprend ensuite, que la

Reine est sa prisonniere, & que Timagene est mort à ses piés. Zénobie parle à son vainqueur avec fierté : mais la conversation finit par des invectives peu séantes. Aurélien avoue à Marcellin son confident, que malgré les duretés qui lui sont échapées, il adore la Reine, & veut qu'on l'a traite avec la distinction qui lui est due. 1645.

Zénobie reparoît au cinquiéme Acte, sensiblement touchée de la mort de Zabas & de Timagene. Sans pouvoir connoître auquel des deux son cœur donne la préférence, elle s'apperçoit qu'elle avoit pour ces Princes un sentiment plus fort que n'en inspire une amitié ordinaire, mais moins violent que celui que l'amour fait naître : un sentiment délicat, qui n'est point sujet aux froideurs de l'une, ni aux désordres impétueux de l'autre.

ZÉNOBIE *à sa Confidente.*

« Vous me voyez accablée sous le débris » de mon trône, Veuve désespérée, mere dé» solée, & Reine soumise à la merci de mes » ennemis, parce que je suis vaincuë ; & je » suis vaincuë, parce que je me trouve seule. » Timagene est mort en me protégeant, je » ne suis plus libre. Zabas est mort en dé» fendant la derniere Ville de mes états ; je

1645. » ne suis plus Souveraine : Mourons donc » esclave, & dépossédée, &c. »

Marcellin craignant que l'amour que l'Empereur a pour Zénobie, ne préjudicie à sa gloire, fait entendre malignement à la Reine, que les honneurs qu'on lui rend, n'empêche pas qu'Aurélien n'ait résolu, de la faire servir à son triomphe. Il sembleroit que Zénobie pensant aussi généreusement, n'avoit pas besoin que Marcellin l'excitât à chercher une mort honorable, par une peinture vive, & outrageante de la destinée à laquelle on la réserve. La Reine se trouvant seule avec ses deux fils, se frappe d'un poignard, & ordonne aux jeunes Princes de suivre son exemple. Aurélien qui la trouve expirante, veut sacrifier à sa fureur le coupable Marcellin, & s'emporte contre Rutile qui le retient.

AURÉLIEN.

« Ha ! Rutile, c'est trop, laissez mon » épée. Je veux mêler le sang de ce per- » fide, à celui de cette Reine ; & le cou- » pable doit bien souffrir une peine aussi » tragique que l'innocente. Vangeons-là sur » Marcellin, & puis vangeons-là sur nous- » même. Immolons à ses manes par justice, » celui qui l'a perdue, & par amour, celui » qui ne l'a pas sauvée. »

1645. D'AUBIGNAC.

François Hedelin, fils de François Hedelin, Avocat au Parlement de Paris, & Lieutenant-Général de Némours, naquit à Paris le 17. Mars 1592. Son pere le fit venir fort jeune à Némours, où il fit ses études avec succès : ensuite son droit, & étant reçû Avocat, il éxerça cette profession dans la Ville de Némours, qu'il abandonna pour venir à Paris. Il y embrassa l'état Ecclésiastique, & fut mis auprès du jeune Duc de Brezé, en qualité de Précepteur. Là, il sçût si bien se ménager auprès du Cardinal de Richelieu, oncle de ce Duc, qu'il fut pourvû de l'Abbaye d'Aubignac, Diocèse de Bourges, & de celle de Meimac, Diocèse de Limoges. Le grand monde dans lequel il se trouva tout d'un coup répandu, le mit en liaison avec les beaux esprits de son temps. Il tint un rang marqué dans la République des Lettres, par les divers Ouvrages qu'il publia, & sur tout par celui de la Pratique du Théatre. Nous passons sa dispute avec M. Ménage, au sujet d'une Comédie de Térence, intitulée l'*Heautontimorumenos*, mais nous parlerons des différentes critiques qu'il fit de plusieurs Pieces de Théatre de Pierre

1645. Corneille, aux articles de ces Pieces, ainsi que des réponses qu'on y fit. Nous aurons aussi occasion de parler de quelques Tragédies, où l'Abbé d'Aubignac eut part, soit par les plans qu'il en donna, soit par ses conseils. Il mourut à Paris le 11. May 1673. âgé de quatre-vingt-un an deux mois, ayant conservé son bon sens jusqu'à sa derniere heure.

LA SŒUR,

COMÉDIE

DE M. ROTROU.

C'Est avec justice que cette Piece est nommée Comédie : on en va juger par l'extrait suivant. Anselme, riche habitant de Nole, se trouvant en Pologne, dans une situation opulente, écrit à sa femme de le venir trouver, pour partager avec lui sa fortune. Constance, femme d'Anselme, & sa fille Aurélie, encore au berceau, s'embarquent sur un bâtiment, qui est pris par un Corsaire. Anselme reste quinze ans en Pologne, sans avoir aucune

nouvelle de ſa femme & de ſa fille. Au bout de ce temps, il revient à Nole, & apprend que Conſtance & Aurélie ſont eſclaves à Conſtantinople. A cette nouvelle, il dépêche ſon fils pour cette Ville, avec de l'argent pour les racheter. Ce fils nommé Lélie, arrive à Veniſe, & dans l'Hôtellerie où il demeure, en attendant un Vaiſſeau, pour paſſer à Conſtantinople, il y devient ſi éperduement amoureux d'une eſclave, qui y ſert, qu'il paye ſa rançon, & l'épouſe. Enſuite, loin d'aller retirer ſa mere, & ſa ſœur de l'eſclavage où elles ſont, il revient à Nole, & dit à ſon pere que Conſtance étoit morte avant ſon arrivée à Conſtantinople, qu'il n'a pû racheter que ſa ſœur; & lui préſente cette eſclave, qui s'appelle Sophie, à qui il fait prendre le nom de ſa ſœur Aurélie. Le pere croit aiſément cette fourberie, & quelque temps après, il ſonge à marier ſes enfans, Lélie, à Eroxene, niéce d'Orgye, riche vieillard de ſes amis, & la prétenduë Aurélie, à un autre vieillard appellé Polidore. Voilà ce qui s'eſt paſſé avant que la Piece commence : elle ouvre par Lélie, qui apprend par Ergaſte ſon valet, qu'Anſelme a conclu ſon mariage 1645.

1645. avec Eroxene. Cette nouvelle le déses-pere. Survient Erafte, ami de Lélie, & amant d'Eroxene, à qui Lélie fait part de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, & ensuite lui conte l'histoire de son mariage avec l'esclave Sophie, qu'il fait passer pour sa sœur, sous le nom d'Aurélie. (a) Ergaste s'engage de rompre le mariage d'Aurélie avec Polidore. Le second Acte commence par une Scene entre Lélie, & Aurélie qui, impatiente de le voir, lui dit.

AURE'LIE.

Qui vous a retenu ? Il étoit temps, Lélie,
De tirer mon esprit de sa mélancolie.

LE'LIE.

Quel nouveau déplaisir peut l'avoir altéré !

AURE'LIE.

Quel plus grand déplaisir faut-il que votre absence ?
A qui, sans aucuns biens, sans nom, sans connoissance,
Pour support, pour amis, pour parens, pour époux,
Pour tout réfuge enfin, ne reconnois que vous ?

(a) Ces deux Scenes d'exposition sont dialoguées dans la même forme que celles des *Fourberies de Scapin*. Nous en parlerons à l'article de cette Piece.

1645.

Le sort dès le berceau me déclarant la guerre,
De libre que j'étois en ma natale terre,
M'en tira, pour m'ôter ce précieux trésor,
Et m'arracha du sein qui m'allaitoit encor.
Je perdis d'un seul trait que lança sa furie,
Ma liberté, mon nom, mes parens, ma patrie,
Et pour toute richesse il ne m'étoit resté,
Qu'un cœur libre & constant, que vous m'avez ôté.
Quand je croyois enfin, que changeant mon servage,
Ce cruel ennemi m'eût changé de visage,
Et que le cher présent qu'il m'a fait de vos fers,
Dût guérir tous les maux que j'ai jamais souffert:
Je vois qu'il entreprend ma derniere ruine,
Et veut par le succès des maux qu'il me destine,
M'ôtant jusqu'à l'espoir, me dépouiller d'un bien,
Qui malgré lui demeure à qui ne reste rien.

Lélie rassure tendrement Aurélie, & lui fait part du projet concerté entre lui, Eraste, & Ergaste : ce dernier joint Anselme, & fait accroire au bon homme, que Polidore tient de fort

1645. mauvais diſcours de lui ; & tout de ſuite, il propoſe à la place de ce vieillard, Eraſte, qui eſt au moins auſſi riche ; & de plus, qui s'engage de prendre Aurélie ſans dot.

ANSELME.

Il témoigne ſans dot, vouloir bien Aurélie ?

ERGASTE.

Non ſans dot ſeulement, mais ſans habits encor,
Et la croit toute nuë un ſi riche tréſor
Que.......

ANSELME.

Fais-le moi parler, & concluons l'affaire.
Pour l'autre, il peut ailleurs ſe pourvoir d'un beau-pere ;
J'ai du reſpect pour lui, comme il en a pour moy :
En me calomniant, il dégage ma foy ;
En recherchant ma fille, il m'a dû mieux connoître.

ERGASTE.

Vous vous engendriez mal, c'eſt un fou.

ANSELME.

C'eſt un traître.

ERGASTE.

Un fourbe.

ANSELME.

Un archi-fourbe.

ERGASTE.

ERGASTE.

Un calomniateur.

ANSELME.

Un médiſant.

ERGASTE.

Un lâche.

ANSELME.

Un gueux.

ERGASTE.

Un impoſteur.

ANSELME.

Uu infâme.

ERGASTE.

Un faquin.

ANSELME.

Un reſte de galére, &c.

Géronte, Bourgeois de Nole, qui revient de Conſtantinople, où il a racheté ſon fils, tombé dans l'eſclavage dès ſa plus tendre enfance, aborde Anſelme, & après l'avoir aſſuré que ſa femme Conſtance eſt vivante, il lui rend une lettre de ſa part. Anſelme ſurpris de cette nouvelle, croit qu'on veut le tromper, & pour confondre Géronte, il appelle Aurélie : cette derniere paroît, & Géronte la reconnoît pour l'eſclave Sophie, qui ſervoit dans une auberge à Veniſe. La prétendue Aurélie dément ce fait avec aſſez de

hardiesse. Ce nouvel incident jette
1645. encore plus de perpléxité dans l'esprit d'Anselme. Géronte sort pour un moment, & laisse son fils avec Anselme. Arrivent Lélie, & Ergaste : ce dernier qui apprend ce qui vient de se passer, & de plus que le fils de Géronte ne sçait que le langage Turc, paye d'effronterie, en faisant semblant d'entendre & de parler le langage de ce jeune homme : & dans la prétendue explication qu'il donne à Anselme, il lui fait désavouer tout ce que Géronte son pere a dit au sujet de Sophie. Une femme qui cherche la maison d'Anselme, s'adresse à Lélie, & se fait enfin connoître pour Constance. Lélie surpris & charmé de retrouver sa mere, l'embrasse, & après les premiers discours, il lui fait confidence de la trómperie qu'il a faite à son pere. Il lui apprend son amour pour Sophie, qu'il a fait passer pour sa sœur Aurélie, mais il lui cache son mariage avec cette personne. Constance s'attendrît pour Lélie, & lui promet de parler à Sophie, comme à sa propre fille : en effet, la prétendue Aurélie paroît avec Anselme. Constance embrasse cette fille d'un air très-affectueux. Anselme, après

fa reconnoiffance avec fa femme, entre dans fa maifon, fuivi d'Aurélie. 1645.
Lélie remercie fa mere de fa complaifance, mais il refte dans un étonnement inconcevable, lorfque Conftance lui apprend que cette prétendue Sophie eft véritablement Aurélie, qui a été prife du Corfaire. Lélie fe défefpere en apprenant qu'il a époufé fa fœur, & malgré les remors que lui caufent ce crime, il fent que l'amour qu'il a pour cette même fœur, ne finira qu'avec fa vie. Lydie, gouvernante d'Eroxene, niéce d'Orgye, qui a été maltraitée par ce dernier, vient dans les premiers transports de fa colere, apprendre à Anfelme qu'Eroxene eft Aurélie fa fille, & qu'Aurélie eft Eroxene : que cet échange a été fait par les parens d'Eroxene, qui n'étant pas riches, avoient voulu procurer un fort heureux à leur enfant, en la plaçant chez Anfelme, mais qu'ayant depuis acquis beaucoup de biens, ils avoient, pour fatisfaire à leur confcience, laiffé dix mille ducats à cette jeune fille. Cette double reconnoiffance fait connoître que Lélie a époufé la niéce d'Orgye; & Erafte obtient Eroxene, qui eft la véritable Aurélie. Cette Piece eft dans le goût

1645. des Pieces de Térence, pour la multiplicité des événemens, & celle des reconnoissances, mais elle a des endroits comiques, & tels qu'on en pourroit composer une Piece passable.

THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGE'DIE CHRE'TIENNE

DE M. CORNEILLE.

A La suite de Polyeucte, de Pompée, & de Rodogune, M. Corneille fit paroître Théodore. Cette Tragédie n'eut aucun succès. « On ne pût » souffrir la seule idée du péril de la » prostitution, & si le public étoit de» venu si délicat, à qui M. Corneille de» voit-il s'en prendre, qu'à lui-même ? » Avant lui le viol réussissoit. »

M. de Fontenelle, Vie de M. Corneille.

« Sans chercher, dit l'Auteur, des » couleurs à la justifier, je veux bien » ne m'en prendre qu'à ses défauts, & » la croire mal faite, puisqu'elle a été » mal suivie. J'aurois tort de m'opposer » au jugement du public : il m'a été

M. Corneille, Epître dédicatoire & examen.

1645.

» trop avantageux en d'autres ouvra- » ges, pour le contredire en celui-ci. » Et si je l'accusois d'erreur, ou d'in- » justice pour Théodore, mon éxem- » ple donneroit lieu à tout le monde » de soupçonner des mêmes choses, les » arrêts qu'il a prononcés en ma fa- » veur. Ce n'est pas toutefois, sans » quelque satisfaction, que je vois la » meilleure, & la plus saine partie de » mes juges, imputer ce mauvais succès » à l'idée de la prostitution qu'on n'a » pû souffrir, bien qu'on sçut assez » qu'elle n'auroit point d'effet, & que » pour en exténuer l'horreur, j'aye » employé tout ce que l'art, & l'ex- » périence m'ont pû fournir de lu- » mieres. » *(a)*

(a) « Dans cette dis- » grace, j'ai de quoi » congratuler à la pu- » reté de notre Scene de » voir qu'une Histoire » qui fait le plus bel » ornement du second » Livre des Vierges de » S. Ambroise, se trou- » ve trop licentieuse » pour y être suppor- » tée. Qu'eut-on dit, » si, comme ce grand » Docteur de l'Eglise, » j'eusse fait voir cette » Vierge dans le lieu in- » fâme? Si j'eusse décrit » les diverses agitations » de son ame, pendant » qu'elle y fut? Si j'eus- » se peint les trou- » bles qu'elle ressentit » au premier moment » qu'elle vit entrer » Dydime? C'est-là- » dessus que ce grand » Saint fait triompher » cette éloquence qui » convertit Saint Au- » gustin, & c'est pour-

1645. Nous convenons cependant avec M. Corneille, que ce défaut essentiel, n'est pas le seul du Poëme. La plûpart des caracteres sont froids & languissans & celui de Théodore, un peu plus que les autres. « Elle n'a, dit M. » Corneille aucune passion qui l'agite, » & là, même où son zele pour Dieu, » qui occupe toute son ame, devroit » éclater le plus, c'est-à-dire, dans sa » contestation avec Dydime, je lui ai » donné si peu de chaleur, que cette » Scene, bien que très-courte, ne » laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en » parler sainement, une Vierge & » Martyre sur un Théatre, n'est autre » chose qu'un terme, qui n'a ni jam- » bes, ni bras, & par conséquent » point d'action. »

Le caractere de Valens ne sçauroit s'excuser. C'est en effet une copie de Félix dans Polyeucte, encore est-il fort au-

» ce Spectacle qu'il in- » vite particuliérement » les Vierges à ouvrir les » yeux. Je l'ay dérobé à » la vuë, & autant que » je l'ai pû, à l'ima- » gination de mes au- » diteurs, & après y avoir » consumé toute mon » industrie, la modestie » de notre Théatre a » désavoué ce peu que » la nécessité de mon » sujet m'a forcé d'en » faire connoître. » *Cor- » neille, examen de Théodore.*

deſſous, puiſqu'il ſe rabaiſſe à craindre ſa femme, & n'oſe s'oppoſer à ſes fureurs, quoïque dans le fond de l'ame, il tienne le parti de ſon fils. 1645.

Les perſonnages de Placide & de Marcelle ſont les plus animés, & par conſéquent les plus brillans. Toute odieuſe que paroît la derniere, c'eſt peut-être la plus ſupportable marâtre qu'on ait préſenté ſur la Scene. A l'égard de Placide, ſon rôle eſt également beau, interreſſant, & ſoutenu d'un bout à l'autre. L'on y trouve une peinture des plus vive de l'amour le plus violent. La cinquiéme Scene du troiſiéme Acte, & le quatriéme Acte tout entier, ſont dignes du grand Corneille: & l'on ne peut que ſouſcrire à ſon ſentiment, lorſqu'il dit « qu'il ne croit » pas en avoir fait aucun, où les diver- » ſes paſſions ſoient ménagées avec plus » d'adreſſe, & qui donne plus de lieu à » faire voir tout le talent d'un excel- » lent Acteur. » Malgré cela cette Tragédie ne s'eſt point relevée de ſa premiere chûte: aucun Théatre de Paris n'a oſé la reprendre, elle ne l'a été que par des troupes de Provinces, où elle a paſſablement réuſſi.

1645. # LE CURIEUX
IMPERTINENT
OU
LE JALOUX,
COME'DIE POSTHUME
D'UN FRERE DE BROSSE. (a)

IL n'est pas bien certain si cette Comédie a été représentée. Voici comment Brosse, Auteur des Innocents coupables, de la Stratonice, de l'Aveugle clairvoyant, &c. en parle dans son avis au Lecteur.

« C'est assez pour que tu l'admire, » de t'assurer que son Auteur l'a composé à l'âge de treize ans : je n'y ai » rien ajouté en la donnant au public, » que mon nom : afin que quelques » petits défauts qui s'y trouvent, & que » j'y ai laissez à dessein, te soient des » témoignages, que les belles choses » qui s'y rencontrent, ne viennent pas

(a) L'Auteur des Recherches sur les Théatres de France, donne celle-ci à l'Auteur des Innocents coupables, &c.

de

» de ma réforme : car outre que mon » génie n'a pas plus de force, que celui 1645. » de l'Auteur en avoit en son enfance, » c'est que depuis sa mort il ne ma été » possible de lire d'un œil sec deux » pages de son manuscrit, je l'ay don- » né à l'Imprimeur tel que je l'ay reçu » de la main de celui à qui tu le dois, » duquel si tu désire d'apprendre le » nom, sçache qu'il étoit mon frere, » *& que je me nomme Brosse.* »

Anselme, Bourgeois de Florence & mari de Clindore, la plus belle personne de la Ville, & qu'il aime éperduement, ne peut se figurer qu'une belle femme puisse être toujours sage : & voici comment il s'exprime, en priant un de ses amis nommé Lotaire, de lui faire le plaisir d'éprouver Clindore.

ANSELME.

On estime Clindore un miroir de constance,
On dit qu'elle est l'honneur des Dames de Florence
Que son esprit toujours a le vice abattu,
Qu'elle est la Candeur même & la même vertu :
Mais tout cela me choque, & je ne sçaurois croire
Qu'une femme ait jamais mérité tant de gloire ;

Elle garde toujours quelque secret poison
1645. Et l'homme peut douter avec juste raison,
Si la terre contient en toute son enceinte,
Une femme qui soit sans malice & sans
feinte.

Lotaire a beau combattre le dessein d'Anselme, celui-ci persiste toujours dans la même résolution: & finit ainsi son discours.

ANSELME.

Quoi qui puisse arriver; je veux sçavoir
combien
Peut résister de temps une femme de bien.

Lotaire se rend aux instances d'Anselme, & trouve Clindore toute disposée à écouter ses galanteries: ils conviennent ensemble de tromper *le Curieux impertinent*, & tout réussit au gré de ces deux Amans; Anselme demande pardon à sa femme de ses soupçons jaloux, & remercie Lotaire de ses soins, en le nommant *le plus parfait des hommes.*

LOTAIRE *répond à Anselme.*

Et je vous puis nommer sans être inju-
rieux,
Le plus impertinent de tous les Curieux.

Cette Comédie n'est pas bonne, mais

elle auroit pû passer dans le nombre de celles de son temps : on trouve dans cette Comédie des vers assez passables : les suivans serviront d'exemple. 1645.

La honte est le rempart de l'honneur d'une femme,

. . . .

L'or ne se corrompt point & peut corrompre tout.

AIMER SANS SÇAVOIR QUI,

COME'DIE

DE M. D'OUVILLE.

ALbert Saladori en mourant, laisse sa femme Isabelle enceinte. Il ordonne par son testament que si elle accouche d'une fille, cette fille n'aura que dix mille écus à prendre dans sa succession, & que le surplus appartiendra à Oronte Saladori son oncle, & frere du Testateur. Isabelle met au jour une fille, mais pour lui conserver toute la succession de son pere, elle fait courir le bruit qu'elle

1645. est accouchée d'un garçon; & lui donne le nom de Périandre. Malgré ces soins, cet enfant meurt au bout de quatre mois; pour réparer cet accident, Isabelle lui substitue une petite fille du même âge, appellée Emilie, qu'elle a acheté des Corsaires.; & continue à l'élever sous le même habit, & le nom de Périandre. Les précautions de la Veuve ne peuvent exempter la jeune fille de payer son tribut à l'amour; elle devient éprise d'un Cavalier Siennois, nommé Hortance, & sans lui découvrir la vérité de son sexe, elle lui fait accroire qu'une Demoiselle de ses parentes appellée Célie, qui lui ressemble fort, a beaucoup d'inclination pour lui. Hortance prie Périandre de lui ménager une entrevue avec cette charmante personne. Périandre y consent, & se trouve au rendez-vous sous ses habits de fille. Sa beauté ne manque pas de produire tout l'effet possible sur le Cavalier, qui dès ce moment lui offre son cœur & sa main. La fausse Célie y consent, à condition que le mariage se fera sécrettement, ainsi que les visites, de crainte de ses parens; Hortance est trop amoureux pour faire des réfléxions, ou des

difficultés sur les conditions qu'on lui prescrit. Enchanté d'un tel bonheur, rien n'altere la douceur de ce tendre commerce, le prétendu fils d'Albert, sous les habits de son sexe, & le nom de Célie, continue à voir Hortance, dont il est le Confident, en reprenant l'habit de Périandre ; sur ces entrefaites Tamire Manetti, frere d'Isabelle, épouse d'Albert, en qualité d'Oncle & de Tuteur du jeune Périandre, conclut son mariage avec Lucile, fille unique d'Anselme Papparoni. C'est par cette situation que la Piece commence. Périandre, dans l'impossibilité de pouvoir remplir les desirs de son Tuteur, & de Lucile, cherche les moyens d'éviter leur persécution. D'un autre côté, la fille d'Anselme est recherchée par un jeune homme appellé Alphonse, & par Oronte Saladori, frere d'Albert, dont nous avons parlé : Alphonse regardant Périandre comme le Rival le plus dangereux, le joint pour le faire expliquer : Périandre l'assure qu'il ne prétend rien au cœur de Lucile, attendu que le sien est engagé, & que d'ailleurs il a des raisons particulieres qui le dispensent d'obéir à son Tuteur.

1645.

1645. Alphonse, tranquille de ce côté, ne songe plus qu'à gagner le cœur de sa belle, prévenu en faveur de Périandre, & faire cesser les empressemens d'Oronte. La voye de l'enlévement lui paroît la plus courte, & la plus propre à son dessein; il employe les Domestiques d'Anselme, & le nom de Périandre pour y faire consentir Lucile, mais Anselme qui survient en empêche l'éxécution; il fait arrêter Alphonse; Argant, Cavalier Espagnol, ami de ce dernier, lui représente envain que ce jeune homme est d'une honnête famille; Oronte, qui se trouve présent à cette explication, reconnoît Alphonse pour Léandre son fils, qui lui a été enlevé dès l'âge de deux ans, avec sa petite sœur qui n'avoit que quatre mois.

Pendant ce temps-là, des personnes mal intentionnées font entendre à Hortance que Périandre le trompe, & que sa prétendue Célie, qui se cache avec tant de soin, n'est qu'une avanturiere. Cet avis jette Hortance dans un mortel désespoir; sans ménager Périandre, ni écouter ses excuses, il le force à lui dire qu'elle est cette belle qu'il aime depuis longtemps sans la

connoître. Périandre ne pouvant plus continuer sa ruse, avoue que c'est elle qui, sous le nom de Célie, est mariée avec Hortance ; les éclaircissemens qu'elle donne ensuite sur sa naissance & ses avantures, la font reconnoître pour cette même Emilie, fille d'Oronte, & sœur de Léandre qui a été ravie dès le berceau. Ce bon pere embrasse ses enfans, & applaudissant à leur choix, unit Emilie avec Hortance, & Léandre avec Lucille. 1645.

LES MORTS VIVANS,

COMEDIE

DE M. D'OUVILLE.

Lucidor, Gentilhomme Vénitien, étant à Aléxandrie, y devient amoureux de Florante, fille d'une rare beauté, élevée dans la secte de Mahomet. Il s'en fait aimer, mais obligé de retourner dans sa patrie, après avoir fait instruire Florante des vérités de la Religion Chrétienne, & qu'elle a été Baptisée, il l'enléve : le

1645. Vaisseau sur lequel ces Amans s'embarquent fait naufrage auprès d'une Isle où ils se sauvent, mais séparément l'un de l'autre, & il paroît à Lucidor que Florante sert de victime dans un sacrifice que les Habitans de cette Isle font à leurs Dieux. Le cœur pénétré de douleur, Lucidor s'embarque sur un nouveau Vaisseau, & arrive à Antioche, il fait connoissance en cette Ville d'une jeune Dame fort belle, nommée Crisante, qui depuis quelque temps avoit perdu son mari, qui s'étoit noyé en voulant passer d'un Vaisseau dans un autre. Ces deux personnes affligées se consolent mutuellement de leurs peines; enfin Crisante propose à Lucidor de venir demeurer chez elle à Naples. Arrivé dans cette Ville, Crisante offre à Lucidor de l'épouser & de le rendre maître d'une riche dot. Lucidor toujours sensible au souvenir de Florante, refuse longtemps cet avantage: mais les charmes présens de Crisante & la tendre persévérance de cette aimable personne, le font enfin résoudre à lui donner la main, & ce jour est marqué par celui qui ouvre la Piece. Cette exposition se fait par Adraste, ami de

Lucidor, & un nommé Filandre, Saltimbanque, cause en partie de la mort de Florante. Léandre, Gentilhomme Napolitain, qui aime Crisante, & qui a appris son mariage avec Lucidor, dit à son valet Fabrice, que pour retarder cet himen, il a fait publier que Tersandre, le mari de Crisante est revenu à Naples, & que pour soutenir cette supposition, il a pratiqué un certain Jancole qui ressemble beaucoup à Tersandre. Tandis que Léandre prépare cette fourberie, Palmerin, Maître d'Hôtel de Crisante, fait l'achat d'une esclave nommée Dorise, qu'il présente à sa Maîtresse; Crisante prend tout d'un coup une si grande amitié pour Dorise, qu'elle lui fait part de ses plus secrets sentimens, elle lui parle de Lucidor, & l'engage à voir ce dernier, pour sonder ses sentimens pour elle, cependant le vrai Tersandre reparoît à Naples, mais il a bien de la peine à se faire reconnoître, attendu qu'on le prend pour Jancole, & qu'on a découvert l'imposture de ce dernier; mais enfin, Tersandre donne des preuves si évidentes de son éxistence, qu'il rentre dans sa maison avec Crisante. Cet événement est suivi de la recon- 1645.

1645. noissance de Dorise avec Lucidor, qui se trouve être Florante; Lucidor charmé de retrouver cette personne qu'il aime toujours, s'unit avec elle par les liens de l'hymen. Sans une grande attention, on ne peut guéres suivre l'intrigue de cette Piece, qui est très-mal versifiée, mais cependant assez passable pour les temps où les événemens tenoient lieu de tout autre Art, dans un Poëme Dramatique.

Fin du Sixiéme Volume.



TABLE ALPHABÉTIQUE,

Des Pieces de Théatre dont les Extraits se trouvent dans ce Sixiéme Volume.

Polyeucte,

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouve la Vie, & le Catalogue des Ouvrages, dans ce Sixième Volume.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEUR.



APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Sixiéme Volume de l'Histoire du Théâtre François*. A Paris ce 2. Octobre 1745.

Signé, SOUCHAY.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année*; *Histoire du Théâtre François*; *Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Médecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer,

vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui du 10. Avril 1725. Avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servis de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au premier notre

Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 442. *fol.* 382. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic*.





